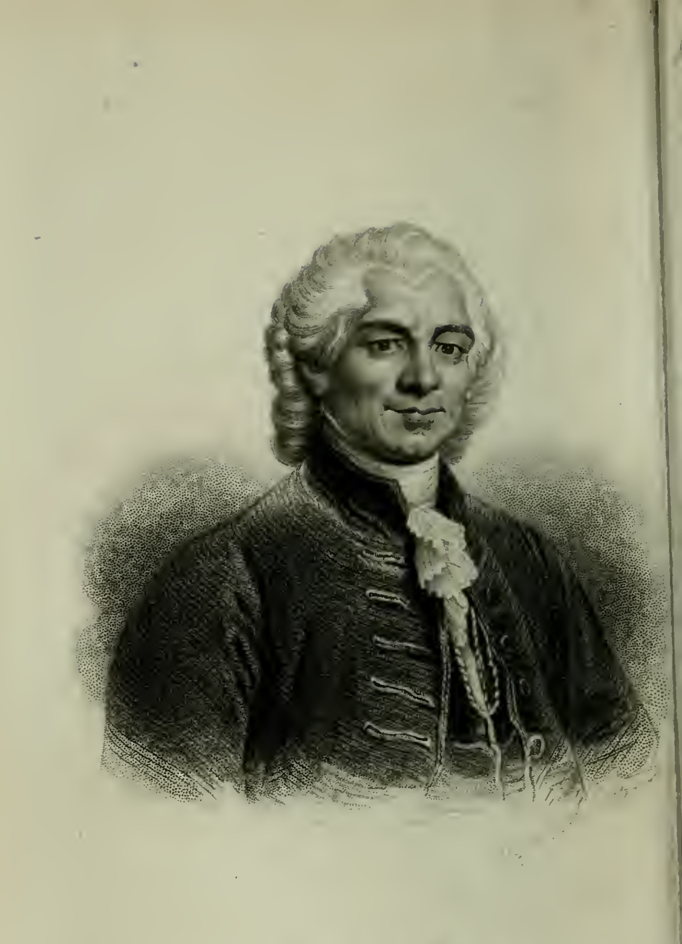

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS



ŒUVRES

CHOISIES

DE DELILLE.

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE,

TEXTE ET TRADUCTION;

LES JARDINS,

L'HOMME DES CHAMPS,

MALHEUR ET PITIÉ.

I.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1850.

NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR J. DELILLE.

Jacques Delille, dont le talent enchanteur a répandu tant d'éclat sur la poésie française, fut privé dès son berceau de toutes les douceurs que l'heureuse enfance trouve d'ordinaire dans les affections de famille. Il naquit dans la Limagne, le 22 juin 1738, à Aigue-Perse, près de Clermont, de Marie-Hiéronyme Bérard, qui appartenait à la famille de l'illustre chancelier de l'Hospital, et fut reconnu sur les fonts baptismaux par M. Montanier, avocat du parlement, qui mourut peu de temps après, lui laissant pour tout héritage une pension viagère de cent écus.

Ce fut avec ce modique secours qu'il vint à Paris commencer ses études au collége de Lisieux, où bientôt son excellent caractère, son application, et surtout ses progrès, lui gagnèrent l'amitié des professeurs, qui se plurent à seconder ses heureuses dispositions. Encouragé par des succès, qui déjà présageaient ceux qu'il devait obtenir un jour dans la littérature, le jeune élève sentit peut-être moins l'isolement auquel le réduisait le malheur de sa naissance, et puisa dans cet isolement même le courage nécessaire pour se créer une existence indépendante des caprices de la fortune et des secours de la parenté.

Forcé de se livrer d'abord à l'instruction publique, il eut à vaincre, à son entrée dans la carrière, tous les dégoûts attachés à l'emploi de maître élémentaire au collége de Beauvais ; et celui qui devait un jour enrichir notre langue poétique, dit un de ses panégyristes, se vit réduit à donner à des enfants des leçons de syntaxe latine.

Cependant, la destruction de l'ordre des jésuites ayant laissé le collége d'Amiens à la disposition de l'autorité séculière, Delille y fut appelé en qualité de professeur d'humanités, et passa ensuite à la chaire de troisième au collége de la Marche, à Paris. Ce fut pendant qu'il remplissait ces diverses fonctions qu'il travailla à son immortelle traduction des *Géorgiques.*

Jusque alors Delille n'était connu comme poëte que par quelques pièces fugitives, qui s'oublient aussi vite que la circonstance qui les fait naître. Quelques fragments des *Géorgiques*, qui se répandirent vers cette époque

dans le monde littéraire, donnèrent enfin la mesure du talent du jeune poëte.

Louis Racine, qu'il avait consulté dès le commencement de son travail, avait d'abord blâmé l'audace d'un tel projet. « La traduction des *Géorgiques!* s'était-il écrié d'un ton sévère, c'est la plus téméraire des entreprises! Mon ami Le Franc l'a tentée, et je lui ai prédit qu'il échouerait. » Ayant consenti néanmoins à entendre la lecture que le jeune homme lui proposait, non-seulement il avait cessé de condamner son projet, mais il l'avait fortement engagé à le poursuivre. Encouragé par un tel suffrage, Delille poursuivit en effet, et l'événement prouva que Louis Racine avait bien jugé du travail des deux rivaux; mais il ne vécut pas assez pour voir accomplir sa double prédiction : il était mort depuis six ans lorsque Delille publia sa traduction, à la fin de 1769.

Cette traduction, vraiment *originale*, suivant l'expression de Frédéric II, fut accueillie par un concert d'applaudissements, et fonda tout d'un coup la réputation du poëte; mais au milieu de l'admiration générale que devaient naturellement exciter un si beau talent et tant de difficultés vaincues, un critique sévère, Clément de Dijon, qui bientôt devait attaquer Voltaire lui-même, voulut obscurcir la gloire du traducteur en recherchant minutieusement ses fautes. « Il apporta dans ses *Observations critiques*, dit M. Amar, savant éditeur et biographe de Delille, tout l'enthousiasme d'un admirateur passionné de Virgile, la sévérité pédantesque, la minutieuse diligence d'un professeur qui du haut de sa chaire, et la férule en main, corrige le devoir d'un écolier. Toujours sûr d'avoir raison quand il rapproche deux langues entre lesquelles il y a l'immensité, quand il compare non pas un morceau d'une certaine étendue au morceau qui lui répond dans la traduction, mais quand il oppose le vers au vers, quelquefois même l'hémistiche à l'hémistiche, il abuse de ses forces et de ses avantages pour accabler le traducteur, vaincu d'avance par la supériorité de son modèle. Il eût été plus juste, plus digne d'une critique impartiale, de lui savoir gré de ses efforts, si souvent heureux; de cette élégance continue, de cet emploi d'une foule de termes exclus jusque alors de la langue des poëtes, et surpris de s'y voir accueillis avec honneur; de ne rechercher enfin dans cette *traduction* qu'un beau poëme français sur le même sujet qui avait inspiré à Virgile un si beau poëme latin. Le comble de l'art et le prodige du talent, dans le traducteur, était d'avoir fait lire et aimer Virgile de ceux mêmes qui connaissaient à peine de nom son chef-d'œuvre des *Géorgiques*, et d'avoir placé sur la toilette et entre les mains des femmes celui peut être de tous les ouvrages anciens qui devait, par la nature de son sujet, prétendre le moins à cet honneur. Voilà ce qu'il convenait de faire, et ce que n'a point fait Clément. Sa critique cependant ne fut point inutile à Delille : il fit habilement son profit de ce qu'il y trouva de bon; et il en est résulté de nombreuses corrections de détails et des améliorations sensibles dans l'ensemble de l'ouvrage. »

Les *Observations* de Clément, auxquelles se joignirent bientôt une infinité d'autres critiques, la plupart dictées par l'envie, ne purent arrêter le succès d'un ouvrage destiné à être l'un des plus beaux monuments de notre littérature. Voltaire, qui en jugeait ainsi, rendit un hommage public au talent du traducteur, avec lequel il n'avait eu jusque alors aucune relation, en écrivant à l'Académie, le 4 mars 1772 : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poëme des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France après l'*Art poétique*. Le petit serpent de Dijon (Clément) s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons. Je pense, messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talents en les faisant triompher de l'envie. M. Delille ne sait point quelle liberté je prends avec vous; je désire même qu'il l'ignore. »

Delille fut en effet élu, peu de temps après, membre de l'Académie française; mais le maréchal de Richelieu, qui, grâce à son rang, avait été admis dans cette société illustre à l'âge de vingt-quatre ans, bien qu'à cette époque il n'eût encore écrit que des lettres galantes, ne craignit point de faire observer au monarque, sur lequel il avait un entier ascendant, que le poëte était trop jeune (quoiqu'il eût alors trente-quatre ans) pour prétendre à un honneur que Voltaire n'avait obtenu qu'à l'âge de cinquante-cinq ans.

Un prélat apprenant l'objection faite au poëte, dont il était l'ami, s'écria : « Trop jeune ! il a près de deux mille ans; il est de l'âge de Virgile. » Les membres de l'Académie, qui probablement étaient de l'avis du prélat, nommèrent de nouveau, deux ans après, le traducteur des *Géorgiques*, et cette fois la nomination fut confirmée par le roi, qui joignit à cet acte de justice des témoignages particuliers de son estime pour le récipiendaire.

Delille succédait à La Condamine, et le discours qu'il prononça à la louange de cet intrépide voyageur, dont il retraça avec autant d'art que de précision les courses aventureuses, obtint les suffrages de la nombreuse assemblée qui l'écoutait, et fut cité comme l'un de nos plus brillants morceaux académiques.

Nommé, peu de temps après, à la chaire de poésie latine au Collége de France, le nouvel académicien s'y vit bientôt entouré d'une foule d'auditeurs, qui ne se lassaient pas d'admirer cette chaleur entraînante, cette grâce de diction qu'il possédait à un si haut degré, et qui fit inventer pour lui le mot plaisant de *dupeur d'oreilles.*

Du reste, l'empressement avec lequel le public et les hommes de lettres les plus distingués accueillaient toujours ses ouvrages imprimés, prouve assez qu'il n'avait pas besoin du débit pour assurer leur succès. Lorsque son poëme des *Jardins* parut, en 1780, le comte de Schomberg, qui déjà lui en avait entendu réciter quelques fragments, mais qui trouva

plus de charme encore à la lecture qu'il en fit lui-même, lui dit d'une manière à la fois délicate et flatteuse : « Je vous avais bien toujours dit que vous ne saviez pas lire vos vers. »

Les beautés de ce poëme, dont les deux derniers chants sont comptés parmi les meilleurs morceaux de poésie descriptive que nous ayons dans notre langue, ne purent toutefois désarmer la critique, qui depuis longtemps s'apprêtait à le juger : il fut l'objet de diverses satires plus ou moins amères, parmi lesquelles se signala surtout celle de Rivarol. Delille ne répondit point à ses détracteurs ; mais il profita des observations des littérateurs éclairés, et les nouvelles éditions de son poëme se succédèrent avec une telle rapidité, qu'un homme d'esprit lui écrivit : « Vos ennemis sont bien peu diligents; ils n'en sont encore qu'à leur septième critique, et vous en êtes à votre onzième édition. »

Cet ouvrage avait paru sous les auspices du comte d'Artois; et ce prince, voulant donner à l'auteur une marque particulière de son estime, lui offrit l'abbaye de Saint-Séverin, bénéfice *simple*, qui n'exigeait pas l'engagement dans les ordres sacrés. Riche désormais du produit de ses travaux et des bienfaits de la cour, Delille put paraître avec plus d'aisance et d'agrément encore dans la société, dont il faisait le principal ornement par les grâces de son esprit et le charme particulier de son caractère.

Il avait été accueilli à son entrée dans le monde, et ne possédant encore que son talent, par la célèbre madame Geoffrin, qui s'était plu à lui offrir des secours qu'il n'accepta pas, mais dont il consigna le souvenir dans ces vers du troisième chant du poëme de *la Conversation :*

Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais :
Mais en refusant tes bienfaits,
J'ai garde ma reconnaissance.

C'était auprès de cette femme charmante, véritable modèle d'amabilité, que le poëte avait puisé les premières leçons de cette politesse pleine d'élégance qui le distinguait si éminemment.

Quels que fussent, cependant, les agréments dont il jouissait dans cette société brillante qui chaque jour le recherchait avec plus d'ardeur, il s'en éloigna en 1784, pour suivre le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople. Trop près des beaux climats de la Grèce pour ne pas visiter des lieux si chers aux muses, il vit cette terre célèbre, il vit les ruines de la patrie de Sophocle et d'Euripide, et fut transporté d'un enthousiasme qu'il exprime d'une manière à la fois naïve et piquante dans une lettre adressée à une dame de Paris, madame de Vaisnes, qui en fit circuler plusieurs copies.

Le petit bâtiment où il se trouvait, à son retour d'Athènes, avec l'ambassadeur et sa suite, ayant été poursuivi par deux forbans, Delille donna

dans cette circonstance des marques de sang-froid et même de gaieté dont toutes les gazettes parlèrent dans le temps : « Ces coquins-là, dit-il, ne s'attendent pas à l'épigramme que je ferai contre eux. »

Il arriva toutefois sain et sauf à Constantinople avec son illustre ami, et passa une partie de l'été dans la charmante retraite de Tarapia, située sur les confins de l'Europe et de l'Asie, à l'embouchure de la mer Noire, où il avait sans cesse sous les yeux le magnifique spectacle des innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore et du Bosphore dans la mer Noire ; cette foule de barques légères qui se croisent à chaque instant sur ce bras de mer, et, sur l'autre bord, ces riantes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, arrosées de plusieurs rivières et ornées d'un nombre infini de kiosques.

C'est dans ce lieu si propre aux inspirations poétiques qu'il travailla à son poëme de l'*Imagination*, où sa muse flexible et brillante a répandu tant d'intérêt et de richesses, et que l'on place au premier rang de ses compositions originales.

De retour à Paris au bout d'une année environ, Delille y reprit les fonctions qu'il remplissait avec tant d'éclat, soit dans l'université, soit au Collége de France, et se livra de nouveau à la société, qui se montrait chaque jour plus empressée de l'accueillir. La révolution qui éclata vint bientôt l'arracher à ses travaux, à ses succès et à ses plaisirs, et lui enlever la fortune qu'il avait amassée : il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté ; mais ce qu'il ne put supporter avec la même résignation fut la perte de ses amis, dont le sang ruisselait chaque jour sur les échafauds. Poursuivi lui-même et conduit devant un comité révolutionnaire, il y parut avec cette tranquillité d'âme qui ne l'abandonnait jamais que pour les afflictions d'autrui, et fut chaudement défendu par un compagnon maçon qu'il ne connaissait pas, et dont le principal argument fut qu'il ne fallait pas *tuer tous les poëtes, mais en conserver au moins quelques-uns pour chanter nos victoires.* L'argument réussit, et le poëte fut sauvé. Il eut le courage de refuser, peu de temps après, un hymne que lui fit demander Robespierre pour la bizarre cérémonie à laquelle on donna le nom de *Fête de l'Être Suprême,* et répondit aux menaces qu'on lui faisait : « Que la guillotine était fort commode et fort expéditive. » Cédant ensuite cependant aux instances réitérées que lui fit le président d'un comité révolutionnaire, il composa un dithyrambe, où il peignit avec autant d'énergie que de talent l'effrayante immortalité du coupable et l'immortalité consolante de l'homme de bien.

Échappé, comme par miracle, à ces périlleuses épreuves, Delille quitta Paris en 1794, et se retira à Saint-Dié, patrie de la compagne fidèle qui partageait alors ses peines et devait bientôt soulager ses infirmités. C'est là qu'il termina un ouvrage commencé depuis plus de vingt ans, sa traduction de *l'Énéide*, dont il avait lu le IVe chant à l'Académie française, en 1775, et quelques fragments à Voltaire, qu'il était allé voir

à Ferney, en 1776. Cette traduction, que l'on trouve inférieure à celle des *Géorgiques*, mais qui n'en restera pas moins une portion durable de la gloire du Virgile français, ne fut publiée qu'en 1804, et fut dédiée à l'empereur Alexandre.

Après une année environ de séjour dans les Vosges, Delille s'éloigna définitivement de la France, toujours en proie à l'anarchie, et se réfugia à Bâle. Il s'y trouvait en 1796, lors de la retraite de Moreau et du bombardement d'Huningue, et se rendait souvent, dit-on, sur les bords du Rhin pour y contempler ce terrible spectacle, et suivre de l'œil le jeu et les effets de la bombe, qu'il a décrits d une manière si poétique dans le premier chant de son beau poëme des *Trois Règnes de la Nature*. Ce trait, qui rappelle celui de Vernet peignant une tempête au milieu de la mer en courroux, fut révoqué en doute par M. Daru, dans son *Épître à Delille :*

> Le croirai-je, qu'au lieu de ces chants héroïques,
> Tranquille sous l'abri des rochers helvétiques,
> Tu venais tous les jours, près du Rhin embrasé,
> Sous le foudre ennemi voir Huningue écrasé;
> Suivre dans l'air en flamme, avec des yeux débiles,
> Ces comètes d'airain qui renversaient nos villes;
> . . . .
> Non, non : tes faux amis l'ont en vain publié;
> Je ne le croirai point : ils t'ont calomnié.

« Oui sans doute, dit M. Amar, tous ceux qui ont personnellement connu le chantre de *la Pitié* savent assez combien il était incapable, par caractère, de se faire un jeu barbare du spectacle de la destruction et de la mort, pour le spectacle lui-même; mais ils conçoivent également qu'une tête aussi éminemment poétique fût très-susceptible d'émotions nouvelles, qu'elle les recherchât et les reçût avec avidité, de quelque nature qu'elles fussent, et abstraction faite de l'objet qui les excitait. C'est ainsi qu'habitant peu de temps après le village de Glairesse, le seul aspect de cette île de Saint-Pierre, dernière retraite du malheureux Rousseau, et si délicieusement décrite par lui, retrace tout à coup au poëte de *l'Imagination* les infortunes, le génie, le caractère et les faiblesses du célèbre écrivain, et inspire à Delille ce morceau d'une sensibilité si vraie, si affectueuse, et d'une mélancolie si douce, dont il a enrichi le sixième chant de son poëme. »

Le poëte obtint du gouvernement de Berne le droit de bourgeoisie dans cette même île dont l'illustre prosateur avait été banni; et ce fut dans cette retraite paisible, embellie de tout ce que la nature peut offrir de plus enchanteur et de plus pittoresque, qu'il acheva le poëme des *Trois Règnes* et celui de *l'Homme des Champs*, ou *les Géorgiques françaises*, que l'on trouve supérieur au poëme des *Jardins*, par l'intérêt du sujet et la régularité du plan.

Après deux ans de séjour en Suisse, Delille se rendit à Brunswick, où il composa le poëme de *la Pitié*, dont le succès a été contesté avec tant d'aigreur, malgré les beautés qu'il renferme; il passa ensuite à Londres, où il traduisit *le Paradis perdu*, et donna une seconde édition du poëme des *Jardins*, enrichie de nouveaux épisodes, et de la description des parcs qu'il avait eu occasion de voir en Allemagne et en Angleterre [1].

Ainsi, chaque pause de son exil était marquée par quelque nouvelle production de son talent. Mais cette suite non interrompue de travaux, qui dès longtemps avaient contribué à affaiblir la vue du poëte, finit aussi par altérer sa santé. Sa traduction du *Paradis perdu*, qu'il fit, dit-on, en l'espace de quinze mois, fut suivie d'une attaque de paralysie qui augmenta ses infirmités; et lorsque dans la suite on le félicitait sur cette admirable traduction, que l'on trouve plus *originale* encore que celle des *Géorgiques*, il répondait qu'elle lui avait coûté la vie.

Cependant l'ordre se rétablissait en France; les arts et les lettres y étaient remis en honneur, et les débris épars des quatre académies avaient été réunis, en 1795, sous le nom d'*Institut national*. Delille ne répondit point alors aux vœux unanimes de ce corps illustre, qui le réclamait, et ce ne fut qu'en 1802, que, cédant enfin aux instances réitérées de ses nombreux amis, il renonça à son exil volontaire, et rentra dans sa patrie, « comme l'abeille rentre dans sa ruche, dit M. Michaud, chargé des trésors qu'il avait amassés dans ses courses lointaines. » Outre l'*Homme des Champs*, qu'il avait fait paraître en 1800, Delille publia, presque simultanément, *la Pitié*, *l'Énéide*, *le Paradis perdu*, l'*Imagination*, et une nouvelle édition du poëme des *Jardins*. Ces nombreuses publications, dont on est peut-être moins redevable à la volonté de l'auteur qu'à l'insatiable avidité de gloire que sa femme avait pour lui, furent toujours accueillies avec transport, malgré les traits de l'envie, qui s'efforçait de les déprécier; et il n'en est pas une dont le succès n'ait été constaté par des réimpressions multipliées, et plusieurs d'entre elles par des traductions en diverses langues.

Réintégré dans ses fonctions de professeur au Collége de France, Delille entra enfin à l'Institut. Le jour où il y parut en séance publique fut pour

[1] On a généralement blâmé Delille d'avoir ajouté à son poëme des *Jardins* de longues descriptions de parcs étrangers. C'était sans doute une dette à l'amitié et à l'hospitalité, qu'il paya trop largement. Aussi la première édition est-elle généralement préférée des Français. Nous avons cru rendre un service à Delille et aux lecteurs en supprimant ces longueurs. Les noms seuls de ces parcs, qui pour la plupart nous sont inconnus, choquent nos oreilles; et nulle personne de goût ne regrettera la suppression de ces vers, cités comm exemple :

Combien j'aime Parkplace, où, conten [d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'a- [mour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste,
Et Pain'shill, si charmant dans sa beauté [modeste,
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous [dicta.

lui un véritable triomphe, qui s'est renouvelé chaque fois qu'il s'y est montré. Il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir, avec ces marques touchantes de l'estime et de l'admiration de ses contemporains, les faveurs d'une cour jalouse de le compter au nombre de ses partisans; mais l'inébranlable fermeté de sentiments qui l'avait fait braver les menaces de la terreur, le fit résister aux séductions du pouvoir impérial, et rien ne put le décider à consacrer à la gloire de Napoléon les accents d'une lyre qu'il avait vouée à retracer les malheurs de ses anciens maîtres.

Cependant les infirmités de Delille s'accroissaient : il était aveugle; mais les soins assidus de sa compagne, et ceux de ses amis, lui dérobaient l'ennui de cette cruelle cécité. Chaque jour se rassemblait autour de lui un cercle de littérateurs et d'artistes distingués, de femmes charmantes qui s'empressaient à lui plaire et à lui offrir toutes les délices de la plus franche amitié. On sait avec quelle ingénieuse adresse ce cercle aimable se prêtait à l'entourer de toutes les jouissances auxquelles il avait attaché du prix dans sa jeunesse : témoin ce dîner charmant qu'il crut faire au *Cadran Bleu*, pour lequel il avait une prédilection particulière, et qu'il fit au faubourg Saint-Germain, chez un de ses amis, où s'étaient réunis d'avance plusieurs membres de l'Académie, des gens de lettres, des artistes célèbres, des femmes aimables et l'élite des premiers théâtres de la capitale, qui, tous, s'étaient distribué différents rôles pour amuser l'honorable vieillard, lui rendre hommage, et lui retracer l'une de ces scènes populaires auxquelles il se plaisait tant autrefois à assister au boulevart du Temple.

Cette scène, que la plume élégante de M. Bouilly a retracée de la manière la plus touchante, produisit sur Delille une si complète illusion, les rôles furent joués avec un ensemble, une gaieté, une précision si parfaite, qu'en reconnaissant son erreur, il doutait encore qu'il ne fût pas à son cher *Cadran Bleu;* mais, enfin désabusé par l'aveu même des acteurs, et ne pouvant plus résister aux diverses émotions qui remplissaient son âme, il s'écria, se laissant aller dans les bras de ses amis : « Ah ! comment exprimer ce que j'éprouve?... Quoi, tant de monde pour amuser un pauvre vieillard!... Ce n'est qu'en France que l'on peut inventer une scène aussi délicieuse; ce n'est que dans sa patrie que l'on peut recevoir de si touchants hommages... Mes amis, mes confrères, hommes aimables, artistes célèbres qui m'entourez, et vous, femmes charmantes, que je sens près de moi, et que je crois voir encore, puissiez-vous tous partager mon ivresse!... Ah! quand je ne serai plus, vous aurez le droit de vous dire : *Nous avons prolongé la vie du poëte-aveugle ; c'est parmi nous que Delille passa le plus beau jour de sa vie.* »

Les heureuses qualités qui avaient attiré à Delille des amis si empressés ne s'altérèrent point dans ses dernières années, et, malgré l'affaiblissement progressif de sa santé, il continua à cultiver les muses. Le poëme de *la Conversation*, qui parut en 1812, et qui révéla dans l'auteur un nouveau

genre de talent, celui de saisir et de peindre les travers de la société avec la justesse et la finesse caustique de la Bruyère, est le dernier ouvrage qu'il ait publié, mais non le dernier auquel il travailla : il s'occupait d'un poëme sur la vieillesse, disant quelquefois à ses amis qu'il n'était que trop *plein de son sujet,* lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à l'amitié, le 1er mai 1813, à l'âge de soixante-quinze ans.

Les plus grands honneurs furent prodigués à ses restes. Son corps, embaumé, resta durant plusieurs jours exposé sur un lit de parade, dans une des salles du Collége de France. L'Institut en corps, l'Université, et tout ce que la capitale avait de savants, d'hommes de lettres et d'artistes distingués, assistèrent à ses funérailles. Ses élèves, parmi lesquels se trouvaient des maîtres, portèrent son cercueil et payèrent à sa mémoire, dans plusieurs discours éloquents, le tribut de leur douleur et de leur admiration.

Delille avait donné, dans l'épître dédicatoire de son poëme de l'*Imagination*, l'idée du modeste monument où il désirait que reposât un jour sa dépouille mortelle :

Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
C'est de dormir au bord d'un clair ruisseau,
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau :
Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte :
Que la religion y répande l'eau sainte;
Et que de notre foi le signe glorieux,
Où s'immola pour nous le Rédempteur du monde,
M'assure, en sommeillant dans cette nuit profonde,
De mon réveil victorieux.

La veuve du poëte chrétien a rempli ces pieuses intentions aussi fidèlement que les circonstances locales le permettaient, en lui faisant élever, au cimetière du P. La Chaise, un mausolée où se trouve pour toute inscription : JACQUES DELILLE. Ces mots sont à eux seuls un grand éloge, car, en même temps qu'ils nous rappellent le souvenir d'une perte immense pour les lettres, ils retracent à notre pensée cette longue suite de travaux qui n'a fatigué que l'envie, et qui portera le nom de Jacques Delille à la postérité.

Aucun poëte, en effet, ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, n'a laissé un plus grand nombre de vers et de beaux vers. S'il a souvent négligé l'invention et la régularité dans la conception et l'ensemble de ses poëmes, aucun écrivain n'a montré plus d'esprit et de goût; un sentiment plus exquis des mystères de notre versification, une connaissance plus approfondie des ressources de notre style poétique : personne n'a possédé à un plus haut degré l'art d'ennoblir les mots par leur emploi, de donner à ses idées un coloris plus brillant, à la langue une harmonie plus soutenue, et personne enfin n'a su répandre plus d'intérêt, de grâce et de richesses dans les détails.

Sous le rapport des qualités sociales, ce poëte n'a pas moins de droits à notre estime et à nos éloges : l'urbanité, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, la gaieté, le charme inimitable de sa conversation, lui attirèrent autant d'amis qu'il y eut de gens distingués à portée de le connaître. « Il racontait avec grâce, dit M. Duviquet, s'exprimait avec feu, ne parlait de lui qu'en reculant devant les provocations les plus pressantes, comme Horace ne récitait ses vers que lorsqu'il s'y voyait obligé par la reconnaissance ou par l'amitié. Frondait-il un ridicule, ce qui lui arrivait assez souvent, il regardait autour de lui, et si le trait prêt à partir pouvait atteindre, même indirectement, une personne de l'assemblée, il le retenait dans sa main, ou le laissait tomber à terre. Un caractère aussi liant et aussi aimable le faisait rechercher dans les premières sociétés de la capitale ; il y portait l'enjouement et la naïveté d'un enfant ; galant et respectueux auprès des dames ; libre, mais sans morgue et avec décence auprès des grands ; applaudissant au succès, je ne dirai pas de ses rivaux (depuis la mort de Voltaire il n'en avait plus), mais de ses confrères ; sûr de sa supériorité, parce qu'il avait trop d'esprit pour la méconnaître, et trop aussi pour ne pas affecter de l'ignorer ; comme il savait se taire, et que sa présence ne gênait point les parleurs, il observait en souriant, prenait ses notes, de mémoire, et le soir, rentré chez lui, les confiait à ses tablettes. »

Si nous joignons à ce portrait celui que l'on attribue à sa veuve elle-même, nous aurons une idée plus complete encore du caractère de l'homme célèbre qui a laissé dans la mémoire de ses amis de si doux souvenirs. « Delille faisait remarquer, dit-elle, une grande conformité entre le caractère de ses écrits et sa physionomie : ils avaient de la noblesse, de la simplicité, de l'élévation, de l'esprit, de la franchise, de la gaieté et de la mélancolie. Mais c'était dans ses regards qu'il fallait chercher sa physionomie tout entière. Ils étaient si expressifs, qu'on ne voulait plus croire à leur extrême faiblesse, lorsque la conversation animait ses yeux, et qu'ils animaient la conversation. « Laissez-moi le voir, disait une femme « à quelqu'un qui s'était placé devant elle dans une société nombreuse « où il lisait un poëme : quand je ne le vois pas, je ne l'entends plus. »

« Sa sensibilité le rendait fidèle, non-seulement à ses amis, mais aux personnes qui l'intéressaient, aux lieux mêmes qu'il avait habités. Ses ouvrages sont pleins de ses premiers souvenirs. Le commentaire de ses vers était toujours dans son cœur... Il semblait n'avoir aucune mémoire pour les choses de vanité ; et quand il parlait de lui, il oubliait toujours les moments les plus brillants de sa gloire... Ses ouvrages l'occupaient beaucoup ; il aimait le travail ; il détestait la publicité : s'il fût né avec un peu de fortune, il n'eût rien fait imprimer de son vivant. Il donnait des preuves de faiblesse dans les petites occasions ; il était sublime dans les grands événements. Son âme semblait appartenir tour à tour à la gaieté, à la mélancolie ; l'une se répandait dans sa conversation, l'autre

dans ses ouvrages. Ses entretiens avaient de la grâce, parce que, toujours naturel et simple, il ignorait l'affectation, qui la détruit. En général, il régnait un grand accord entre son esprit et son cœur; il n'aurait pu se peindre, il ne se connaissait pas. Il n'exprimait jamais que ce qu'il avait éprouvé ou senti. Quoi qu'en aient dit des détracteurs injustes, j'ai vu souvent ses larmes suivre ou précéder les vers qu'il me dictait. L'envie de plaire chez lui ressemblait à la vertu; inspiré par sa bienveillance naturelle, il faisait pour sa société ordinaire les mêmes frais que pour les cercles les plus nombreux. De toutes les vertus qui composaient son caractère, la reconnaissance était celle qu'il cultivait le plus soigneusement. L'ingratitude lui semblait le plus hideux des vices. Il aimait beaucoup: il aimait d'être aimé. Il ne regrettait point la perte de sa fortune; mais il pleurait amèrement celle de ses amis. »

MM. Regnaud de Saint-Jean d'Angély, Arnault et Delambre, ont prononcé l'éloge funèbre de Delille sur sa tombe. M. Campenon, son successeur à l'Institut, lui a payé un juste tribut d'éloges, ainsi que M. Tissot, qui l'a remplacé dans la chaire de poésie latine, au Collége de France.

WOILLEZ.

LES GÉORGIQUES

DE VIRGILE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'agriculture. Cette matière est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches et d'expériences. Dans toutes les parties du royaume je vois s'élever des sociétés d'agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer et de semer. Plusieurs citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpents de terre et des années de récolte à des essais sur l'économie rurale. L'agriculture, comme les autres arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avaient longtemps avili; et la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que lorsque j'ai interrogé les cultivateurs de profession, que nos cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des espèces de machines un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées, je leur ai entendu dire que toutes ces découvertes, faites dans le cabinet, souffraient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'agromanie, il faut convenir que l'agriculture ne peut que gagner aux travaux des savants : par leur secours elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracés la routine, et des ténèbres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connaître celles des anciens. On sait combien l'agriculture était florissante et honorée parmi eux. Pour ne parler que des Romains, avec quel plaisir lisons-nous dans leur histoire les noms des

consuls et des dictateurs qu'on allait prendre à la charrue, et qui, comme dit Pline, du Capitole, où ils étaient montés triomphants, retournaient dans leurs terres enorgueillies de se voir cultivées par leurs mains victorieuses!

L'agriculture a exercé non-seulement les plus grands héros, mais encore les plus grands écrivains de l'antiquité. Parmi les Grecs, Hésiode, qui vivait un siècle après la guerre de Troie, a écrit un poëme sur l'agriculture; Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste, en ont traité en prose. Parmi les Romains, Caton, le fameux censeur, a composé un ouvrage sur l'économie rurale, et a été imité par le savant Varron. Caton écrit comme un vieux cultivateur plein d'expérience : ses ouvrages abondent en sentences; il entremêle aux leçons d'agriculture des préceptes de morale. Varron montre dans ses écrits plus de théorie que de pratique; il se livre à des recherches sur l'antiquité, remonte à l'étymologie des mots, et nous lui devons un catalogue de ceux qui ont écrit avant lui sur l'agriculture. L'ouvrage de Columelle est le plus considérable que les anciens nous aient laissé sur ce sujet. Plusieurs souverains ont aussi honoré l'agriculture, en composant des traités sur cette matière. Si les rois sont dispensés aujourd'hui d'écrire sur cet art, ils ne le sont pas de le protéger.

Mais, parmi ces écrivains, Virgile tient sans contredit le premier rang, même indépendamment de la beauté du style. Lui-même cultiva ses terres près de Mantoue jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut alors qu'il parut à Rome pour la première fois, et qu'il fut admis à la faveur d'Auguste. La longue durée des guerres civiles avait presque dépeuplé les campagnes, et Rome même l'était au point qu'Auguste se vit menacé de ne régner que sur des déserts et des tombeaux. Une grande partie des terres de l'Italie avait été partagée entre les soldats, qui s'étaient occupés trop longtemps à les ravager pour avoir appris à les cultiver. Il fallait donc ranimer parmi les Romains leur premier amour et leur premier talent pour l'agriculture. Mécène, qui mettait toute sa gloire à augmenter celle de son maître et de son ami, engagea Virgile à se charger de cette entreprise. On voit combien les arts, dans les anciens gouvernements, influaient sur la politique. Réduits chez les peuples modernes à distraire l'oisiveté des riches, à exercer la critique des prétendus connaisseurs, à exciter l'envie des artistes, à faire de bas protégés et d'insolents protecteurs, ils étaient chez les anciens un ressort utile, qui remuait puissamment les esprits de la multitude; et les orateurs et les poëtes furent en quelque sorte les premiers législateurs.

Virgile employa sept ans à la composition de cet ouvrage. On y reconnaît partout le dessein dans lequel il l'avait composé et les vues de Mécène; mais on le reconnaît surtout dans ces plaintes touchantes sur la décadence de l'agriculture qu'on lit à la fin du premier livre; encore plus dans ce bel éloge de la vie champêtre qui termine le second, et dans lequel Virgile semble avoir réuni toute la force et toutes les grâces de la poésie, pour rappeler les Romains à leur ancien amour de l'agriculture.

Virgile fut le premier, parmi les Romains, qui introduisit trois genres de poésie empruntés de trois fameux poëtes grecs, Théocrite, Hésiode, et Homère. Théocrite et Homère lui ont toujours disputé la palme, l'un dans le poëme pastoral, et l'autre dans le poëme épique; mais il a laissé Hésiode bien loin derrière lui dans le poëme géorgique. Hésiode était plus agriculteur que poëte; il songe toujours à instruire, et rarement à plaire; jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité et l'ennui des préceptes. Cette manière de décrire chaque mois l'un après l'autre a quelque chose de trop uniforme et de trop simple, et donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers. On retrouve, il est vrai, la nature dans sa poésie; mais ce n'est pas toujours la belle nature. Il n'est pas plus judicieux dans ses préceptes, qui souvent sont entassés sans choix, chargés de détails minutieux, et revêtus d'images puériles. Après tout, il faut regarder son ouvrage comme la première esquisse du poëme géorgique : l'antiquité de ce monument nous offre quelque chose de vénérable. Mais si nous voulons voir cette esquisse s'agrandir, les figures devenir plus correctes, les couleurs plus brillantes, et le tableau parfait, il faut l'attendre de la main d'un plus grand maître.

Tel est le poëme de Virgile. Je crois devoir essayer ici de détruire quelques préjugés que j'ai trouvés répandus à ce sujet, même parmi un certain nombre de gens de lettres et de personnes éclairées. A quoi bon, m'a-t-on dit, traduire un ouvrage plein d'erreurs, écrit sans méthode, et dont le fond est peu intéressant?

1° Je crois que ceux qui regardent les *Géorgiques* comme un ouvrage rempli d'erreurs en jugent moins d'après une connaissance exacte de ce poëme, que d'après sa qualité de poëme et son antiquité.

On s'imagine d'abord qu'un poëte, même dans une matière sérieuse, songe plus à plaire qu'à instruire, et sacrifie souvent une vérité ennuyeuse à une erreur agréable. Je crois Virgile absous de cette accusation, par le respect avec lequel tous ceux qui, parmi les Romains, ont écrit après lui sur l'agriculture, parlent de ses ouvrages.

Pline le Naturaliste s'appuie souvent sur son autorité. Un pareil suffrage est assurément très-décisif en faveur de Virgile. Si quelqu'un de nos premiers poëtes avait écrit sur l'histoire naturelle, de quel poids ne serait pas pour lui l'avantage d'être cité par M. de Buffon! Il est vrai que Virgile n'est point entré dans les détails ; il n'a embrassé que les grands principes de l'agriculture; et comme ils sont à peu près les mêmes dans tous les lieux, c'est une preuve de plus en sa faveur.

On croit, en second lieu, que l'antiquité de ce poëme le rend justement suspect d'erreur. Mais si on veut observer que l'agriculture était, après l'art de vaincre, l'art favori des Romains, qu'ils se vantaient de lui devoir leur grandeur, que l'art le plus honoré est toujours le mieux cultivé, que celui-ci était l'occupation de ce qu'il y avait de plus grand et de plus éclairé; si l'on songe de plus que Virgile avait pu recueillir les observations de plusieurs siècles, s'enrichir des remarques d'une foule d'écrivains, on conviendra qu'il est possible que le plus grand poëte des Romains ait bien écrit sur un art cultivé, dès les premiers temps de la république, par le premier peuple du monde. La lecture de ses ouvrages, jointe à ces présomptions, achèvera d'en convaincre ceux qui pourraient en douter.

Je ne vois de répréhensible que quelques vers sur les lunaisons dans le premier livre, et quelques morceaux du quatrième; encore dans celui-ci les erreurs n'intéressent-elles que les choses de pure curiosité et la partie physique, sur laquelle les anciens, faute d'instruments propres à observer, étaient moins à portée que nous de s'instruire. La partie économique n'offre presque rien à réformer. La reproduction des abeilles est une tradition que Virgile adopta, sans doute, moins comme naturaliste que comme poëte, parce qu'elle amène cette belle fable d'Aristée, qui est reconnue pour un chef-d'œuvre de sentiment et de poésie, et dont on achèterait volontiers les beautés par quelques erreurs.

Est-il bien vrai, en troisième lieu, que les *Géorgiques* manquent de méthode? J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des anciens; et j'observe que ce préjugé a pris naissance dans un temps où Pérault censurait ce qu'il n'entendait pas, où la Motte défigurait Homère pour le corriger. Je crois qu'en fait d'écrits il y a deux sortes de méthodes : celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement, et celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit, déjà rebuté par la séche-

resse des matières, ou fatigué de leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées, lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées, sans doute; mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet de la variété; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue; qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que les doux succède au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit, qui veut être amusé, ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires, qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de cette chaîne, il veut voler d'objet en objet, faire une promenade et non pas une route. Voilà la méthode de Virgile.

Un exemple rendra la chose plus sensible. Prenons le commencement du poëme des *Géorgiques.* Le poëte prescrit d'abord le temps du labour : nous voilà dans la sécheresse didactique. Il recommande ensuite d'étudier la nature du terrain, ce qui amène un morceau agréable et presque épisodique sur les diverses productions des différents sols. La généralité de ce précepte semblait devoir déterminer le poëte à en faire la base des autres; mais, comme il était plus susceptible de poésie que celui qui le précède, Virgile l'a placé le second, pour faire oublier la sécheresse du premier. Ce premier précepte lui-même ne contient que dix vers. Virgile veut nous accoutumer insensiblement à la sévérité du ton didactique; à peine l'a-t-il pris, qu'il l'abandonne aussitôt pour une description riante. Voilà, si je ne me trompe, l'art du grand poële; et c'est celui qui règne dans tout cet ouvrage.

On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées que celles de nos ouvrages de philosophie, et même de poésie et d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction, qui marque entre ce qui précède et ce qui suit, ou une opposition, ou une ressemblance, ou quelque autre rapport. Cette conjonction tient peu de place : par ce moyen le style marche rapidement; point de vide d'idées; point de liaisons froides, allongées : où nous mettons une phrase Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poëme comme d'un tableau : les teintes qui séparent les différentes couleurs doivent être si légères, que l'œil le plus attentif, même en apercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit de celle qui commence. Mais pour que les liaisons aient cette légèreté il faut que les idées elles-mêmes se lient naturellement et que

pour passer de l'une à l'autre l'auteur n'ait pas besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile : ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots ; et comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précède, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir.

Un reproche bien plus grave, c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont nécessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant, l'agrément et l'utilité. Les poëtes doivent non-seulement peindre la nature, mais l'imiter dans ses procédés : partout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable et l'utile. Les *Géorgiques* réunissent ce double intérêt. L'auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps : rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre âme ; voilà ce que présente le poëme de Virgile : il est riche comme la nature, il est inépuisable comme elle. Joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité, attachées à la vie champêtre ; ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature : est-il rien de plus intéressant pour les âmes qui conservent encore quelque sensibilité ? Les anciens nous ont laissé des poëmes didactiques sur d'autres sujets. Théognis a écrit en vers sur la morale ; Aratus et Lucrèce sur la philosophie naturelle. Le sujet des *Géorgiques* me paraît l'emporter de beaucoup pour l'agrément. Les préceptes moraux, indépendamment de l'aversion naturelle que nous avons pour eux, sont si éloignés de nos sens, que rarement ils fournissent au poëte ces belles descriptions, ces images vives qui font l'essence de la poésie. La philosophie naturelle présente, à la vérité, des objets sensibles, mais souvent elle rebute le lecteur par la sécheresse des définitions, l'ennui des discussions et l'incertitude des systèmes. Le sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination ; sans cesse il parle à notre âme par nos sens : les leçons y sont en images, et les préceptes en tableaux.

La forme n'est pas moins précieuse que le fond. Virgile ennoblit les opérations les plus simples et les instruments les plus vils ; il

parle aussi noblement de la faux du cultivateur que de l'épée du guerrier, d'un char rustique que d'un char de triomphe; il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. Enfin, on peut dire que non-seulement il a surpassé les autres écrivains, mais qu'il s'est surpassé lui-même dans le style des *Géorgiques;* la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire que n'aurait fait la vue de ces choses mêmes, et l'objet décrit nous aurait moins affectés que la description. Mais, de quelques couleurs que les préceptes soient revêtus, ils fatiguent à la longue si le poëte n'en corrige l'uniformité. Virgile, dans cette vue, entremêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale. S'il conseille de transplanter un arbrisseau dans un terrain semblable à son sol natal, il ajoute noblement :

> Tant de nos premiers ans l'habitude a de force !

Nous recommande-t il de profiter de la jeunesse des troupeaux pour les multiplier, il y joint cette réflexion touchante :

> Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et comme les poëtes qui écrivent sur la morale embellissent leurs vers d'images empruntées des objets physiques, Virgile aux descriptions des objets physiques mêle des traits de morale; mais ces traits, vu leur brièveté, étant insuffisants pour le délassement du lecteur, souvent il abandonne son sujet pour détendre et amuser notre esprit par d'heureuses digressions. Car si les épisodes sont nécessaires, même dans le poëme épique, où le poëte est soutenu par l'intérêt d'une action importante, ils le sont bien davantage dans le didactique, pour couper la monotonie et adoucir l'ennui des préceptes.

Cependant Virgile, sage même dans ses écarts, a senti que les digressions, quelque agréables qu'elles fussent par elles-mêmes, ne devaient point être un hors-d'œuvre dans son poëme; que les fleurs y étaient nécessaires pour en couvrir les épines, mais qu'elles doivent naître du fond du sujet, et non y être transplantées; que dans les épisodes les plus étrangers en apparence au sujet des *Géorgiques* on devait voir la campagne, au moins en perspective. Voyez, à la fin du premier livre, comment, après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale et de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet et intéresse le cultivateur au récit de ces grands événements, par ces vers admirables dans l'original :

> Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons,
> Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant avec le soc leur antique dépouille
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler[1],
Et des soldats romains les ossements rouler.

Ainsi, s'il maîtrise partout son sujet, son sujet le domine partout.

Concluons que si l'utilité, l'agrément du sujet, le génie et l'art du poëte, peuvent rendre un poëme intéressant, on ne peut refuser cet éloge aux *Géorgiques*. Je sais qu'elles ne peuvent avoir l'intérêt d'un poëme dramatique; mais serait-il raisonnable de l'exiger? Qu'il me soit permis de remarquer ici que le goût exclusif de nos auteurs pour ce genre leur inspire un dédain injuste pour les autres; et c'est un véritable malheur pour notre littérature. Les Anglais, plus sensés que nous, encouragent tous les genres de poésie; aussi ont-ils des poëmes agréables sur toutes sortes de sujets, et une littérature infiniment plus variée que la nôtre; mais parmi nous il est si difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités sur le théâtre, que tous les jeunes talents se jettent dans cette carrière. D'ailleurs, on sait que le style de la tragédie n'est guère que celui de la conversation noble, le style de la comédie celui de la conversation familière. Notre langue, resserrée jusqu'ici dans ces deux genres, est restée timide et indigente, et n'acquerra jamais ni richesse ni force si, toujours emprisonnée sur la scène, elle n'ose se promener librement sur tous les sujets susceptibles de la grande et belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui, au lieu de grossir cette foule de drames platement imités, ou monstrueusement originaux, nous ont donné des poëmes sur les travaux des arts ou sur les beautés de la nature : c'est pour notre langue un monde nouveau, dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

Je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des quatre livres des *Géorgiques*. Virgile dans le premier parle des moissons, du labourage, des instruments nécessaires aux cultivateurs, de la connaissance de la sphère, des différentes saisons où il faut semer les différents grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style, caractérisent ce livre, qui est terminé par un magnifique épisode sur la mort de César.

Dans le second on trouve plus d'art peut-être et plus de hardiesse

[1] L'auteur avait mis d'abord ces deux vers :

Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

que dans tous les autres. Le poëte attribue à des arbres toutes les passions et les affections humaines : l'oubli, l'ignorance, le désir, l'étonnement. Le quatrième est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci; car il est bien plus naturel de prêter les passions de l'homme à des animaux, comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés, comme les arbres. On ne peut lire, à la fin du second livre, l'éloge de la vie champêtre dont j'ai déjà parlé, sans être tenté de vivre à la campagne, et sans préférer, contre le consentement de Virgile lui-même, la vie d'un cultivateur à celle d'un philosophe.

Le troisième paraît le plus travaillé de tous. Il règne une vigueur et une verve admirables dans la description du cheval et des courses de chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie y est si bien peint, qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste il s'est efforcé de surpasser Lucrèce; et il faut avouer que si dans l'un on aperçoit mieux le physicien, dans l'autre on reconnaît bien mieux le poëte.

Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux, par des métaphores empruntées des plus importantes occupations des hommes. Il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Énée et de Turnus, que le choc de deux essaims. Si dans l'*Énéide* il compare les travaux des Troyens à ceux des abeilles et des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin, le quatrième livre des *Géorgiques* semble être un prélude de l'*Énéide :* en parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonçait sur quel ton il était capable de traiter un objet véritablement grand. En un mot les *Géorgiques* de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poëte de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité.

Dans cet éloge, je ne crains pas d'être accusé de prévention par les véritables connaisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des commentateurs et des traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée? consultons Virgile lui-même. C'était son ouvrage favori, celui sur lequel il fondait l'espoir de son immortalité. L'*Enéide*, malgré ses défauts, fait, depuis plus de dix-sept cents ans, les délices des amateurs de la poésie : cependant

ce poëme, admiré des Romains, immortel comme leur gloire, dont il est le plus beau trophée; qui avait arraché à Octavie des larmes si célèbres, qui valut à Virgile l'honneur d'être salué au théâtre comme l'empereur lui-même, il voulait le jeter au feu comme indigne de lui, malgré le faible des auteurs pour leur dernier ouvrage, tandis qu'il laissait subsister les *Géorgiques*, comme le plus beau monument de sa gloire. On peut dire que s'il s'est trop défié de l'effet de son *Énéide*, il n'a pas trop présumé de celui des *Géorgiques.*

Je ne puis me dispenser de parler des poëmes dont Virgile a fourni l'idée ou le modèle. Le plus considérable de tous est le *Prædium rusticum* du P. Vanière : il a traité dans le plus grand détail toutes les parties de l'agriculture; et c'est peut-être le défaut de son ouvrage. Il est plus abondant que Virgile, Virgile est plus rapide que lui. Le poëte romain est plus agréable dans les détails arides que le poëte toulousain dans les objets les plus riants. Celui-ci explique quelquefois prosaïquement les objets les plus poétiques; l'autre revêt de la plus belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une profusion souvent mal entendue; j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin, on trouve plus de variété dans le petit terrain qu'a défriché Virgile, que dans l'espace immense que Vanière a cultivé. Mais ce qu'on ne peut trop admirer dans celui-ci, c'est qu'il loue la campagne de bonne foi, qu'il peint ce qu'il aime, et qu'il fait passer dans l'âme de ses lecteurs le sentiment qui l'anime.

Ces vers du quatrième livre des *Géorgiques*,

> Si mon vaisseau, longtemps égaré loin du bord,
> Ne se hâtait enfin de regagner le port,
> Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore, etc.

ont fourni à Rapin l'idée de son poëme sur les *Jardins*. Dryden prétend que cette esquisse de Virgile que je viens de citer vaut mieux que tout l'ouvrage de Rapin. Ce jugement me paraît injuste. Le poëme des *Jardins* est plein d'agrément et de poésie. Je n'y trouve pas cependant la précision dont le loue l'abbé Desfontaines : il est moins long que Vanière; mais ni l'un ni l'autre n'ont connu, comme Virgile, cette heureuse distribution, cette sage économie d'ornements. L'harmonie imitative, cette qualité essentielle de la poésie, qui est portée à un si haut point par le poëte romain, se trouve rarement dans les deux poëtes modernes; et presque jamais ils n'ont eu ni sa force ni son élévation. Les épisodes des *Géorgiques* suffisent seuls pour mettre

une distance immense entre cet ouvrage et les deux autres, dont les digressions sont toujours froides. Virgile a encore un avantage sur Rapin, c'est l'importance de l'objet de ses leçons. L'art qui féconde les guérets est bien autrement intéressant que celui qui embellit les jardins; et l'on ne partage pas aussi volontiers les transports d'un fleuriste passionné à la vue du plus beau parterre de fleurs, que ceux d'un laboureur à la vue d'une abondante moisson.

Le poëme de Thomson a été traduit dans notre langue. Comme Milton, il a secoué le joug de la rime : il a beaucoup de ressemblance avec ce grand poëte; il est abondant et fécond comme lui. Quelle profusion d'images! quelle magnificence d'expressions! Rien de si frais que son Printemps, de si brûlant que son Été, de si riche que son Automne, de si sombre que son Hiver. Les épisodes sont, en général, infiniment supérieurs à ceux de Vanière et de Rapin. Les mœurs et le séjour de la campagne ont dans son livre un attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le climat qu'il habitait : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le monde entier, ont, pour ainsi dire, payé tribut à sa poésie. Mais il ne sait point s'arrêter; il n'abandonne jamais une idée sans l'avoir épuisée; il manque d'ordre et de transitions; il imite souvent Virgile, et l'imite mal; et c'est surtout dans ces morceaux que l'on sent combien le poëte latin connaissait mieux l'art d'écrire; combien ses images sont plus vraies, ses expressions plus justes, ses peintures moins chargées. D'ailleurs Virgile a un but, et Thomson n'en a point : dans Virgile le retour successif des préceptes et des digressions forme une variété piquante; dans Thomson la continuité des descriptions rebute à la longue le lecteur, fatigué de cette multitude de tableaux. Quoi qu'il en soit, je conseillerais la lecture de ce poëme, non-seulement aux poëtes, mais encore aux peintres, qui y trouveront partout les grands effets et les plus magnifiques tableaux de la nature.

Nous avons sous ce même titre deux poëmes. L'un des deux est attribué à une personne qui a passé quelques instants de sa vie à faire de beaux vers, et le reste à faire de belles actions. Il est plein de grâces, de fraîcheur, et de cette harmonie qu'on ne trouve presque plus dans les poëtes français.

L'autre est beaucoup plus considérable. L'auteur a les grandes beautés de Thomson, et n'a point ses défauts. Il a donné un but moral à son poëme; c'est d'inspirer l'amour de la campagne et des sentiments d'humanité pour ceux qui la cultivent. Mais ce qui le caractérise surtout, c'est d'avoir toujours placé l'homme au milieu de

ses descriptions; d'avoir su émouvoir à la fois l'imagination et le cœur : il contraste ses tableaux, varie leurs couleurs, et tous les traits qui composent chaque morceau concourent à produire un seul et unique sentiment; par là il a évité les peintures vagues, qui sont trop fréquentes dans les *Saisons* anglaises. Ces différents poëmes nous offriront de temps en temps des objets de comparaison.

Il me reste à parler de ma traduction et des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues [1], elles m'ont conduit à quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas déplacées ici.

[1] M. Leibnitz avait formé le projet d'une langue universelle; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes, qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues : mais on devrait demander plutôt comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de nos organes, la combinaison des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constamment à articuler de la même façon une même suite de sons pour exprimer une certaine suite d'idées, qui aurait pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton ont pu, par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la nature et la foule des hasards mettaient à l'identité de leur langage; mais dès qu'ils se sont séparés la nature a repris ses droits, le langage s'est altéré insensiblement; et ces altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n'a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siècle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint-Domingue, et forma les flibustiers et les boucaniers. Étant restés vingt ans sans avoir de relations avec les Français, quoiqu'ils communiquassent entre eux, la langue qu'ils avaient tous apprise et parlée dès leur enfance se trouva tellement dénaturée, qu'il n'était plus guère possible de les entendre.

Non-seulement les mots de la langue se sont corrompus, mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, aurait-on pu parler la même langue en Espagne et à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux, sont si différents? Joignez à cela la différence des mœurs : comment est-il possible que la langue d'un peuple ichthyophage soit la même que celle d'un peuple chasseur, celle d'un peuple chasseur la même que celle d'un peuple pasteur, celle d'un peuple pasteur la même que celle d'un peuple guerrier?

La différence des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du Midi les organes ont toute leur souplesse : aussi les mots sont coulants, harmonieux, la douce influence de l'air invite à la gaieté, enflamme l'imagination, augmente le babil : les mots y sont allongés, abondants; la nature ne présente que des objets riants : les mots y sont doux et flatteurs. Dans les pays du Nord l'organe est resserré par le froid; aussi la prononciation est dure, paresseuse; la nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, raccourcit les mots, multiplie les monosyllabes. Toutes les langues méridionales, composées de mots différents, ont à peu près le même caractère de douceur et d'harmonie : celles du Nord diffèrent de même par les mots, et se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues amènera nécessairement

Chez les Romains le peuple était roi ; par conséquent les expressions qu'il employait partageaient sa noblesse. Il y avait peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent de se servir ; et des expressions populaires n'auraient pas signifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule de mots que leurs poëtes pouvaient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une mul-

celle du génie de ces langues. Ce qui fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison de sons, et ce qui fait son génie, c'est la différente combinaison de mots entre eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment ; rapports qui peuvent varier d'une infinité de manières, qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer de certaines idées, leur richesse ou leur indigence, leur force ou leur faiblesse, leur précision ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie ; plusieurs de celles qui varient les mots d'une langue varient son génie. Nous avons dit que dans telle langue il y aurait une foule de mots qui manqueraient à une autre ; le genre de vie d'un peuple amène nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement : on observera toutes leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs espèces ; on aura des synonymes : on observera toutes leurs qualités ; on aura des adjectifs : on observera leurs différentes actions sur les corps ; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer le mot *lion*, et trois cents pour exprimer le mot *serpent*.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seraient doux, que les autres seraient durs : cela détermine encore le génie d'une langue. La première aura plus de facilité à exprimer des choses agréables et voluptueuses, la seconde, des choses horribles et sombres. La peinture des jardins d'Armide appartenait à la langue italienne, celle de l'enfer et du combat des anges ne convenait guère qu'à la langue anglaise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation, et ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats du Midi l'imagination, plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une manière plus brillante ; les images seront plus fréquentes, plus hardies ; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque. Dans les climats moins chauds, l'imagination, plus tempérée, produira des ouvrages plus froids et plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, et on parlera moins bien ; on aura plus de profondeur que de saillie ; la nation produira plus de philosophes que de poëtes, et ces poëtes seront plus profonds, plus penseurs que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne convient pas à tous les peuples, aux Anglais, par exemple, dont les ouvrages ont une effervescence et une force d'imagination prodigieuses. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, et, par contre-coup, sur celui de la langue. Dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fière et précise. Dans les monarchies, où l'on dépend d'un prince, à qui l'on doit du respect, et de supérieurs, qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté et de précision ; elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse, qui consiste à ne laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique et mystérieux, et c'est là que naîtront les apologues et le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très-grossière, presque tous les verbes à l'infinitif ; point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales des corps ou les notions purement spirituelles : enfin, le défaut d'idées amène la disette de mots.

titude d'idées et d'images qui n'étaient point ignobles, parce que le caractère de souveraineté dont le peuple était revêtu imprimait un caractère de noblesse à toutes ses actions, et par contre-coup aux idées et aux images qui les exprimaient ou qui en étaient empruntées. Parmi nous, la barrière qui sépare les grands du peuple a séparé leur langage; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et des termes roturiers. Une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions et d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre; et comme les grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De là la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases; enfin d'être long, de peur d'être bas : de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la faiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentiments et les sensations: le langage des grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton on trouve dans les écrits des sentiments si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime faiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions. Les Romains pour rendre l'action de faire du bien avaient une foule de mots : nous n'avons que depuis peu celui de *bienfaisance*. N'est-ce pas encore parce qu'à Rome c'était le peuple qui fixait la langue, et que parmi nous ce sont les grands?

Les mœurs n'influent pas moins sur la langue que le gouvernement. Les Romains se voyaient toujours en public, et pour ainsi dire en perspective : nous nous voyons de plus près et plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté, faisaient fermenter avec violence leurs passions; dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie, les contraignent, les modifient ou les masquent. Les grands ressorts de l'âme, les grands éclats des passions, voilà ce qu'ils ont dû peindre avec force : les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des sentiments, et les fibres les plus imperceptibles de l'âme, voilà ce que notre langue sait rendre avec finesse. Ils vivaient davantage dans les campagnes, et nous davantage dans les villes; ils ont

dû peindre mieux les objets physiques, et nous avons dû mieux exprimer les idées morales; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, et nous pour tous les mouvements du cœur.

C'est sans doute ce qui a fait longtemps regarder comme étrangère à notre langue la poésie épique, qui vit d'images et de descriptions. Ronsard et quelques autres, imitateurs des anciens plutôt que peintres de la nature, ont écrit sans succès en ce genre, ont rempli leurs poésies de descriptions, d'épithètes dans le goût des Grecs et des Romains. Cette manière n'a eu qu'un temps. Est-ce, comme on l'a dit, parce qu'ils ont méconnu le génie de leur langue? Non, puisqu'elle n'était pas encore formée : mais c'est qu'ils ont méconnu ce qui détermine ce génie, c'est-à-dire celui de la nation et l'influence des mœurs, qui, nous resserrant dans l'enceinte des villes, ont, par un ascendant invincible, détourné nos idées, et par conséquent notre langue, des objets physiques vers les objets moraux. Aussi un poëme sur l'agriculture est-il bien plus difficile à écrire en français qu'un poëme sur la morale.

Outre leur caractère général, les langues ont encore un génie particulier, dépendant des mots qui les composent, de leurs sons, de leurs combinaisons entre eux. A cet égard la langue française, comparée avec la langue latine, perd encore au parallèle. En latin la désinence des substantifs marque le cas et le nombre; la désinence des verbes désigne le temps, la personne, le nombre et le mode. Les Français ont besoin pour décliner des articles *de*, *du*, etc., *le*, *la*, etc.; pour conjuguer, des verbes auxiliaires *être* et *avoir*; quand les Latins en emploient un, nous en employons deux. Nous avons encore besoin pour conjuguer des pronoms *je*, *tu*, *il*, etc. Ainsi, tandis que la langue française, embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement, la langue latine, que la désinence de chaque mot dispense de se charger de tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide et dégagé.

Elle n'a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considère les mots pris séparément, notre langue est pleine d'*e* muets, de syllabes sourdes, qui trompent l'oreille, amortissent les sons et interceptent l'harmonie; soit que l'on considère les mots liés entre eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti et marié les mots de la manière la plus flatteuse pour l'oreille : au contraire, l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction donne plus rarement à l'écrivain l'occasion de faire entre

les mots des alliances agréables, de varier le nombre du style et la cadence des périodes. Ajoutez que dans une langue où l'inversion est permise il est plus aisé de trouver non-seulement la juste proportion qui doit régner dans la coupe des phrases, mais encore la gradation qui doit se trouver entre les idées.

Les règles de la poésie latine sont aussi bien plus faciles à observer que celles de la poésie française : la gêne qu'elle impose n'approche pas de l'esclavage où est réduit le poëte français, par l'obligation de suspendre l'hémistiche, de remplir le nombre des syllabes, d'éviter le froissement des sons qui se heurtent désagréablement, et surtout de porter le joug de la rime, qui seul est plus pesant que toutes les entraves de la poésie latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'observation des règles de notre poésie produit de moins grandes beautés que l'observation des règles de la poésie latine. Dans celle-ci le mélange marqué des syllabes brèves et longues amène nécessairement le rhythme; dans la nôtre les règles ne prescrivent rien sur la durée des syllabes, mais seulement sur leur nombre arithmétique, de sorte que des vers français peuvent être réguliers sans être nombreux, et satisfaire aux lois de la versification sans satisfaire à celles de l'harmonie.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de cette harmonie générale qui, par l'heureux choix, l'enchaînement mélodieux des mots, flatte agréablement l'oreille. Il est une autre espèce d'harmonie, nommée *imitative,* harmonie bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la poésie soit de peindre. Pope en donne l'exemple et le précepte à la fois dans des vers imités admirablement par l'abbé Duresnel, et que j'ai essayé de traduire :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore ;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner,
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax soulève un roc, et le lance avec peine,
Chaque syllabe est lourde, et chaque mot se traîne.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau;
Le vers vole et la suit, aussi prompt que l'oiseau.

Mais, il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard que la langue latine l'emporte le plus sur la nôtre. La quantité des syllabes, dont la brièveté ou la longueur précipite ou ralentit le vers, était déterminée chez les Latins. Nous avons aussi des brèves et des longues, mais beaucoup moins marquées; notre prosodie n'est point décidée comme

celle des anciens, et cette indécision laisse tout le jugement et tout le travail de l'harmonie à l'oreille et au goût du poëte.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, nous avons dans notre langue trop peu de sons pleins, trop d'*e* muets, trop de syllabes sourdes. L'enjambement, les mots rejetés, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie imitative, sont proscrits dans nos grands vers. Peut-être aussi notre langue est-elle devenue moins favorable à cette harmonie que les langues anciennes, parce que nous-mêmes y sommes moins sensibles que les anciens. On sait combien ils étaient heureusement organisés à cet égard. Il nous faut des sentiments pathétiques, des pensées fortes; nous voulons que le poëte aille droit à notre cœur, sans le secours de l'oreille : aussi n'avons-nous guère que des poëmes dramatiques.

Enfin, nos premiers poëtes, Ronsard, Théophile, ont décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'ils en ont fait. Leurs successeurs ont été trop effrayés du ridicule qu'on a justement attaché à certains vers imitatifs, où ces auteurs effarouchaient à la fois l'oreille, tourmentaient la langue, et choquaient le bon sens.

Par cette exposition des avantages que la poésie latine a sur la nôtre on peut juger combien est difficile une traduction des *Géorgiques* en vers français. Cependant, j'ose le dire, j'ai cru sentir plusieurs fois que ces difficultés ne seraient pas invincibles pour un grand écrivain, s'il voulait déroger jusqu'à traduire. Si le climat, le gouvernement, les mœurs, influent, comme je l'ai dit, sur les langues, le génie des grands écrivains n'y influe pas moins : c'est lui qui les dompte, les plie à son gré; qui rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux, transporte les richesses d'une langue dans une autre, rapproche leur distance, les force, pour ainsi dire, à sympathiser; rend fécond l'idiome le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigence, fortifie sa faiblesse, enhardit sa timidité, met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fait la langue de tous les lieux, de tous les temps, de tous les arts.

La lecture de nos bons poëtes en fournit une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été, j'ose ainsi parler, fécondée par ces grands génies, une foule d'idées, d'expressions, d'images, qu'il aurait paru impossible de transporter dans notre langue, sont déjà adoptées, ou n'attendent pour l'être qu'un écrivain habile. Le briquet est aussi bien exprimé dans ces vers de Boileau :

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant,

que dans celui-ci de Virgile :

> Ac primum silicis scintillam excudit Achates.

Le mot *pavé* semble être banni de la grande poésie : voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé :

> Tu le vois [1] tous les jours, devant toi prosterné,
> Humilier ce front de splendeur couronné,
> Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
> Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Dévorer un règne d'un moment, dans Corneille, *de David éteint rallumer le flambeau*, dans Racine, sont-ils bien inférieurs pour la hardiesse à ce que les Latins ont de plus fort en ce genre?

A l'égard de l'harmonie, lisons les beaux morceaux de Boileau et de Racine, et nous serons étonnés de voir jusqu'à quel point le génie et le travail peuvent dompter l'inflexibilité d'une langue.

L'harmonie imitative elle-même n'est pas exclue de nos vers. Je ne veux pour le prouver que ce beau récit tant critiqué dans *Phèdre*, et qu'on serait si fâché de n'y pas trouver : Racine semble l'avoir travaillé exprès pour prouver que dans l'art de peindre les objets par des mots énergiques, des images fortes, des sons nombreux, et même des sons imitatifs, nous pouvons souvent lutter contre les anciens. C'est peut-être de tous les morceaux de notre poésie celui qui approche le plus des poésies de Virgile.

Quel vers du poëte latin est plus expressif que celui-ci?

> Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

On admirait dans Homère μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων. *L'essieu crie* vaut ἔβραχε ; *et se rompt* vaut mieux assurément que φήγινος, qui est une épithète oiseuse.

Lorsque nous ne pouvons pas peindre par le son des mots, nous le pouvons par le mouvement du style, comme dans ces vers :

> L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
> Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Ou dans ce beau vers de Boileau,

> Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Notre langue, maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever

[1] Louis XIV.

sans témérité jusqu'aux plus nobles, peindre presque tout par des images, des sons, ou des mouvements.

C'est dans cette persuasion que j'ai hasardé une traduction des *Géorgiques*. Je crois devoir rendre compte au public des vues dans lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, et du système de version que j'ai cru devoir suivre.

J'ai toujours regardé les traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernements, de climats et de mœurs, tend sans cesse à augmenter celle des idiomes : les traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment ; insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions, qui paraissaient éloignés de son génie, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord, et bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guère que des tours, des expressions déjà reçues ; on jette ses idées dans des moules ordinaires, et souvent usés : lorsqu'on fait une version, la langue dans laquelle on traduit prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit. Écrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses ; traduire, c'est importer en quelque façon dans sa langue, par un commerce heureux, les trésors des langues étrangères. En un mot, les traductions sont pour un idiome ce que les voyages sont pour l'esprit.

La traduction des *Géorgiques* était plus propre qu'aucune autre, si elle eût été entreprise par un grand poëte, à donner à notre langue des richesses inconnues. Une belle version de l'*Énéide* l'enrichirait moins : les aventures héroïques s'éloignent moins de son génie. Les opérations champêtres, les détails de la nature physique, voilà ce qu'il fallait la forcer à exprimer noblement ; et c'eût été une véritable conquête sur sa fausse délicatesse et son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

J'ai préféré de traduire en vers, parce que, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très-infidèle.

Un des premiers charmes des vers est l'harmonie. Or, l'harmonie de la prose ne saurait représenter celle des vers. La même pensée rendue en prose ou en vers produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans La Bruyère et dans La Rochefoucauld autant de pensées fines

et vraies que dans Boileau. Or, on retiendra quarante vers de Boileau contre dix lignes de ces deux auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rhythme, et surtout dans la poésie.

Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue. Une des choses qui nous frappent le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poëme, c'est qu'on ait pu donner au marbre la flexibilité, c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue, c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire, et c'est encore un avantage dont le traducteur en prose prive son original.

Enfin le caractère de la prose diffère trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraye la timidité de l'autre, une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur, une rapidité de marche que sa lenteur ne saurait atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers devient tranchant en prose, ce qui n'est que fort devient dur, ce qui n'est que vif devient brusque, ce qui n'est que hardi devient téméraire. Le traducteur en prose, cédant, sans s'en apercevoir, au caractère de ce genre d'écrire, remplacera la force par la faiblesse, l'expression figurée par l'expression simple, le mètre par le discours non mesuré, le charme de la difficulté vaincue par l'insipidité d'une prose facilement écrite. Après cela, qu'il soit un peu plus fidèle au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases, le traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité, qui ne saurait compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures, fassent le mérite de la poésie.

L'abbé Desfontaines, comme je l'ai dit, est celui qui a soutenu le plus vivement le système des traductions en prose. C'est assurément le meilleur traducteur de Virgile que nous ayons. Or, il est aisé de le réfuter par lui-même, c'est-à-dire en citant quelques morceaux de sa traduction. Pour peu qu'on sente la beauté des vers de Virgile, on sera étonné des énormes infidélités qu'il a faites à son auteur.

« Multum adeo, rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo :
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis. »

« Cérès, du haut de l'Olympe, jette toujours un regard favorable

sur le laboureur attentif qui a soin de briser avec la herse ou le râteau les mottes de son champ; elle ne favorise pas moins celui qui, avec le soc de sa charrue, sait croiser les sillons, et qui ne cesse d'agiter sa terre. »

De bonne foi, qui peut reconnaître Virgile dans cette prose? Où est l'harmonie, surtout l'harmonie imitative, qui, par des vers travaillés et un rhythme pénible, me peint si bien les efforts du laboureur qui tourmente sa terre pour la forcer à la fécondité? Où sont ces expressions si pittoresques ou si justes, *glebas inertes, trahit crates, exercet tellurem,* et surtout *imperat arvis?* Je sens combien mes vers sont au-dessous de ceux de Virgile; mais si j'ai été plus exact en vers que l'abbé Desfontaines en prose, j'aurai cause gagnée.

Voyez ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Écraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine;
Gourmander sans relâche un terrain paresseux:
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.

« Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris; et, dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
Ante reformidant ferrum: tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes. »

« Dans le temps qu'elle pousse ses premières feuilles, ménagez un bois si tendre; et même lorsqu'il est devenu plus fort, et qu'il s'est élevé plus haut, abstenez-vous d'y toucher avec le fer : arrachez les feuilles adroitement avec la main. Mais quand le bois est devenu ferme et solide, et que les branches de votre vigne commencent à embrasser l'orme, alors ne craignez point de la tailler; n'épargnez ni son bois, ni son feuillage : elle ne redoute plus le fer. »

Je ne dis rien de la différence que met entre ces deux morceaux, d'un côté la mélodie la plus sensible, de l'autre le défaut total d'harmonie. Voyez seulement comment toutes les expressions figurées, toutes les images hardies, se sont évanouies dans la traduction :

« Prima ætas adolescit... Dum se lætus ad auras palmes agit... Laxis per

purum immissus habenis... Nondum acie falcis tentanda... Dura exerce imperia... ramos compesce fluentes... »

Enfin, la répétition de ces trois *tum*, qui donne au vers tant de mouvement et de vivacité.

Je demande encore pardon au lecteur de citer mes vers après ceux de Virgile; mais si j'ai réussi à conserver la plupart de ses images, que n'aurait pas fait un poëte qui aurait eu plus de talent que moi pour manier sa langue?

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore :
Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace, en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer, alors sans indulgence
De la séve égarée arrête la licence;
Borne des jets errants l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Qu'on n'imagine pas que j'ai choisi ces deux morceaux : toute la traduction de l'abbé Desfontaines est dans ce genre. Il y a sans doute de la faute du traducteur; mais on sent, en le lisant, que presque partout la hardiesse du poëte a effarouché la timidité du prosateur. On peut être plus fidèle que lui, même en prose; mais cette fidélité sera toujours très-imparfaite; et pour une image heureusement rendue, mille autres avorteront infailliblement, par l'effet de la circonspection timide nécessairement attachée à ce genre d'écrire.

A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux et affaiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Homère par le célèbre Pope. J'ai vu des personnes très-instruites de la langue grecque convenir de bonne foi que la traduction leur avait fait infiniment plus de plaisir que l'original. Celle de Virgile par Dryden m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connaître Virgile que les meilleures versions en prose : c'est du moins un poëte qui traduit un poëte.

Il me reste à parler du système de traduction que j'ai suivi, et des libertés que je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de traduction était une extrême infidélité. Un

mot est noble en latin; le mot français qui y répond est bas : si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression latine est forte et précise; il faut en français plusieurs mots pour la rendre : si vous êtes exact, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le latin; elle est tranchante en français : vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original; ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux : l'âpreté de sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image était neuve dans l'auteur latin; elle est usée en français : vous rendez donc une image neuve pour une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux mœurs, pouvait être agréable dans votre auteur au peuple pour lequel il écrivait, et ne l'être pas pour vos lecteurs : vous n'êtes donc qu'étrange, lorsque votre auteur est intéressant.

Que fait donc le traducteur habile? il étudie le caractère des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidèle; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent, qui, en conservant à sa langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'auteur. Chaque écrivain a, pour ainsi dire, sa démarche et sa physionomie; il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux : on ne prendra donc pas, pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple, de Virgile, le style brillant, fécond et diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poëme didactique comme un poëme épique; les *Géorgiques*, par exemple, comme l'*Énéide*.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractère dépendant du fond des idées et du mouvement du style. Les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses : le traducteur non-seulement ne confondra pas ces différents tons, ces différentes couleurs, mais en saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

Le mouvement du style dépend surtout de la longueur ou de la brièveté des phrases. Le traducteur ne noiera pas dans de longues périodes des traits détachés qui doivent s'élancer avec vivacité; il ne hachera pas non plus des périodes nombreuses, qui doivent rouler avec majesté.

Il sera surtout fidèle à l'harmonie : dans une traduction en vers,

surtout dans une traduction de Virgile, il vaudrait mieux sacrifier quelquefois l'énergie et la justesse que l'harmonie. Il en est de la poésie comme d'un instrument musical; il ne suffit pas que les tons soient justes, il faut qu'ils soient mélodieux. Lorsque Virgile a dit,

Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus;

en vain vous rendrez la force de cette pensée si vous ne représentez pas la majesté de l'harmonie.

Mais c'est surtout l'harmonie imitative qu'il faut s'attacher à rendre. J'avoue que c'est ce qui m'a le plus coûté dans cette traduction : notre langue à cet égard a si peu de ressources! Aussi ai-je passé quelquefois sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche et qui proscrivent l'enjambement. J'en citerai quelques exemples; c'est aux connaisseurs à me juger. Lorsque Virgile a dit,

Et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor ; ille flagranti, etc.;

pour rendre cette suspension sublime, j'ai osé dire

L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu, etc.

Lorsque Virgile, peignant un flot qui tombe, a fait ces vers admirables,

Ad terras immane sonat per saxa, nec ipso
Monte minor procumbit; at ima exæstuat unda, etc.;

pour rendre la pesanteur de cette chute j'ai cru pouvoir hasarder une coupe de vers nouvelle :

Soudain le mont liquide élevé dans les airs
Retombe; un noir limon bouillonne au fond des mers.

Il n'y a pas dans Virgile un seul endroit imitatif pour lequel je n'aie fait les mêmes efforts : mais comme il n'est pas possible que j'aie toujours réussi, je m'en suis dédommagé, autant que je l'ai pu, en mettant de l'harmonie imitative dans plusieurs vers où Virgile n'en a point mis; car il faut être quelquefois supérieur à son original, précisément parce qu'on lui est très-inférieur.

Enfin le traducteur portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera surtout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son auteur exprime en un. Plus un trait gagne en éten-

dire, plus il perd en force : c'est une liqueur spiritueuse, qui lorsqu'on y verse de l'eau diminue de qualité en augmentant de quantité.

C'est surtout dans un ouvrage didactique, comme les *Géorgiques* de Virgile, que la précision est essentielle : un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire, que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son *Art poétique* de vers pleins de précision, et par cette raison faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original : sur deux mille vers et plus, ma traduction n'excède guère que de deux cent vingt ; et j'ai cherché en cela, non la gloire puérile de faire à peu près le même nombre de vers que Virgile, mais l'avantage d'égaler, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original, qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire contracte une dette ; il faut pour l'acquitter qu'il paye, non avec la même monnaie, mais la même somme : quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée ; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux ; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affaiblir son auteur dans un endroit, qu'il le fortifie dans un autre ; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut ; en sorte qu'il établisse partout une juste compensation, mais toujours en s'éloignant le moins qu'il sera possible du caractère de l'ouvrage et de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond : c'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau qu'il faut juger de son mérite.

Mais pour traduire ainsi il faut non-seulement se remplir, comme on l'a dit si souvent, de l'esprit de son poëte, oublier ses propres mœurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien, mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature : pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets il faut voir les objets eux-mêmes ; et à cet égard c'est composer jusqu'à un certain point, que de traduire.

C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'au-

teur des *Géorgiques*, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre. Jamais je n'ai trouvé la nature plus belle qu'en lisant Virgile; jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable qu'en observant la nature : la nature, en un mot, a été pour moi le seul commentaire de celui de tous les poëtes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites de la traduction; je sens combien je suis loin de les avoir remplies; mais j'ose dire que cet ouvrage serait parfait s'il n'avait fallu, pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la poésie, la plus grande admiration pour Virgile, et le plus grand respect pour le public.

Il y a plusieurs traductions des *Géorgiques* en vers français. On ne connaît guère celle de l'abbé de Marolles, qui traduisait encore plus mal en vers qu'en prose. Il en existe une de Segrais, qui n'a été imprimée qu'après sa mort : on ne la lit pas plus que son *Énéide.* Quelque temps après celle-ci il en parut une de Martin, qu'on a faussement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînait les noms dans ses vers satiriques. Sa traduction, dont on ne peut soutenir la lecture, est cependant supérieure à celle de Segrais, dont Despréaux a vanté les églogues.

Dans les notes qui accompagnent cet ouvrage je ne me suis pas borné à rapporter quelques traits de la mythologie, qu'on peut trouver partout; je me suis attaché surtout à éclaircir les endroits obscurs, qui, malgré la foule des traducteurs et des commentateurs, sont encore en grand nombre. Tantôt j'explique Virgile par Virgile lui-même, en rapprochant les passages qui peuvent s'expliquer mutuellement; tantôt je compare ses préceptes avec ceux des écrivains du même genre, qui l'ont précédé ou suivi. J'ai emprunté de nos auteurs tout ce qui pouvait offrir des objets de comparaison. La partie des plantes offre, je crois, des observations neuves. Enfin, je n'ai rien négligé pour rendre utile cette partie de mon ouvrage; j'ai tâché de faire en sorte qu'elle obtînt grâce pour l'autre, et de réparer, en interprétant bien les vers de Virgile, le tort que je puis leur avoir fait en les traduisant mal.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE I.

Je chante les moissons : je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne ;
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
Et l'abeille économe, et ses sages travaux.
Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année ;
Protecteur des raisins[1], déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes ;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, Nymphes des guérets,
Faunes, Nymphes, venez ; c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant,

LIBER PRIMUS.

Quid faciet lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites,
Conveniat ; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori ; apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis ;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul Faunique pedem, Dryadesque puellæ :
Munera vestra cano. Tuque, o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,

Pallas[2], dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Cée[3], ami des verts bocages,
Pour qui trois cents taureaux, éclatants de blancheur,
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur;
Pan, qui sur le Lycée, ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant[4], qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisants, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices [5],
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants.
  Et toi qu'attend le ciel [6], et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore?
Veux-tu[7], le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protège les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'océan[8] un pouvoir souverain?
Le trident de Neptune est remis dans ta main;

Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, o Tegeæe, favens; oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum;
Dique deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.
  Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia incertum est: urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto;
An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule,
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis,

Téthys t'offre sa fille ; et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être, plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été [9], veux-tu briller aux cieux?
Le Scorpion brûlant [10] déjà loin d'Érigone
S'écarte avec respect, et fait place à ton trône.
Choisis : mais garde-toi d'accepter les enfers!
Qu'on vante l'Élysée et ses bois toujours verts;
Fière d'un sceptre affreux, que Proserpine y règne;
Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas qu'on te craigne.
De nos cultivateurs viens donc guider les mains,
Et commence par eux le bonheur des humains.
  Quand la neige au printemps [11] s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon;
Qu'un soc longtemps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides?
Par les soleils brûlants [12], par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés :
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.

Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit :
Quidquid eris, nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem;
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis,
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.
  Vere novo, gelidus canis quum montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritu splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit :
Illius immensæ ruperunt horrea messes.

Toutefois dans le sein d'une terre inconnue [13]
Ne va point vainement enfoncer la charrue :
Observe le climat, connais l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
Sur ces coteaux riants la grappe noircira :
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture ;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature ;
Le Tmole [14] est parfumé d'un safran précieux ;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux :
L'Euxin [15] voit le castor se jouer dans ses ondes ;
Le Pont [16] s'enorgueillit de ses mines fécondes ;
L'Inde produit l'ivoire ; et dans ses champs guerriers
L'Épire, pour l'Élide, exerce ses coursiers.
Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel, sauvé [17] des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connais donc la nature, et règle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ ;
Arborei fetus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi ?
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epiros equarum ?
Continuo has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primum
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum primis extemplo a mensibus anni,
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes

Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux
Mûrisse les sillons embrasés par ses feux ;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une faible arène,
Qu'au retour du Bouvier [18] le soc l'effleure à peine.
Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité ;
L'autre de quelque suc est encore humecté.
  Qu'un [19] vallon moissonné dorme un an sans culture ;
Son sein reconnaissant te paye avec usure :
On sème un pur froment dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin [20],
Ou la vesce légère ou ces moissons bruyantes
De pois retentissants dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin [21], et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs :
La terre toutefois [22], malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses;
Mais un entier repos redouble ses largesses.

Pulverulenta coquat maturis solibus æstas.
At si non fuerit tellus fecunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco.
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hic, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.
  Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,
Unde prius lætum siliqua quassante legumen,
Aut tenuis fetus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos silvamque sonantem,
Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor ; arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effetos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva ;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en petillant dévore les débris :
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile ;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active
Il ouvre des chemins à la séve captive ;
Soit qu'enfin, resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguait l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.
Vois-tu ce laboureur[24], constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux ;
Écraser, sous le poids des longs râteaux qu'il traîne,
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine,
Gourmander sans relâche un terrain paresseux ?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
J'aime des hivers secs [25] et des étés humides :
L'été des sillons frais, l'hiver des champs arides,

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis :
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor ;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.
Multum adeo, rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo ;
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.
Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ : hiberno lætissima pulvere farra,

Sont un garant certain de la fertilité :
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare [26], et l'heureuse Mysie,
Enfantent ces moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.
Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans les champs la semence est-elle déposée,
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée;
Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux [27],
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener, du sommet d'un rocher sourcilleux,
Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous un riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
Tantôt son bras actif, desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivre les guérets;

Lætus ager; nullo tantum se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ?
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes?
Et, quum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit. Illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.
Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba,
Quum primum sulcos æquant sata? quique paludis
Collectum humorem bibula deducit arena?
Præsertim incertis si mensibus amnis abundans
Exit, et obducto late tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ.

Surtout lorsque, gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts
L'exhalaison impure empoisonne les airs.
Mais malgré tant de soins, malheureux que nous sommes!
Malgré les animaux qui secondent les hommes,
Tout n'est pas fait encor; crains pour tes jeunes blés [28]
L'ombre, et l'herbe indomptable, et les brigands ailés [29].
Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre :
Lui-même il força l'homme [30] à cultiver la terre,
Et, n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilants,
Voulut que l'indigence éveillât les talents.
Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage;
La terre était de tous le commun héritage;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnait plus à qui n'exigeait rien.
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Partout de son empire exila l'indolence.
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,

Nec tamen, hæc quum sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strymoniæque grues, et amaris intuba fibris,
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat. In medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;

Dépouilla de leur miel [31] les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux.
Enfin l'art à pas lents vint adoucir nos peines;
Le caillou rend le feu recélé de ses veines;
Le terre obéissante et les flots étonnés
Par la rame et le soc déjà sont sillonnés;
Déjà le nocher compte et nomme les étoiles;
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles;
La glu trompe l'oiseau; le crédule poisson
Tombe dans des filets ou pend à l'hameçon.
Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente;
J'entends crier la dent de la lime mordante;
L'acier coupe le bois que déchiraient les coins.
Tout cède aux longs travaux, et surtout aux besoins.
  Quand Dodone [32] aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture.
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux:
La rouille [33] vient ronger le fruit de nos travaux
La ronce naît en foule [34], et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent;

Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam;
Ut silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleiadas, Hyadas claramque Lycaonis Arcton.
Tum laqueis captare feras, et fallere visco,
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.
Atque alius latum funda jam verberat amnem;
Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina.
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
Nam primi cuneis scindebant fissile lignum:
Tum variæ venere artes. Labor omnia vicit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.
  Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, quum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent silvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus, ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis

Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie et régner les chardons.
Tourmente donc la terre, appelle donc la pluie,
Chasse l'avide oiseau, détruis l'ombre ennemie;
Ou, bientôt affamé près d'un riche voisin,
Retourne au gland des bois pour assouvir ta faim.
Mais les moments sont chers : hâte-toi de connaître
Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.
D'abord on forge un soc; on taille des traîneaux [35];
De leurs ongles de fer on arme des râteaux;
On entrelace en claie un arbuste docile;
Le van [36] chasse des grains une paille inutile;
Le madrier pesant te sert à les fouler;
Et des chars au besoin seront prêts à rouler.
Sans tous ces instruments, il n'est point de culture.
De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir [37] pour en former le corps
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,

Carduus. Intereunt segetes; subit aspera silva,
Lappæque tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem;
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussaque famem in silvis solabere quercu.
Dicendum, et quæ sint duris agrestibus arma,
Queis sine nec potuere seri, nec surgere messes.
Vomis, et inflexi primum grave robur aratri,
Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi;
Omnia quæ multo ante memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.
Continuo in silvis magna vi flexa domatur
In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri.

Pour soulager tes mains et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchâsse entre deux coins, d'où sa pointe s'allonge.
Aux deux côtés du soc de larges orillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons.
De huit pieds en avant que le timon s'étende;
Sur deux orbes roulant [38] que ta main le suspende:
Et qu'enfin tout ce bois, éprouvé par les feux,
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.
Il est mille autres soins consacrés par nos pères;
Ne dédaigne donc pas ces préceptes vulgaires.
D'abord, qu'un long cylindre également roulé
Aplanisse la terre où tu battras le blé.
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent:
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit;
Dans son trou tortueux la taupe se tapit;
Prévoyant les besoins de la triste vieillesse,
La fourmi diligente y butine sans cesse;
Le charançon [39] dévore un vaste amas de grains;
Et le mulot remplit ses greniers souterrains.

Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus,
Stivaque, quæ currus a tergo torqueat imos:
Et suspensa focis exploret robora fumus.
Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.
Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat,
Tum variæ illudant pestes: sæpe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodere cubilia talpæ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.

Peut-être voudrais-tu, dès la saison de Flore,
Prévoir ce que pour toi l'été va faire éclore?
Regarde l'amandier reverdir tous les ans,
Et courber en festons ses rameaux odorants :
Abonde-t-il en fleurs, par des chaleurs ardentes
Le soleil mûrira des moissons abondantes;
Si des feuilles sans fruit surchargent ses rameaux,
Le fléau ne battra que de vains chalumeaux.
Des légumes souvent [4°] l'enveloppe infidèle
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.
Pour qu'ils soient mieux nourris, et pour rendre le grain
Plus prompt à s'amollir en bouillant dans l'airain,
J'ai vu dans le marc d'huile et dans une eau nitrée
Détremper la semence avec soin préparée :
Remède infructueux ! inutiles secrets !
Les grains les plus heureux, malgré tous ces apprêts,
Dégénèrent enfin, si l'homme avec prudence
Tous les ans ne choisit la plus belle semence.
Tel est l'arrêt du sort : tout marche à son déclin.
Je crois voir un nocher qui, la rame à la main,
Lutte contre les flots, et les fend avec peine;
Suspend-il ses efforts, l'onde roule et l'entraîne.

Contemplator item, quum se nux plurima silvis
Induet in florem, et ramos curvabit olentes.
Si superant fetus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore;
At si luxuria foliorum exuberat umbra,
Nequidquam pingues palea teret area culmos.
Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro prius et nigra perfundere amurca,
Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset,
Et, quamvis igni exiguo properata maderent,
Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret. Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit; si brachia forte remisit,

Il faut savoir encore interroger les cieux.
L'Arcture, les Chevreaux, le Dragon lumineux,
Sont pour le laboureur d'aussi fidèles guides
Que pour l'adroit nocher qui sur des mers perfides,
Implorant son pays, la terre, et le repos,
Du détroit de Léandre ose affronter les flots.
Observe donc leur cours. Sitôt que la Balance
Du travail, du repos, du bruit et du silence,
Rendra l'empire égal, et du trône des airs
Entre l'ombre et le jour suspendra l'univers,
Avant que des vents froids [41] le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre :
De tes taureaux nerveux aiguillonne les flancs;
Sème l'orge [42], le lin, les pavots nourrissants;
Ne quitte point le soc : hâte-toi; les tempêtes
Vont verser les torrents suspendus sur nos têtes.
Sitôt que dans nos champs [43] Zéphire est de retour,
On y sème la fève; et quand l'astre du jour [44],
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière,
Engloutit Sirius [45] dans des flots de lumière,
Les sillons amollis reçoivent les sainfoins,
Et le millet doré [46] redemande tes soins.

Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.
Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.
Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem,
Exercete, viri, tauros; serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.
Nec non et lini segetem, et Cereale papaver
Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
Dum sicca tellure licet, dum nubila pendent.
Vere fabis satio : tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

Préfères-tu des blés, dont les gerbes flottantes
Roulent au gré de vents leurs ondes jaunissantes,
Attends jusqu'au lever [47] de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor :
Mais la terre à regret reçoit cette semence,
Et de maigres épis trompent leur espérance.
La faisole à tes soins a-t-elle quelque part,
Jusqu'à l'humble lentille abaisses-tu ton art,
Attends que dans les cieux [48] disparaisse l'Arcture,
Et poursuis jusqu'au temps où règne la froidure.
Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes régions.
Soleil, âme du monde, océan de lumière,
Douze astres différents partagent ta carrière.
Cinq zones [49] de l'olympe embrassent le contour :
L'une des feux brûlants est l'aride séjour ;
Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture :
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels;

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis ;
Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quam sulcis committas semina, quamque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maiæ cœpere : sed illos
Exspectata seges vanis elusit aristis.
Si vero viciamque seres vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haut obscura cadens mittet tibi signa Bootes.
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.
Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni ;
Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur,
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris.

Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
  Le globe vers le Nord [50], hérissé de frimas,
S'élève, et redescend vers les brûlants climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime :
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto[51], dont le char craint le flots de Téthys,
Vers les glaces du Nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du Midi [52], noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit :
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.
  Le globe ainsi connu t'annonce les saisons;
Quand il faut ou semer, ou couper les moissons,
Abattre le sapin destiné pour Neptune,
Aux infidèles mers confier sa fortune :

Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum, via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt Manesque profundi.
Maximus hic flexu sinuoso elabitur Anguis
Circum, perque duas in morem fluminis Arctos
Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtenta densantur nocte tenebræ;
Aut redit a nobis Aurora diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.
  Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus, hinc messisque diem tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat; quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam silvis evertere pinum.

Et ce n'est pas en vain que ces astres brillants
En quatre temps égaux nous partagent les ans.
  Plusieurs font à loisir, retenus par l'orage,
Ce qu'il faudrait hâter sous un ciel sans nuage :
Ils aiguisent leur soc, ils comptent leurs boisseaux ;
Creusent une nacelle [53], ou marquent leurs troupeaux ;
Préparent des liens à leurs vignes naissantes ;
Taillent des pieux aigus, des fourches menaçantes :
La meule met en poudre [54] ou le feu cuit leurs grains ;
Et le jonc en panier s'arrondit sous leurs mains.
  Les fêtes même il est un travail légitime.
Ne peut-on pas alors sans scrupule et sans crime
Tendre un piége aux oiseaux, embraser des buissons,
D'un mur tissu d'épine entourer ses moissons,
Ou rafraîchir ses prés que la chaleur altère,
Ou baigner ses brebis [55] dans une eau salutaire ?
C'est dans ces mêmes jours que, libre de travaux,
Chacun porte aux cités les présents des hameaux ;
Et, rapportant chez soi les tributs de la ville [56],
Presse les pas tardifs de son âne indocile.
La lune apprend aussi, dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.

Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibusque parem diversis quatuor annum.
  Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur. Durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem ; cavat arbore lintres ;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis.
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti.
Nunc facilis rubea texatur fiscina virga ;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.
Quippe etiam festis quædam exercere diebus
Fas et jura sinunt : rivos deducere nulla
Relligio vetuit, segeti prætendere sepem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri.

Le cinquième est funeste ; en ce jour de colère
Naquirent Érinnys, Tisiphone, Mégère,
Et vous, fameux Titans, géants audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les cieux.
Trois fois, roulant des monts [57] arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa ;
Trois fois, le foudre en main, le dieu les renversa.
  Au dixième croissant de la lune nouvelle,
On peut du fier taureau dompter le front rebelle,
Planter la jeune vigne, ou d'une agile main
Promener la navette errante sur le lin.
Une clarté plus pure embellit le neuvième :
Le brigand le redoute, et le voyageur l'aime.
Chacun a son emploi ; mais dans ce choix du temps,
Ainsi que d'heureux jours, il est d'heureux instants.
Faut-il couper le chaume, on le coupe sans peine,
Quand la nuit l'a mouillé de son humide haleine :
Pour dépouiller les prés attends que sur les fleurs
L'Aurore en souriant ait répandu ses pleurs.

Sæpe oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.
  Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge ; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum
Ter Pater exstructos disjecit fulmine montes.
  Septima post decimam felix, et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere : nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelida melius se nocte dedere,
Aut quum sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur ; noctes lentus non deficit humor.

Plusieurs pendant l'hiver, près d'un foyer antique,
Veillent à la lueur d'une lampe rustique :
Leur compagne près d'eux, partageant leurs travaux,
Tantôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux ;
Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,
Et charme par ses chants la longueur de la veille.
Mais c'est en plein soleil, dans l'ardente saison,
Qu'au tranchant de la faux on livre la moisson,
Que sur l'épi doré le fléau se déploie.
Donne aux soins les beaux jours, et l'hiver à la joie.
L'hiver, tel qu'un nocher qui, plein d'un doux transport,
Couronne ses vaisseaux triomphants dans le port,
Tranquille sous le chaume, à l'abri des tempêtes,
L'heureux cultivateur donne ou reçoit des fêtes :
Pour lui ces tristes jours rappellent la gaîté;
Il s'applaudit l'hiver des travaux de l'été.
Alors même sa main n'est pas toujours oisive;
De l'arbre de Pallas il recueille l'olive;
Le myrte de Vénus lui cède un fruit sanglant,
Et le laurier sa graine, et les chênes leur gland.
Les flots sont-ils glacés, les champs couverts de neige,
Il tend des rets au cerf, prend l'oiseau dans un piége,

Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.
Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam trepidi despumat aheni.
At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus : hiems ignava colono.
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit.
Ceu pressæ quum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Sed tamen et quernas glandes tum stringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;

Ou presse un lièvre agile, ou, la fronde à la main,
Fait siffler un caillou qui terrasse le daim.
D'autres temps, d'autres soins. Dirai-je à quels désastres
De l'automne orageux nous exposent les astres,
Quand les jours sont moins longs, les soleils moins ardents ;
Ou quels torrents affreux épanche le printemps,
Quand le blé d'épis verts a hérissé les plaines,
Et des flots d'un lait pur déjà gonfle ses veines?
L'été même, à l'instant qu'on liait en faisceaux
Les épis jaunissants qui tombent sous la faux,
J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et, roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire; et soudain
La pluie, à flots pressés, s'échappe de son sein;
Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines;

Tum gruibus pedicas et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores; tum figere damas,
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ,
Quum nix alta jacet, glaciem quum flumina trudunt.
Quid tempestates auctumni et sidera dicam?
Atque, ubi jam breviorque dies, et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris? vel, quum ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis quum messis inhorruit, et quum
Frumenta in viridi stipula lactentia turgent?
Sæpe ego, quum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prælia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublime expulsam eruerent; ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.
Sæpe etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes; ruit arduus æther,

Les fossés sont remplis ; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés ;
Les torrents bondissants précipitent leur onde,
Et des mers en courroux [58] le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne ;
Les animaux ont fui [59] ; l'homme éperdu frissonne ;
L'univers ébranlé [60] s'épouvante... Le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants :
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflements ;
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent ;
La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.
  Pour prévenir ces maux, lis aux voûtes des cieux ;
Suis dans son cours errant le messager des dieux ;
Observe si Saturne [61] est d'un heureux présage :
Surtout aux dieux des champs présente un pur hommage.

Et pluvia ingenti sata læta boumque labores
Diluit ; implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse Pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra ; quo maxima motu
Terra tremit ; fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor. Ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit. Ingeminant austri, et densissimus imber ;
Nunc nemora ingenti vento, nunc litora plangunt.
  Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quo stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.
In primis venerare deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extrmæ sub casum hiemis, jam vere sereno :
Tunc agni pingues, et tunc mollissima vina ;
Tunc somni dulces densæque in montibus umbræ.

Quand l'ombrage [62] au printemps invite au doux sommeil,
Lorsque l'air est plus doux, l'horizon plus vermeil,
Les vins plus délicats, les victimes plus belles,
Offre des vœux nouveaux pour des moissons nouvelles;
Choisis pour temple un bois, un gazon pour autel,
Pour offrande du vin [63], et du lait, et du miel :
Trois fois autour des blés on conduit la victime;
Et trois fois enivré d'une joie unanime,
Un chœur nombreux la suit en invoquant Cérès :
Même, avant que le fer [64] dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne; et couronné de chêne,
Chacun d'un pied pesant frappe gaîment la plaine.
Si ce culte pieux n'obtient pas de beaux jours,
La lune de l'orage annonce au moins le cours;
Et le berger connaît par d'assurés présages
Quand il doit éviter les lointains pâturages.
Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt, au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent leurs ondes,
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret;
Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,
Terque novas circum felix eat hostia fruges;
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta; neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri torta redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.
Atque hæc ut certis possimus discere signis,
Æstusque, pluviasque, et agentes frigora ventos,
Ipse Pater statuit, quid menstrua luna moneret,
Quo signo caderent austri, quid sæpe videntes
Agricolæ propius stabulis armenta tenerent.
Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor; aut resonantia longe

Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde, ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts,
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance, et se perd dans les nues!
  Quelquefois, de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits, qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres :
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume, en tournant, sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord; de l'Eure et de Zéphire
Si la foudre en éclat ébranle au loin l'empire :
Alors, ô laboureur, crains les torrents des cieux;
Nochers, ployez la voile, et redoublez vos vœux.
Que dis-je? tout prédit l'approche des orages.
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages :
Déjà l'arc éclatant qu'Iris [65] trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées;

Litora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Jam sibi tum curvis male temperat unda carinis,
Quum medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad litora; quumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem.
  Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus;
Sæpe levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summa nantes in aqua colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis quum fulminat, et quum
Eurique Zephyrique tonat domus, omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Nunquam imprudentibus imber
Obfuit : aut illum surgentem vallibus imis

Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
Tremblante pour ses œufs, la fourmi déménage ;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air, qui frémit sous leurs longs bataillons.
Vois les oiseaux des mers et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries ;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparaître sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrents suspendus dans les airs.
Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre, en petillant, de noirs flocons de mousse.

Aeriæ fugere grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Sæpius et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter ; et bibit ingens
Arcus; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.
Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.
Tum cornix plena pluviam vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiatur arena.
Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivere hiemem, testa quum ardente viderent
Scintillare oleum, et putres concrescere fungos.

Mais la sérénité reparaît à son tour :
Des signes non moins sûrs t'annoncent son retour ;
Des astres plus brillants ont peuplé l'hémisphère ;
La Lune sur son char le dispute à son frère ;
On ne voit plus dans l'air des nuages errants
Flotter, comme la laine éparse au gré des vents ;
Ni l'oiseau de Thétis [66] sur l'humide rivage
Aux rayons du soleil étaler son plumage ;
Ni ces vils animaux dans la fange engraissés
Délier des épis les faisceaux dispersés.
Enfin l'air s'éclaircit ; du sommet des montagnes
Le brouillard affaissé descend dans les campagnes ;
Et le triste hibou, le soir au haut des toits,
En longs gémissements ne traîne plus sa voix.
Tantôt l'affreux Nisus [67], avide de vengeance,
Sur sa fille, à grand bruit, du haut des cieux s'élance ;
Scylla vole et fend l'air ; Nisus vole et la suit ;
Scylla, plus prompte encore, se détourne et s'enfuit.
Même les noirs corbeaux, bannissant la tristesse,
Annoncent les beaux jours par trois cris d'allégresse,

Ne minus ex imbri soles et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis.
Nam neque tum stellis acies obtusa videtur,
Nec fratris radiis obnoxia surgere luna ;
Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri.
Non tepidum ad solem pennas in litore pandunt
Dilectæ Thetidi alcyones ; non ore solutos
Immundi meminere sues jactare maniplos.
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt,
Solis et occasum servans de culmine summo
Nequidquam seros exercet noctua cantus.
Apparet liquido sublimis in aere Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quacumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras
Insequitur Nisus ; qua se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
Tum liquidas corvi presso ter gutture voces

Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaîté :
Souvent, au haut de l'arbre où flotte leur cité,
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage;
Une douceur secrète attendrit leur ramage :
Ils aiment à revoir, depuis longtemps bannis,
Leur arbre hospitalier, leur famille et leurs nids.
  Non que du ciel [68] en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle :
L'instinct seul les éclaire: et lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour à tour le froid et les chaleurs,
Ou des vents inconstants lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps :
Ainsi, muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps.
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.
  Mais, malgré ces leçons, crains-tu d'être séduit
Par le perfide éclat d'une brillante nuit,
Du Soleil, de sa sœur, observe la carrière.
Quand la jeune Phébé rassemble sa lumière,

Aut quater ingeminant; et sæpe cubilibus altis,
Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis strepitant; juvat imbribus actis
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
  Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major;
Verum, ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et Jupiter uvidus austris
Denset, erant quæ rara modo, et quæ densa, relaxat,
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt. Hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.
  Si vero solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, nunquam te crastina fallet
Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
Luna, revertentes quum primum colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aera cornu,

Si son croissant terni s'émousse dans les airs,
La pluie alors menace et la terre et les mers.
Du fard de la pudeur peint-elle son visage,
Des vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.
Le quatrième jour [69] (cet augure est certain),
Si son arc est brillant, si son front est serein,
Durant le mois entier que ce beau jour amène,
Le ciel sera sans eau, l'Aquilon sans haleine,
L'océan sans tempête; et les nochers heureux [70]
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.
  Le soleil à son tour t'instruit, soit dès l'aurore,
Soit lorsque de ses feux l'occident se colore.
Si de taches semé, sous un voile ennemi
Son disque renaissant se dérobe à demi,
Crains les vents pluvieux; leurs humides haleines
Menacent tes troupeaux, tes vergers et tes plaines.
Si de son lit de pourpre on voit l'Aurore en pleurs
Sortir languissamment sans force et sans couleurs;
Si Phébus[71], à travers une vapeur grossière
Dispersant faiblement quelques traits de lumière,

Maximus agricolis pelagoque parabitur imber.
At si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe.
Sin ortu quarto, namque is certissimus auctor,
Pura, neque obtusis per cœlum cornibus ibit,
Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
Exactum ad mensem, pluvia ventisque carebunt,
Votaque servati solvent in litore nautæ
Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.
  Sol quoque et exoriens, et quum se condet in undas,
Signa dabit : solem certissima signa sequuntur,
Et quæ mane refert, et quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum,
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe,
Suspecti tibi sint imbres : namque urget ab alto
Arboribusque satisque Notus pecorique sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi rumpent radii, aut ubi pallida surget

Semble luire à regret, de leurs feuillages verts
Les raisins colorés vainement sont couverts;
Sous les grains bondissants dont les toits retentissent,
La grêle écrase, hélas! les grappes qui mûrissent.
  Surtout sois attentif lorsque achevant leur tour
Ses coursiers dans la mer vont éteindre le jour;
Du pourpre, de l'azur, les couleurs différentes
Souvent marquent son front de leurs taches errantes:
Saisis de ces vapeurs le spectacle mouvant :
L'azur marque la pluie, et le pourpre le vent;
Si le pourpre et l'azur colorent son visage,
De la pluie et des vents redoute le ravage :
Je n'irai point alors, sur de frêles vaisseaux,
Dans l'horreur de la nuit m'égarer sur les eaux.
  Mais lorsqu'il recommence et finit sa carrière,
S'il brille tout entier d'une pure lumière,
Sois sans crainte : vainqueur des humides Autans,
L'Aquilon va chasser les nuages flottants.
  Ainsi ce dieu puissant, dans sa marche féconde
Tandis que de ses feux il ranime le monde,
Sur l'humble laboureur veille du haut des cieux;
Lui prédit les beaux jours, et les jours pluvieux.

Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! male tum mites defendet pampinus uvas!
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.
Hoc etiam, emenso quum jam decedet olympo,
Profuerit meminisse magis; nam sæpe videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cæruleus pluviam denuntiat, igneus Euros.
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere. Non illa quisquam me nocte per altum
Ire, neque a terra moneat convellere funem.
  At si, quum referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit, frustra terrebere nimbis,
Et claro silvas cernes aquilone moveri.
  Denique, quid Vesper serus vehat, unde serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,

Qui pourrait, ô Soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature :
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira[71], plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux : le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna[72], brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitaient;
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs :

Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Cum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quamquam illo tellus quoque, et æquora ponti,
Obscenique canes, importunæque volucres,
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens; et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.

La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent ;
Et, pour comble d'effroi... les animaux parlèrent ;
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux ;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en sang roule des flots impurs ;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs ;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde ;
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
 Aussi la Macédoine [73] a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur [74], dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains [75] les ossements rouler.
 O père des Romains, fils du dieu des batailles !
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,

Proluit insano contorquens vortice silvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit ; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ
Per noctem resonare, lupis ululantibus, urbes.
Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura ; nec diri toties arsere cometæ.
 Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi ;
Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
 Scilicet et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,

Vesta! dieux paternels [76], ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble [77], et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois [78] lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain:
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Di patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbe
Tam multæ scelerum facies: non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt: sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens,
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

LIVRE II.

J'ai chanté les guérets et le cours des saisons :
Soyez à votre tour l'objet de mes leçons,
Beaux vergers, sombres bois, et vous, riches vendanges.
Viens; tout répète ici ton nom et tes louanges;
Viens, Bacchus : de tes dons ces coteaux sont couverts,
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verts;
Et déjà sur les bords de la cuve fumante
S'élève en bouillonnant la vendange écumante :
Descends de tes coteaux, mets bas ton brodequin,
Et rougissons nos pieds dans des ruisseaux de vin.
Et toi [1], de qui la main vint m'ouvrir la barrière,
Mécène, soutiens-moi dans ma longue carrière.
Que d'autres de la fable empruntent les atours,
Que leur muse s'égare en de vagues détours :
Le vrai seul est mon but, et toi seul es mon guide.
Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide :
Pour tout approfondir, tout peindre dans mes vers,
La nature est trop vaste, et tes moments trop chers.

LIBER II.

Hactenus arvorum cultus et sidera cœli :
Nunc te, Bacche, canam, nec non silvestria tecum
Virgulta, et prolem tarde crescentis olivæ.
Huc, pater o Lenæe; tuis hic omnia plena
Muneribus; tibi pampineo gravidus auctumno
Floret ager : spumat plenis vindemia labris :
Huc, pater o Lenæe, veni; nudataque musto
Tinge novo mecum dereptis crura cothurnis.
Tuque ades, inceptumque una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto;
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, et primi lege litoris oram.
In manibus terræ. Non hic te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa, tenebo.

Les arbres, de la terre agréable parure,
Sortent diversement des mains de la nature.
Les uns, sans implorer [2] des soins infructueux,
Dans les champs, sur les bords des fleuves tortueux,
Naissent indépendants de l'industrie humaine :
Ainsi le souple osier se reproduit sans peine ;
Tels sont l'humble genêt, les saules demi-verts,
Et ces blancs peupliers balancés dans les airs.
D'autres furent semés [3] : ainsi croissent l'yeuse,
Qui redouble des bois l'horreur religieuse ;
Le châtaignier couvert de ses fruits épineux,
Et le chêne, à Dodone interprète des dieux.
Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre :
Ainsi le cerisier [4] aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfants ; ainsi ces vieux ormeaux
Sur leur jeune famille étendent leurs rameaux ;
Et même le laurier, que le Pinde révère,
Lève son front timide à l'abri de son père.
Tels, sans les soins de l'art [5], d'elle-même autrefois
La nature enfanta les vergers et les bois,
Et les humbles taillis, et les forêts sacrées.
Depuis, l'art, se frayant des routes ignorées,

Principio, arboribus varia est natura creandis :
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte sua veniunt, camposque et flumina late
Curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, et glauca canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Pullulat ab radice aliis densissima silva ;
Ut cerasis ulmisque ; etiam Parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.
Hos natura modos primum dedit ; his genus omne
Silvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.
Sunt alii, quos ipse via sibi repperit usus.
Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum

Par des moyens nouveaux créa de nouveaux plants.
Là d'un arbre fécond les rejetons naissants ,
Par le tranchant acier séparés de leur père ,
Vont recevoir ailleurs une séve étrangère ;
Ici des souches d'arbre , ou des rameaux fendus ,
Ou des pieux aiguisés , à nos champs sont rendus :
Celui-ci courbe en arc la branche obéissante ,
Et dans le sol natal l'ensevelit vivante ;
Cet autre émonde un arbre , et plante ses rameaux ,
Qui dans son champ surpris deviennent arbrisseaux.
Un aride olivier [6], surpassant ces prodiges ,
Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.
De rameaux étrangers un arbre s'embellit ,
D'un fruit qu'il ignorait son tronc s'enorgueillit ;
Le poirier sur son front voit des pommes éclore ,
Et sur le cornouiller la prune se colore.
  Connais donc chaque espèce , et soigne sa beauté ;
D'un fruit sauvage encore adoucis l'âpreté :
Point d'arbres négligés , point de terres oisives ;
Couvrons de pampre Ismare [7], et Taburne d'olives.
  L'arbre né de lui-même [8] étale fièrement
De ses rameaux pompeux le stérile ornement ;

Deposuit sulcis ; hic stirpes obruit arvo ,
Quadrifidasque sudes , et acuto robore vallos :
Silvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant , et viva sua plantaria terra.
Nil radicis egent aliæ , summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
Quin et caudicibus sectis , mirabile dictu !
Truditur e sicco radix oleagina ligno ,
Et sæpe alterius ramos impune videmus
Vertere in alterius , mutatamque insita mala
Ferre pirum , et prunis lapidosa rubescere corna.
  Quare agite , o , proprios generatim discite cultus ,
Agricolæ , fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ. Juvat Ismara Baccho
Conserere , atque olea magnum vestire Taburnum.
  Sponte sua quæ se tollunt in luminis auras ,

La nature se plut à parer son ouvrage :
Mais qu'on prête à sa tige un rameau moins sauvage,
Ou qu'il soit transplanté dans un sol plus heureux ;
Dompté par la culture, il comblera tes vœux.
Tels encore, si tu veux les ranger dans la plaine,
Ces faibles rejetons paîront un jour ta peine ;
Par l'ombre de leur père étouffés aujourd'hui,
Stériles avortons, ils languissent sous lui.
L'arbre qu'on a semé, croissant pour un autre âge,
A nos derniers neveux réserve son ombrage :
Sa tige même enfante un fruit décoloré ;
Le pommier méconnaît son suc dénaturé ;
La grappe est des oiseaux la honteuse pâture.
Tous ces arbres enfin ont besoin de culture ;
Que tous soient transplantés, rangés dans les sillons,
Et qu'à force de soins on achète leurs dons.
Mais chacun d'eux exige un art [9] qu'il faut connaître.
De tronçons enfouis [10] l'olivier veut renaître ;
D'un rameau [11] sort un myrte agréable à Vénus ;
Et les ceps provignés sont plus chers à Bacchus.

Infecunda quidem, sed læta et fortia surgunt ;
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint silvestrem animum, cultuque frequenti,
In quascumque voces artes, haud tarda sequentur.
Nec non et sterilis, quæ stirpibus exit ab imis,
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros ;
Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fetus, uruntque ferentem.
Jam, quæ seminibus jactis se sustulit arbos
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram ;
Pomaque degenerant, succos oblita priores ;
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum, ac multa mercede domandæ.
Sed truncis oleæ melius, propagine vites,
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus.
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens

Avec plus de succès on transplante le frêne,
L'arbre de Jupiter[12], celui du fils d'Alcmène,
Le coudrier noueux ; les palmiers toujours verts,
Et le sapin, qui croît pour affronter les mers.
D'autres[13] seront greffés : sur les planes[14] stériles
On porte du pommier les rejetons fertiles ;
Le hêtre[15] avec plaisir s'allie au châtaignier ;
La pierre abat la noix sur l'aride arboisier ;
Le poirier de sa fleur blanchit souvent[16] le frêne ;
Et le porc sous l'ormeau broya le fruit du chêne.
Cet art a deux secrets dont l'effet est pareil :
Tantôt dans l'endroit même[17] où le bouton vermeil
Déjà laisse échapper sa feuille prisonnière,
On fait avec l'acier une fente légère ;
Là d'un arbre fertile on insère un bouton,
De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson :
Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
Un tronc[18] dont aucun nœud ne hérisse l'écorce ;
A ses branches succède un rameau plus heureux.
Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux ;

Fraxinus, Herculeæque arbos umbrosa coronæ,
Chaoniique patris glandes; etiam ardua palma
Nascitur, et casus abies visura marinos.
Inseritur vero ex fetu nucis arbutus horrida;
Et steriles platani malos gessere valentes;
Castaneæ, fagus, ornusque incanuit albo
Flore piri, glandemque sues fregere sub ulmis.
Nec modus inserere, atque oculos imponere, simplex.
Nam qua se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus; huc aliena ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro.
Aut rursum enodes trunci resecantur, et alte
Finditur in solidum cuneis via; deinde feraces
Plantæ immittuntur, nec longum tempus, et ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes, et non sua poma.
Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,

Et, se couvrant des fruits d'une race étrangère,
Admire ces enfants dont il n'est pas le père.
  Le même arbre d'ailleurs [19], diversement produit,
Voit changer son feuillage et varier son fruit.
La terre, dans les bois, nourrit sous plusieurs formes
La race des lotos [20], des cyprès et des ormes;
Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux;
L'olive [21], ainsi qu'au goût, est différente aux yeux :
En des moules divers la nature la jette;
En globe l'arrondit, ou l'allonge en navette.
La poire [22] est distinguée, ici par sa grosseur,
Là par son coloris, plus loin par sa douceur.
L'une mûrit l'été, l'autre tombe en automne,
Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux;
La grappe de Lesbos [23] rampe sur les coteaux;
Les raisins sont tardifs ou se pressent d'éclore;
Le pourpre les rougit ou le safran les dore :
Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement,
Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant.
Ici d'un jus vermeil la séve généreuse
Dans nos veines répand une chaleur heureuse;

Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis.
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchades, et radii, et amara pausia bacca,
Pomaque, et Alcinoi silvæ; nec surculus idem
Crustumiis, Syriisque piris, gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.
Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ;
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ :
Et passo Psithia utilior, tenuisque Lageos,
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque; et quo te carmine dicam,
Rhætica? nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt et Aminææ vites, firmissima vina,
Tmolius assurgit quibus, et rex ipse Phanæus;
Argitisque minor, cui non certaverit ulla,

Là les esprits fumeux de ce vin sans couleur
Enchaîneront la langue et les pas du buveur.
Vois les vins blancs de Thase et de Maréotide :
L'un veut un terrain gras, et l'autre un sol aride.
Rhétie, on vante au loin tes vins délicieux;
Mais Hébé verserait notre Falerne aux dieux.
Veut-on boire un vin fort, on choisit l'Aminée,
Vainqueur heureux du Tmole et même du Phanée.
Argos est renommé par ses vins bienfaisants,
Dont la séve résiste à l'injure des ans.
Et toi, divin nectar que Rhodes nous envoie,
Du convive assoupi viens réveiller la joie.
Puis-je encore oublier ces énormes raisins...
Mais qui pourrait compter [24] et nommer tous ces vins.
On compterait plutôt sur les mers courroucées
Les vagues vers les bords par l'Aquilon poussées,
On compterait plutôt, dans les brûlants déserts,
Les sables que les vents emportent dans les airs.
Tout sol [25] enfin n'est pas propice à toute plante :
Le saule aime une eau vive, et l'aune une eau dormante;
Le frêne veut plonger dans un coteau pierreux;
Au bord riant des eaux les myrtes sont heureux;

Aut tantum fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, dis et mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis.
Sed neque, quam multæ species, nec, nomina quæ sint
Est numerus; neque enim numero comprendere refert.
Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem
Discere quam multæ Zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Nosse, quot Ionii veniant ad litora fluctus.
Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
Fluminibus salices, crassisque paludibus alni,
Nascuntur, steriles saxosis montibus orni;
Litora myrtetis lætissima; denique apertos
Bacchus amat colles, Aquilonem et frigora taxi.
Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.

Le soleil sur les monts cuit la grappe dorée;
Et l'if s'épanouit au souffle de Borée.
De l'aurore au couchant parcourons l'univers.
Les différents climats ont des arbres divers :
Chez l'Arabe l'encens embaume au loin la plaine;
Sur les rives du Gange [26] on voit noircir l'ébène,
Là d'un tendre duvet [27] les arbres sont blanchis,
Ici d'un fil doré [28] les bois sont enrichis;
Le Nil du vert acanthe [29] admire les feuillages :
Le baume [30], heureux Jourdain, parfume tes rivages;
Et l'Inde au bord des mers [31] voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
Vois les arbres du Mède [32] et son orange amère,
Qui lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime;
S'il en avait l'odeur, c'est le laurier lui-même.
Sa feuille sans effort ne se peut arracher;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,

Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum; solis est thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum, molli canentia lana?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis? ubi aera vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ?
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.
Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas et non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro:
Et, si non alium late jactaret odorem,
Laurus erat. Folia haud ullis labentia ventis;

Et son suc du vieillard qui respire avec peine
Raffermit les poumons et parfume l'haleine.
Mais l'Inde et ses forêts [33], et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus, qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos [34], pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelants de feux;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances.
Le blé pare nos champs, le raisin nos coteaux;
J'y vois mûrir l'olive, et bondir nos troupeaux.
Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe :
Là paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure, et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs [35], deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines :
Mais ce sol ne nourrit [36] ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main.

Flos ad prima tenax : animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.
Sed neque Medorum silvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent : non Bactra, neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaia pinguis arenis.
Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertere, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis densisque virum seges horruit hastis :
Sed gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere; tenent oleæque armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa deum duxere triumphos.
Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum

Nul lion n'y rugit [37]; et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.
Partout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.
Vois ces forts supendus [38] sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages :
La mer [39] de deux côtés nous présente son sein;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici le Lare [40] étend son enceinte profonde;
Là, tel qu'un océan, le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins, lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?
Fouille ces champs féconds : le fer, l'argent, l'airain,
L'or même, en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques, armés d'énormes javelots.
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Émiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles;

Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
An mare quod supra memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque,
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra;
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia qua ponto longe sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virum, Marsos, pubemque Sabellam,

Toi surtout, toi, César [41], qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.
Terre féconde en fruits [42], en conquérants fertile,
Salut! je chante un art à ta grandeur utile;
Du Permesse pour toi les canaux sont rouverts :
Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.
Maintenant des terrains distinguons la nature,
Leur force et leur couleur, leurs fruits et leur culture.
D'abord le sol pierreux de ces arides monts,
D'argile entremêlés, hérissés de buissons,
De l'arbre de Pallas aime l'utile ombrage :
En veux-tu des garants? vois l'olivier sauvage
Sur ces coteaux chéris croître de toutes parts,
Et sur la terre au loin semer ses fruits épars.
Mais ces terrains féconds que la nature engraisse,
Qui regorgent de sucs, où croît une herbe épaisse,
Tels qu'au pied de ces rocs s'étend ce beau vallon,
Où l'eau des monts voisins porte un riche limon,
Si des feux du midi le soleil les éclaire,
S'ils présentent au soc l'importune fougère,

Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos,
Extulit; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum! tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.
Nunc locus arvorum ingeniis : quæ robora cuique,
Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.
Difficiles primum terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, et dumosis calculus arvis,
Palladia gaudent silva vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, et strati baccis silvestribus agri.
At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis et fertilis ubere campus,

Ils te prodigueront des vins délicieux,
Ces vins brillant dans l'or, et versés pour les dieux,
Lorsque, auprès des taureaux immolés à leur gloire,
Le Toscan [43] sous ses doigts fait résonner l'ivoire.
Voudrais-tu faire envie aux bergers tes rivaux ?
Les forêts de Tarente appellent tes troupeaux :
Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue [44],
Où le cygne argenté sur les ondes se joue;
Là tout rit aux pasteurs, la beauté du vallon,
La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon;
Et tout ce qu'un long jour consume de pâture
La plus courte des nuits le rend avec usure.
Enfin pour le froment choisis ces terrains forts,
Pleins de sucs au dedans, noirâtres au dehors,
Dont la terre est broyée, et pour qui la nature
Semble avoir épargné les frais de la culture.
Aucun champ ne verra tant de bœufs attelés
T'apporter à pas lents le tribut de ses blés.

Qualem sæpe cava montis convalle solemus
Dispicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum; quique editus Austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris :
Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
Sufficiet Baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.
Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
Aut fetus ovium, aut urentes culta capellas;
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt;
Et, quantum longis carpent armenta diebus,
Exigua tantum gelidus ros nocte reponet.
Nigra fere, et presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum, namque hoc imitamur arando,
Optima frumentis : non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis.

Tel encor ce terrain couvert d'un bois stérile,
Que son maître rougit de laisser inutile.
D'une main indignée il y porte le fer,
Détruit les vieux palais des habitants de l'air :
L'oiseau tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage,
Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.
Mais fuis ce mont pierreux [45], dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin;
Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et ce fond plein de craie où gît l'affreux reptile;
Aucun champ ne fournit à ses enfants impurs
Ni d'aliments plus doux ni d'asiles plus sûrs!
Pour ce terrain poreux [46] où l'air trouve un passage,
Qui pompe sa vapeur et l'exhale en nuage ;
Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais,
Où le coûtre brillant ne se rouille jamais,
Ce fond se prête à tout, pourvu qu'on le cultive;
Il se couvre d'épis, il fait mûrir l'olive.
La vigne, si je veux, s'y marie aux ormeaux,
Ou dans des prés fleuris il nourrit mes troupeaux

Aut unde iratus silvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
Eruit : illæ altum nidis petiere relictis;
At rudis enituit impulso vomere campus.
Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias roremque ministrat,
Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta : negant alios æque serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras.
Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
Et bibit humorem, et, quum vult, ex se ipsa remittit;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit,
Nec scabie et salsa lædit rubigine ferrum,
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos;
Illa ferax oleæ est; illam experiere colendo,
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo

Telles on aime à voir[47] ces campagnes fécondes,
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes :
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons
Dont la riche Capoue admire les moissons.
Apprenons maintenant par quelle épreuve sûre
On peut des sols divers distinguer la nature.
Ici la terre est forte, et Cérès la chérit;
Ailleurs elle est légère, et Bacchus lui sourit.
Pour ne pas t'y tromper, que la bêche la sonde,
Creuse dans son enceinte une fosse profonde :
Ce qui vient d'en sortir, il faut l'y repousser ;
Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affaisser.
Descend-il sous les bords, cette terre est légère ;
Là ton troupeau s'engraisse, ou ta vigne prospère.
Si cet amas épais, rebelle à ton effort,
Refuse de rentrer dans le lieu dont il sort,
A la plus forte terre il faut dès lors t'attendre :
Que tes plus forts taureaux gémissent pour la fendre.
Mais ce terrain amer qu'aucun soin n'adoucit,
Où l'arbre de Pallas jamais ne réussit,
Où le cep dégénère, où le blé craint de naître,
Apprends par quel moyen tu peux le reconnaître.

Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.
Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
Rara sit, an supra morem si densa, requiras;
Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho:
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo:
Ante locum capies oculis, alteque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones
Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt, rarum, pecorique et vitibus almis
Aptius, uber erit : sin in sua posse negabunt
Ire loca, et scrobibus superabit terra repletis,
Spissus ager; glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, et validis terram proscinde juvencis.
Salsa autem tellus, et quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis sua nomina servat,

Sous tes toits enfumés prends ces paniers de jones
Dont le tissu n'admet que de faibles rayons ;
Ces vases du pressoir, où des raisins qu'on foule
En ruisseaux épurés le jus brillant s'écoule.
Là, pour mieux l'éprouver, j'ordonne que ta main
Détrempe d'une eau douce et presse ce terrain :
Ces eaux, pour s'échapper se frayant une route,
Coulent le long des joncs, et tombent goutte à goutte :
Alors fais-en l'essai ; ton palais révolté
Connaît ce sol ingrat à leur triste âcreté.
  Un sol maigre est celui qui, prompt à se dissoudre,
Sitôt qu'on l'a touché, tombe réduit en poudre.
Un terrain gras, semblable à la gomme des bois,
S'amollit dans tes mains et s'attache à tes doigts.
La hauteur de l'herbage annonce un fond humide :
Ah ! de ces jeunes blés crains la beauté perfide !
De la couleur du sol l'œil décide aisément,
Et la main de son poids t'informe sûrement :
Mais son froid meurtrier coûte plus à connaître ;
Quelquefois cependant les plantes qu'il fait naître,

Tale dabit specimen : tu spisso vimine qualos
Colaque prælorum fumosis deripe tectis :
Huc ager ille malus, dulcesque a fontibus undæ
Ad plenum calcentur : aqua eluctabitur omnis
Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ ;
At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.
  Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus : haud unquam manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior : ah ! nimium ne sit mihi fertilis illa,
Neu se prævalidam primis ostendat aristis !
Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram,
Et quis cui color : at sceleratum exquirere frigus
Difficile est ; piceæ tantum, taxique nocentes
Interdum, aut hederæ pandunt vestigia nigræ.

Le pin, le lierre noir [48], les ifs contagieux,
De ce défaut secret avertiront tes yeux.
  Enfin à ton vignoble as-tu choisi sa terre,
Dès lors, pour la dompter, qu'on lui fasse la guerre.
Il faut entrecouper le penchant des coteaux,
Et retourner la glèbe élevée en monceaux ;
Que les froids aquilons, que l'hiver la mûrissent,
Et que tes bras nerveux sans cesse l'amollissent.
  Si tu le peux encor, que le cep transplanté
Retrouve un sol pareil au sol qu'il a quitté :
Le jeune arbuste ainsi jamais ne dégénère,
Et ne s'aperçoit pas qu'il a changé de mère.
  Plusieurs même, observant dans l'endroit dont il sort
Quel côté vit le sud et quel côté le nord,
Conservent ces aspects qu'ils gravent sur l'écorce :
Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!
  Mais avant de creuser, de peupler les sillons,
Il faut choisir d'abord de la plaine ou des monts.
On peut presser les rangs dans de grasses campagnes;
On doit les élargir au penchant des montagnes :

  His animadversis, terram multo ante memento
Excoquere, et magnos scrobibus concidere montes,
Ante supinatas Aquiloni ostendere glebas,
Quam lætum infodias vitis genus : optima putri
Arva solo; id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.
  At, si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Ante locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, et quo mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subito ne semina matrem.
  Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
Ut, quo quæque modo steterit, qua parte calores
Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
Restituant. Adeo in teneris consuescere multum est!
  Collibus, an plano melius sit ponere vitem,
Quære prius. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere; in denso, non segnior ubere Bacchus.
Sin tumulis acclive solum, collesque supinos,

Enfin dans les vallons, comme sur les coteaux,
Qu'ils soient distribués [49] en espaces égaux.
Vois de longs bataillons rangés sur une plaine
Où flotte de l'airain la lueur incertaine,
Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras,
Quand Mars prélude encore à l'horreur des combats.
Imite de ces rangs l'exacte symétrie,
Non pour flatter les yeux par ta vaine industrie;
Mais chaque tige ainsi peut croître en liberté,
Et le suc se partage avec égalité.
Apprends aussi combien tu dois creuser la terre,
Qui de tes jeunes plants sera dépositaire.
Comme tes nourrissons diffèrent en grandeur,
Il faut que leur berceau diffère en profondeur.
Dans un léger sillon la vigne croît sans peine,
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine,
Surtout le chêne altier, qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux [50], de ses pieds aux enfers.
Aussi les noirs torrents, les vents et la tempête,
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête :

Indulge ordinibus; nec secius omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpe, ingenti bello quum longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac late fluctuat omnis
Ære renidenti tellus, nec dum horrida miscent
Prælia, sed dubius mediis Mars errat in armis :
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum;
Non animum modo uti pascat prospectus inanem,
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.
Forlisan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere sulco.
Altior ac penitus terræ defigitur arbos,
Æsculus in primis, quæ, quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres,
Convellunt : immota manet, multosque nepotes
Multa virum volvens durando sæcula, vincit.

Malgré les vents fougueux, malgré les noirs torrents,
Tranquille, il voit passer les hommes et les temps;
Et loin de tous côtés tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette alentour une immensité d'ombres.
N'attends rien d'une vigne[51] exposée au couchant;
Que le vil coudrier[52] n'affame point ton plant :
Fais choix, pour le former[53], de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la séve maternelle;
Ne la déchire point par un fer émoussé;
Surtout[54] que de tes plants l'olivier soit chassé :
Quelquefois de bergers une troupe imprudente
Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente.
Le feu, nourri du suc dont ce bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore en petillant l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet :
Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt,
Et, présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme et des flots de fumée;
Surtout si l'aquilon s'élève en ce moment,
Et chasse devant lui ce vaste embrasement.

Tum, fortes late ramos et brachia tendens,
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.
Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum sere : neve flagella
Summa pete, aut summas destringe ex arbore plantas
Tantus amor terræ! neu ferro læde retuso
Semina; neve oleæ silvestres insere truncos :
Nam sæpe incautis pastoribus excidit ignis,
Qui, furtim pingui primum sub cortice tectus,
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas
Ingentem cœlo sonitum dedit : inde secutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum picea crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas a vertice silvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.

Dès lors plus d'espérance : atteints dans leurs racines,
N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines ;
La race en est éteinte, et jamais ne revit :
L'auteur seul de sa mort, l'olivier, lui survit.
Tu n'iras pas non plus, quand le froid la resserre,
Confier vainement tes vignes à la terre :
Alors son suc oisif, glacé dans ses canaux,
Refuse de nourrir les jeunes arbrisseaux.
Avec plus de succès les vignes sont plantées,
Soit lorsque, déployant ses ailes argentées,
L'ennemi des serpents [55] vient, après les frimas,
Retrouver les beaux jours dans nos riants climats ;
Soit lorsque le soleil, sur son char plus rapide,
De l'été vers l'hiver conduit l'automne humide.
Mais le printemps surtout seconde tes travaux ;
Le printemps rend aux bois des ornements nouveaux :
Alors la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le dieu de l'air [56] descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son âme puissante ;
Le monde se ranime, et la nature enfante.

Hoc ubi, non a stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque ima similes revirescere terra :
Infelix superat foliis oleaster amaris.
Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor
Tellurem Borea rigidam spirante movere.
Rura gelu tum claudit hiems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio, quum vere rubenti
Candida venit avis longis invisa colubris ;
Prima vel auctumni sub frigora, quum rapidus Sol
Nondum hiemen contingit equis, jam præterit æstas.
Ver adeo frondi nemorum, ver utile silvis :
Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus.

Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour ;
L'oiseau reprend sa voix ; les Zéphyrs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines ;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier ;
Et la vigne, des vents bravant déjà l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectaient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore :
Le printemps tous les ans le rajeunit encore ;
Et des brûlants étés séparant les hivers,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers. '
Tes ceps sont-ils plantés, il faut couvrir de terre,
Engraisser de fumier le lit qui les resserre :

Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager : Zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus; superat tener omnibus humor :
Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere ; nec metuit surgentes pampinus Austros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem,
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes.
Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim. Ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus Euri :
Quum primæ lucem pecudes hausere, virumque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ silvis, et sidera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, et exciperet cœli indulgentia terras.

Là, que la pierre ponce aux conduits spongieux,
Que l'écaille poreuse[57], enfouie avec eux,
Laissent pénétrer l'air dans leurs couches fécondes,
Et du ciel orageux interceptent les ondes.
J'ai vu des vignerons, du ciel favorisés,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés :
Ainsi du Chien brûlant ils évitent l'haleine;
Ainsi la froide Hyade inonde en vain la plaine.
Mais à la terre enfin dès qu'ils sont confiés,
Que souvent le hoyau la ramène à leurs pieds :
Qu'on y pousse la bêche, et[58], sans rompre les lignes,
Que le soc se promène au travers de tes vignes.
Puis tu présenteras aux naissants arbrisseaux
Ou des appuis de frêne, ou de légers roseaux;
La vigne les rencontre; et l'arbuste timide,
Conduit sur les ormeaux par ce fidèle guide,
Bientôt unit son pampre à leurs feuillages verts,
Comme eux soutient l'orage, et les suit dans les airs.
Quand ses premiers bourgeons[59] s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore :

Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, et multa memor occule terra :
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas.
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata : jamque reperti,
Qui saxo super, atque ingentis pondere testæ
Urgerent : hoc effusos munimen ad imbres,
Hoc, ubi hiulca siti findit Canis æstifer arva.
Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpius ad capita, et duros jactare bidentes,
Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos.
Tum leves calamos, et rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
Viribus eniti quarum, et contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.
Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris, et, dum se lætus ad auras

Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton, moins frêle, ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer: alors sans indulgence
De la séve égarée arrête la licence;
Borne des jets errants l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.
  Surtout que de buissons la vigne environnée
Évite des troupeaux la dent empoisonnée;
Que la génisse avide et les chevreaux gloutons
Respectent sa faiblesse et ses jeunes boutons :
L'hiver, dont les frimas engourdissent la terre,
L'été, qui fend la plaine et qui brûle la pierre,
Lui seraient moins cruels que ces vils animaux,
Dont la dent déshonore et flétrit ses rameaux.
  Aussi le dieu du vin, pour expier ce crime,
Partout sur ses autels veut un bouc pour victime :

Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde, ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
Ante reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.
  Texendæ sepes etiam, et pecus omne tenendum,
Præcipue dum frons tenera imprudensque laborum;
Cui, super indignas hiemes, solemque potentem,
Silvestres uri assidue capreæque sequaces
Illudunt; pascuntur oves, avidæque juvencæ.
Frigora nec tantum cana concreta pruina,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantum illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, et admorso signata in stirpe cicatrix.
  Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi;
Præmiaque ingeniis pagos et compita circum

Un bouc[60] était le prix de ces grossiers acteurs
Qui, de nos jeux brillants barbares inventeurs,
Sur un char mal orné promenaient dans l'Attique
Leurs théâtres errants et leur scène rustique;
Et, de joie et de vin à la fois enivrés,
Sur des outres[61] glissants bondissaient dans les prés.
Nos Latins, à leur tour, ont des fils de la Grèce
Transporté dans leurs jeux la bachique allégresse :
Ils se forment d'écorce un visage hideux,
Entonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux ;
Et de l'objet sacré [62] de leurs bruyants hommages
Suspendent à des pins les mobiles images.
Soudain l'aspect du dieu fertilise les monts,
Les arides coteaux, les humides vallons.
Gloire, honneur à ce dieu! célébrons ses mystères;
Chantons pour lui les vers que lui chantaient nos pères;
Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel.
Préparons de ses chairs un festin solennel;
Et que le coudrier, de ses branches sanglantes,
Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.
La vigne veut des soins sans cesse renaissants;
De la terre trois fois il faut fendre les flancs,

Thesidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Nec non Ausonii, Troja gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis;
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.
Hinc omnis largo pubescit vinea fetu;
Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque deus circum caput egit honestum.
Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque et liba feremus;
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in veribus torrebimus exta colurnis.
Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhausti satis est; namque omne quotannis

Sans cesse retrancher les feuilles inutiles,
Sans cesse tourmenter des coteaux indociles.
Le soleil[63] tous les ans recommence son cours :
Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours.
Même lorsque le cep, privé de sa parure,
Cède aux froids aquilons un reste de verdure,
Déjà le vigneron, reprenant ses travaux,
Bien loin vers l'autre année étend ses soins nouveaux;
Déjà, d'un fer courbé, la serpette tranchante
Taille et forme à son gré la vigne obéissante.
Veux-tu de ses trésors t'enrichir tous les ans,
Prends le premier la bêche et les hoyaux pesants :
Retranche le premier les sarments inutiles;
Le premier, jette aux feu leurs dépouilles fragiles;
Renferme leurs appuis, remets-les le premier :
Pour boire du nectar vendange le dernier.
Deux fois de pampres verts la vigne est surchargée;
Deux fois d'herbage épais sa tige est assiégée.
Ne désire[64] donc point un enclos spacieux :
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.
Ne faut-il pas encor, le long des marécages,
Dans le fond des forêts, au penchant des rivages

Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
Æternum frangenda bidentibus; omne levandum
Fronde nemus : redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
Et jam olim, seras posuit quum vinea frondes,
Frigidus et silvis Aquilo decussit honorem,
Jam tum acer curas venientem extendit in annum
Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putando.
Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, et vallos primus sub tecta referto;
Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra;
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ :
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura,
Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
Vimina per silvam, et ripis fluvialis arundo

Couper le saule inculte et le houx épineux,
Et marier la vigne aux ormeaux amoureux?
Enfin au dernier rang tu parviens avec joie :
Tout ton plant façonné sous tes yeux se déploie,
Et je t'entends chanter la fin de tes travaux.
Eh bien, la bêche encor doit fouiller tes coteaux;
Et quand la grappe enfin mûrit sous son feuillage,
Pour noyer ton espoir il suffit d'un orage.
  L'olivier[65], par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté :
Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure,
C'est assez : dédaignant une vaine culture,
Et la serpe tranchante, et les pesants râteaux,
L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.
  Tel encor, quand les ans ont augmenté sa force,
Quand son tronc est muni d'une plus dure écorce,
L'arbre fruitier sans nous s'élève dans les airs;
Sans nous mille arbrisseaux de leurs fruits sont couverts.
Sur le buisson inculte on voit rougir la mûre,
Et l'abri des oiseaux donne aussi leur pâture.

Cæditur, incultique exercet cura salicti.
  Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt,
Jam canit extremos effetus vinitor antes;
Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus;
Et jam maturis metuendus Jupiter uvis.
  Contra, non ulla est oleis cultura, neque illæ
Procurvam exspectant falcem, rastrosque tenaces,
Quum semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, quum dente recluditur unco,
Sufficit humorem, et gravidas cum vomere fruges.
Hoc pinguem et placitam paci nutritor olivam.
  Poma quoque, ut primum truncos sensere valentes,
Et vires habuere suas, ad sidera raptim
Vi propria nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minus interea fetu nemus omne gravescit,
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis.
Tondentur cytisi; tædas silva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.

Que d'arbres en tous lieux multipliés par nous !
Ah ! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
Pour nos jeunes chevreaux[66] les aliziers fleurissent;
Du suc des pins altiers les flambeaux se nourrissent.
Mais pourquoi te parler de ces rois des forêts?
Tout sert, même le saule et les humbles genêts;
Le miel leur doit des sucs, les troupeaux du feuillage,
Les moissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
J'aime et des sombres buis[67] le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil;
J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture,
Où l'art n'a point encor profané la nature :
Ces bois même, d'Athos enfants infructueux,
Et l'éternel jouet des vents impétueux,
Dans leur stérilité sont encore fertiles.
Pour former nos lambris [68] leurs arbres sont utiles :
Ici taillés en char, là courbés en vaisseaux,
Ils roulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
Le saule prête aux ceps sa branche obéissante;
L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante;
L'if en arc est ployé; le cormier fait des dards;
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars.

Et dubitant homines serere atque impendere curam !
Quid majora sequar? salices humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbras
Sufficiunt, sepemque satis, et pabula melli.
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos; juvat arva videre
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.
Ipsæ Caucasio steriles in vertice silvæ,
Quas animosi Euri assidue franguntque feruntque
Dant alios aliæ fetus; dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fecundæ, frondibus ulmi :
At myrtus validis hastilibus, et bona bello

Le tilleul cependant cède au fer qui le creuse;
Le buis, au gré du tour, prend une forme heureuse;
L'aune léger fend l'onde; et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.
Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses?
Mortels, défiez-vous de ses faveurs traîtresses:
C'est par lui que l'on vit les Centaures vaincus,
Et Pholus immolé par la main de Rhétus;
Et le plus menaçant de cette horrible troupe,
Hylée, à l'ennemi lançant sa large coupe.
Ah! loin des fiers combats[69], loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas au retour du soleil,
De leur patron superbe adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques[70],
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent pas ses veines;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;

Cornus; Ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto.
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus,
Missa Pado; nec non et apes examina condunt,
Corticibusque cavis vitiosæque ilicis alveo.
Quid memorandum æque Bacchcia dona tulerunt?
Bacchus et ad culpam causas dedit: ille furentes
Centauros letho domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.
O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas, quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus!
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam;
Nec varios inhiant pulchra testudine postes,

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui.
Des grottes [71], des étangs, une claire fontaine,
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse,
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse :
La Justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
O vous [72], à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment [73] de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.

Illusasque auro vestes, Ephyreiaque æra;
Alba neque Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt. Illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus,
Sacra deum, sanctique patres; extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, Lunæque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles

Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien, vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages!
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages ;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage[74] instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt[75], dont la voix fait taire le sang même,

Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem silvasque inglorius. O, ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! O, qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Histro;
Non res Romanæ, perituraque regna ; neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix :
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur[76] n'est attristé de pitié ni d'envie;
Jamais aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fit naître;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer;
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre[77], et pour boire dans l'or;
L'avare ensevelit et couve son trésor;
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre;
Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitaient ses aïeux.
Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivaient ses pères :
Ce champ nourrit l'État, ses enfants, ses troupeaux,
Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.

Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit; nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.
Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas et limina regum :
Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemma bibat, et Sarrano dormiat ostro.
Condit opes alius, defossoque incubat auro :
Hic stupet attonitus rostris : hunc plausus hiantem
Per cuneos, geminatur enim, plebisque patrumque
Corripuit. Gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exsilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor; hinc patriam parvosque nepotes

Ainsi que les saisons, sa fortune varie :
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie ;
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers ;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers ;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient ; mais pour lui l'automne dure encor :
Les bois donnent leurs fruits[78], l'huile coule à flots d'or.
Cependant ses enfants, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses :
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois ;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts ;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
Les fêtes, je le vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs :
Il propose des prix à la force, à l'adresse ;
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse ;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.

Sustinet ; hinc armenta boum, meritosque juvencos.
Nec requies quin aut pomis exuberet annus,
Aut fetu pecorum, aut cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.
Venit hiems : teritur Sicyonia bacca trapetis ;
Glande sues læti redeunt ; dant arbuta silvæ ;
Et varios ponit fetus auctumnus, et alte
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circum oscula nati :
Casta pudicitiam servat domus ; ubera vaccæ
Lactea demittunt ; pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.
Ipse dies agitat festos, fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant,
Te, libans, Lenæe, vocat ; pecorisque magistris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo ;
Corporaque agresti nudant prædura palæstra.
Hanc olim veteres vitam coluere Sabini ;

Ainsi les vieux Sabins vivaient dans l'innocence ;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance ;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivait Saturne : alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeaient pas;
Et le marteau pesant, sur l'enclume bruyante,
Ne forgeait point encore l'épée étincelante.
Mais ma seconde course a duré trop longtemps;
Et je dételle enfin mes coursiers haletants.

LIVRE III.

Jeune Palès[1], et toi, divin berger d'Admète,
Qui sur les bords d'Amphryse as porté la houlette ;
Déesses des forêts, divinités des eaux,
Ma muse va pour vous reprendre ses pinceaux.
Assez et trop longtemps de vulgaires merveilles
Ont des peuples oisifs fatigué les oreilles :

Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit;
Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
Ante etiam sceptrum Dictæi regis, et ante
Impia quam cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.
Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

LIBER III.

Te quoque, magna Pales, et te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso; vos, silvæ amnesque Lycæi.
Cætera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?

Eh ! qui n'a pas cent fois[2] chanté le jeune Hylas,
Busiris et sa mort, Hercule et ses combats?
Qui ne connaît Pélops[3] et sa fatale amante,
Les courses de Latone[4] et son île flottante?
Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.
Oui, je veux, ô Mantoue, en dépit de la Grèce,
T'amener les neuf Sœurs des bords de son Permesse :
C'est moi qui le premier de son sacré vallon
Transplanterai chez toi les palmes d'Apollon;
Bien plus, sur le penchant de ces rives fécondes
Où, parmi les roseaux qui couronnent ses ondes,
Ton fleuve se promène à flots majestueux,
Mes mains élèveront un temple somptueux.
De César au milieu je placerai l'image,
Et là de ma victoire il recevra l'hommage.
En longs habits de pourpre attirant les regards,
Moi-même au bord des eaux ferai voler cent chars.
La Grèce[5] quittera pour ces jeux magnifiques
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques
Le front ceint d'olivier, c'est moi qui du vainqueur
Couronnerai l'adresse ou la mâle vigueur.

Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos?
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas :
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam,
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius et tenera prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu.

Je me trompe, ou déjà la pompe auguste est prête :
Allons, marchons au temple et commençons la fête;
Allumons cet encens, égorgeons ces taureaux.
Le théâtre[6] m'appelle à ses mouvants tableaux;
J'y vole : nos captifs[7] à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée :
Sur les portes[8] ma main grave nos fiers combats,
Le Nil au loin roulant sous des forêts de mâts.
Pour mieux représenter sa honte et notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire;
Et l'airain[9] des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne, à ma voix, va monter dans les airs.
Je montrerai l'Asie et ses villes tremblantes,
Le Niphate pleurant sur ses rives sanglantes;
Et le Parthe perfide, en son courroux prudent,
Qui combat dans sa fuite et résiste en cédant;
Et César aux deux mers étalant leurs conquêtes,
Et d'un double trophée embellissant nos fêtes.
Au milieu je ranime en marbre[10] de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros,
Ces dieux, ces demi-dieux, cette famille immense,
Que termine César, que Jupiter commence.

Ipse, caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam, victorisque arma Quirini;
Atque hic undantem bello magnumque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten,
Fidentemque fuga Parthum versisque sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis

Dans un coin du tableau[11] je mets l'Envie aux fers,
Et j'étale à ses yeux les tourments des enfers :
Les serpents d'Alecton, les ondes de Tantale,
La roue infatigable, et la roche fatale.
Cependant, ô Mécène, animé par ta voix,
Pour guider les troupeaux je rentre dans les bois.
Viens : déjà des bergers[12] les trompes m'avertissent;
Déjà des chiens ardents les clameurs retentissent;
Le coursier frappe l'air de ses hennissements :
Le taureau lui répond par ses mugissements;
Et l'écho des forêts et l'écho des rivages
Se joignent aux concerts de leurs accents sauvages.
Achevons de dicter ces champêtres leçons;
Et ma muse bientôt, par de plus nobles sons,
Fera vivre les faits du héros que j'adore,
Plus longtemps que l'époux de la brillante Aurore.
Veut-on pour vaincre à Pise un coursier généreux,
Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux,
Des mères avec soin il faut choisir l'espèce.
Je veux dans la génisse[13] une mâle rudesse,

Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix Furias amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exsuperabile saxum.
Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat. En age, segnes
Rumpe moras; vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum;
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, et nomen fama tot ferre per annos,
Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.
Seu quis, Olympiacæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos,
Corpora præcipue matrum legat. Optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus a mento palearia pendent.

Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards se courbent en croissant ;
Que son flanc allongé sans mesure s'étende ;
Vers la terre en flottant que son fanon descende ;
Qu'enfin ses pieds, sa tête, et son cou monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.
  J'aime aussi sur son corps, taché par intervalles,
Et de noir et de blanc les marques inégales ;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne, et, dans sa marche altière,
D'une queue à longs crins balayer la poussière.
  L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, et cesse avant dix ans.
Ces jours sont précieux : dès le printemps de l'âge
Livre au taureau fougueux son amante sauvage ;
Qu'elle laisse en mourant de nombreux héritiers.
Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers :
Un essaim de douleurs bientôt nous environne ;
La vieillesse nous glace, et la mort nous moissonne.
Préviens donc leur ravage, et que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.

Tum longo nullus lateri modus ; omnia magna,
Pes etiam, et camuris hirtæ sub cornibus aures.
  Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior, quæque ardua tota,
Et gradiens ima verrit vestigia cauda.
  Ætas Lucinam justosque pati hymenæos
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos :
Cætera nec feturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea, superat gregibus dum læta juventas,
Solve mares ; mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex alia generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévère.
Du troupeau dès l'enfance il faut soigner le père :
Des gris et des bais-bruns [14] on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan clair, languissent sans vigueur.
L'étalon généreux [15] a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce;
Aucun bruit ne l'émeut; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau :
Il a le ventre court [16], l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler :
Que du clairon bruyant [17] le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter [18], trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double [19] et frémit sur son dos;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
Tel, dompté par les mains du frère de Castor [20],
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mor :

Semper erunt quarum mutari corpora malis.
Semper enim refice; ac, ne post amissa requiras,
Anteveni, et sobolem armento sortire quotannis.
Nec non et pecori est idem delectus equino.
Tu modo, quos in spem statues submittere gentis,
ræcipuum jam inde a teneris impende laborem.
Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit.
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces,
Audet, et ignoto sese committere ponti :
Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga,
Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
Spadices, glaucique; color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo;

Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Soufflaient le feu du ciel, d'où descendait leur race :
Tel Saturne[21], surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et, secouant dans l'air sa crinière flottante,
De ses hennissements effraya son amante.
Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix,
Quand des ans ou des maux il sentira le poids,
Des travaux de l'amour dispense sa faiblesse :
Vénus ainsi que Mars demande la jeunesse.
Pour son corps, dévoré d'un impuissant désir,
L'hymen est un tourment, et non pas un plaisir ;
Vieil athlète, son feu dès l'abord se consume :
Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.
Connais donc et son âge, et sa race, et son cœur,
Et surtout dans la lice[22] observe son ardeur.
Le signal est donné : déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière ;
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattants,
Tressaillant d'espérance et d'effroi palpitants,

At duplex agitur per lumbos spina; cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, et, quorum Graii meminere poetæ,
Martis equi bijuges, et magni currus Achillis.
Talis et ipse jubam cervice effudit equina
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.
Hunc quoque, ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis,
Deficit, abde domò, nec turpi ignosce senectæ.
Frigidus in Venerem senior, frustraque laborem
Ingratum trahit; et, si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis,
Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipue; hinc alias artes, prolemque parentum,
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
Nonne vides, quum præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus,

A leurs bouillants transports abandonnent leur âme ;
Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu siffle et s'enflamme ;
On les voit se baisser, se dresser tour à tour ;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour ;
On se quitte, on s'atteint ; on s'approche, on s'évite :
Des chevaux haletants le crin poudreux s'agite ;
Et, blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur :
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime !
Érichthon le premier [23], par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux :
Le Lapithe, monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.
Mais, soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide.
Fût-il sorti d'Épire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident, il languit, s'il est vieux.

Quum spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans ? Illi instant verbere torto,
Et proni dant lora ; volat vi fervidus axis :
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aera per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
Nec mora, nec requies ; at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur ; humescunt spumis flatuque sequentum :
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ !
Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos, rapidusque rotis insistere victor.
Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.
Æquus uterque labor : æque juvenemque magistri
Exquirunt, calidumque animis, et cursibus acrem
Quamvis sæpe fuga versos ille egerit hostes,
Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,
Neptunique ipsa deducat origine gentem.

Enfin ton choix est fait, aucun soin ne t'arrête :
Que le chef du troupeau pour son hymen s'apprête.
D'une prodigue main verse-lui sa boisson ;
Qu'il s'engraisse du lait de la jeune moisson :
Autrement il succombe, aux plaisirs inhabile,
Et d'un père affaibli naît un enfant débile.
Au contraire[24], sitôt que les tendres désirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs,
Éloigne-la des eaux, retranche sa pâture ;
Et quand l'été brûlant fatigue la nature,
Lorsque l'aire gémit sous les fléaux pesants,
Qu'une pénible course amaigrisse ses flancs :
Des routes de l'amour[25] l'embonpoint inutile
Aux germes créateurs ouvre un champ moins fertile.
Dès que son sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
Et le soc et le char lui seront défendus.
Je ne veux plus la voir bondir dans les campagnes,
Lutter contre un torrent, gravir sur les montagnes :
Qu'elle paisse en des prés où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris roulent à pleins canaux,

His animadversis, instant sub tempus, et omnes
Impendunt curas denso distendere pingui,
Quem legere ducem, et pecori dixere maritum :
Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque, ne blando nequeat superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes;
Atque, ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, et fontibus arcent;
Sæpe etiam cursu quatiunt, et sole fatigant,
Quum graviter tunsis gemit area frugibus, et quum
Surgentem ad Zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes ;
Sed rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat.
Rursus cura patrum cadere et succedere matrum
Incipit. Exactis gravidæ quum mensibus errant,
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,

Où le sommeil l'invite au fond d'un antre sombre,
Où des rochers voisins versent le frais et l'ombre.
  Surtout je crains pour elle et la rage et le bruit
Des insectes ailés que la chaleur produit.
Aux rives du Silare, où des forêts d'yeuses
Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses,
Vole un insecte affreux [26], que Junon autrefois,
Pour tourmenter Io, déchaîna dans les bois.
Aux bourdonnements sourds de son aile bruyante,
Tout un troupeau s'enfuit en hurlant d'épouvante :
De leurs cris furieux le Tanagre frémit;
La forêt s'en ébranle, et l'Olympe en gémit.
Fais donc paître la mère au soir ou dès l'aurore,
Lorsque de son hymen les fruits sont près d'éclore.
  Sont-ils nés, à tes soins ils ont droit à leur tour.
Marque au front de chacun quel sort l'attend un jour :
Les uns sont du troupeau l'espérance certaine;
D'autres d'un soc tranchant déchireront la plaine;
D'autres pour les autels de fleurs seront parés,
Et le reste au hasard [27] bondira dans les prés.

Non saltu superare viam sit passus, et acri
Carpere prata fuga, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascant, et plena secundum
Flumina, muscus ubi, et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra.
  Est lucos Silari circa ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Graii vertere vocantes :
Asper, acerba sonans : quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta ; furit mugitibus æther
Concussus, silvæque et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ :
Hunc quoque, nam mediis fervoribus acrior instat,
Arcebis gravido pecori, armentaque pasces
Sole recens orto, aut noctem ducentibus astris.
  Post partum cura in vitulos traducitur omnis:
Continuoque notas et nomina gentis inurunt;

Ceux qu'on destine au soc, il faut dès leur jeune âge
Discipliner au joug leur docile courage :
Sur son cou libre encor, ton jeune nourrisson
Porte un collier flottant, pour première leçon;
Bientôt deux compagnons, qu'un joug d'osier rassemble,
Apprennent à marcher, à s'arrêter ensemble;
Déjà même un char vide est par eux emporté,
Et glisse sur l'arène avec agilité;
Puis sous un lourd fardeau, qu'ils ébranlent à peine,
Ils font crier la roue, et sillonnent la plaine.
Cependant, pour nourrir tes élèves naissants,
Au feuillage du saule, au vert gazon des champs,
A l'herbe des marais joins la moisson nouvelle.
De la mère autrefois on pressait la mamelle :
Pasteur plus indulgent, laisse-la sans regret
Pour ses tendres enfants épancher tout son lait.
Mais veux-tu près d'Élis, dans des torrents de poudre,
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre;

Et quos aut pecori malint submittere habendo,
Aut aris servare sacros, aut scindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis.
Cætera pascuntur virides armenta per herbas.
Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem,
Jam vitulos hortare, viamque insiste domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primum laxos tenui de vimine circlos
Cervici subnecte; dehinc, ubi libera colla
Servitio assuerint, ipsis e torquibus aptos
Junge pares, et coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam sæpe rotæ ducantur inanes
Per terram, et summo vestigia pulvere signent :
Post valido nitens sub pondere faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.
Interea pubi indomitæ non gramina tantum,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata; nec tibi fetæ,
More patrum, nivea implebunt mulctralia vaccæ;
Sed tota in dulces consument ubera natos.

Veux-tu, dans les horreurs d'un choc tumultueux,
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux,
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes;
Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accents de l'airain;
Qu'au seul son de ta voix son allégresse éclate;
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
Ainsi, de la mamelle à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé :
Déjà son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
Mais compte-t-il trois ans, bientôt mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main;
Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure :
Pour la rendre plus libre on gêne son allure;
Tout à coup il s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Dans les champs effleurés il court, vole, et fend l'air.
Tel le fougueux époux [28] de la jeune Orythie
Vole et disperse au loin les frimas de Scythie,

Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
Aut Alphæa rotis prælabi flumina Pisæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes :
Primus equi labor est, animos atque arma videre
Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, et stabulo frenos audire sonantes;
Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.
Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi.
At, tribus exactis, ubi quarta accesserit æstas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
Compositis, sinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti similis: tum cursibus auras,
Tum vocet, ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix summa vestigia ponat arena.
Qualis hyperboreis Aquilo quum densus ab oris

Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
Et balaye en fuyant les airs, la terre, et l'onde.
Un jour tu le verras, ce coursier généreux,
Ensanglanter son mors et vaincre dans nos jeux;
Ou [29], plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.
Ne l'engraisse [30] surtout qu'après l'avoir dompté;
Autrement son orgueil jamais n'est surmonté :
Il se dresse en fureur sous le fouet qui le touche,
Et s'indigne du frein qui gourmande sa bouche.
Crains aussi, crains l'amour, dont la douce langueur
Des troupeaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur :
Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne,
Sépare le taureau de sa belle compagne;
Ou que loin de ses yeux, dans l'étable caché,
Près d'une ample pâture il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triste et sombre,
Et néglige les eaux et la verdure et l'ombre.

Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida differt
Nubila; tum segetes altæ campique natantes
Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
Dant silvæ, longique urgent ad littora fluctus :
Ille volat, simul arva fuga, simul æquora verrens.
Hic vel ad Elei metas et maxima campi
Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas;
Belgica vel molli melius feret esseda collo.
Tum demum crassa magnum farragine corpus
Crescere jam domitis sinito; namque ante domandum
Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, et duris parere lupatis.
Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quam Venerem et cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum,
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum, et trans flumina lata;
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'égare[31] en un gras pâturage :
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage ;
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlants,
Entre-choquent leurs fronts, se déchirent les flancs ;
De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent ;
A leurs mugissements les vastes cieux répondent.
Entre eux point de traité : dans de lointains déserts
Le vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire et surtout d'une amante ;
Et, vers ces bords chéris tournant encor les yeux,
Abandonne l'empire où régnaient ses aïeux.
 Mais l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages.
Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts :
De ses dards tortueux il attaque des troncs ;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.

 Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Femina ; nec nemorum patitur meminisse nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris et sæpe superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magna silva formosa juvenca ;
Illi alternantes multa vi prælia miscent
Vulneribus crebris ; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant silvæque et magnus Olympus.
Nec mos bellantes una stabulare ; sed alter
Victus abit, longeque ignotis exsulat oris,
Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum, quos amisit inultus, amores ;
Et stabula adspectans regnis excessit avitis.
 Ergo omni cura vires exercet, et inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,
Frondibus hirsutis et carice pastus acuta ;
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit

Mais c'en est fait ; il part, et, bouillant de désirs,
De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
Tel [32], par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'allonge, s'enfle et gronde :
Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe ; un noir limon bouillonne sur les mers.
  Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage ;
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts :
Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rôde dans la plaine ;
C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas ;
Alors le tigre affreux ravage la Libye :
Malheur au voyageur errant dans la Nubie!
  Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de désir ?

Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
Post, ubi collectum robur viresque refectæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem.
Fluctus uti, medio cœpit quum albescere ponto,
Longius ex altoque sinum trahit ; utque, volutus
Ad terras, immane sonat per saxa, neque ipso
Monte minor procumbit : at ima exæstuat unda
Vorticibus, nigramque alte subjectat arenam.
  Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna
Sævior erravit campis ; nec funera vulgo
Tam multa informes ursi stragemque dedere
Per silvas : tum sævus aper, tum pessima tigris.
Heu, male tum Libyæ solis erratur in agris!
  Nonne vides, ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantum notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam frena virum, neque verbera sæva,

Il ne sent plus le fouet, ne connaît plus les rênes;
Il vole; il franchit tout, et les bois et les plaines,
Et les rocs menaçants, et les gouffres profonds,
Et les torrents enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre;
Il aiguise sa dent, il tourmente la terre :
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts,
Hérisse tous ses crins, et fond sur ses rivaux.
Que n'ose un jeune amant [33] qu'un feu brûlant dévore!
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.
Vois combattre [34] le lynx, le chien, le cerf lui-même;
N'entends-tu pas le loup hurler pour ce qu'il aime?
Des cavales surtout rien n'égale les feux;
Vénus même alluma leurs transports furieux,
Quand, pour avoir frustré [35] leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Non scopuli, rupesque cavæ, atque objecta retardant
Flumina, correptos unda torquentia montes.
Ipse ruit, dentesque Sabellicus exacuit sus,
Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæca serus freta : quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.
Quid lynces Bacchi variæ, et genus acre luporum,
Atque canum? Quid, quæ imbelles dant prælia cervi?
Scilicet ante omnes furor est insignis equarum :
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.

L'impérieux amour conduit leurs pas errants
Sur le sommet des monts, à travers les torrents :
Surtout, lorsqu'aux beaux jours leur fureur se ranime,
D'un rocher solitaire elles gagnent la cime.
Là, leur bouche brûlante, ouverte aux doux zéphyrs,
Reçoit avidement leurs amoureux soupirs :
O prodige[36] inouï ! le zéphyr les féconde.
Soudain du haut des rocs leur troupe vagabonde
Bondit, se précipite et fuit dans les vallons;
Non vers les lieux blanchis[37] par les premiers rayons,
Mais vers les champs du Nord, mais vers ces tristes plages
Où l'Autan pluvieux entasse les orages.
C'est alors qu'on les voit, dans l'ardeur de leurs feux,
Distiller en courant l'hippomane amoureux ;
L'hippomane, filtré par la marâtre impie,
Qui joint au noir poison l'infernale magie.
Mais moi-même, où m'entraîne, où m'égare l'amour ?
Revenons : le temps vole, et s'enfuit sans retour.
Après les grands troupeaux, il est temps que je chante
Des chèvres, des brebis la famille bêlante.

Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium; superant montes, et flumina tranant.
Continuoque, avidis ubi subdita flamma medullis,
Vere magis, quia vere calor redit ossibus, illæ
Ore omnes versæ in Zephyrum stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras : et sæpe sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ, mirabile dictu!
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt, non, Eure, tuos, neque solis ad ortus,
In Boream Caurumque, aut unde nigerrimus Auster
Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.
Hic demum, hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum destillat ab inguine virus :
Hippomanes, quod sæpe male legere novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba.
Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.
Hoc satis armentis. Superat pars altera curæ,

O vous, heureux bergers, veillez à leurs besoins;
Leur toison et leur lait vous paieront de vos soins.
Et moi, puissé-je orner cette aride matière!
Des ronces [38], je le sais, hérissent ma carrière;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas :
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas :
Dans ces sentiers nouveaux qu'a frayés mon audace,
Mon œil d'aucun mortel ne reconnaît la trace.
Viens, auguste Palès, viens soutenir ma voix.
D'abord [39], que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage;
Qu'une molle fougère et qu'un épais fourrage,
Sous leurs corps délicats étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asile plus sain.
Les chèvres [40], à leur tour, veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la plus pure :
Écarte de leur toit l'inclémence des airs;
Qu'il reçoive au midi le soleil des hivers,
Jusqu'aux jours où Phébus, quittant l'urne céleste,
Du cercle de l'année achève enfin le reste.

Lanigeros agitare greges, hirtasque capellas.
Hic labor; hinc laudem fortes sperate coloni.
Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor : juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.
Incipiens stabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas;
Et multa duram stipula filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies nec frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat turpesque podagras.
Post hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes;
Et stabula a ventis hiberno opponere soli
Ad medium conversa diem, quum frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.

Oui[41], comme les brebis, l'humble chèvre a ses droits :
Si leur riche toison, pour habiller les rois,
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture,
La chèvre a des trésors qui ne lui cèdent pas :
Ses enfants[42] sont nombreux, son lait ne tarit pas ;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambroisie entre tes doigts ruisselle.
Cependant son époux[43] contre l'âpre saison
Nous cède ces longs poils qui parent son menton.
Le jour[44], au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines ;
Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au hameau :
Elle-même rassemble et conduit son troupeau ;
Et, le sein tout gonflé des tributs qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la porte.
Soigne-la donc au moins durant les froids hivers,
Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.
Mais le printemps renaît[45], et le zéphyr t'appelle :
Viens, conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle :

Hæ quoque non cura nobis leviore tuendæ,
Nec minor usus erit, quamvis Milesia magno
Vellera mutentur Tyrios incocta rubores.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.
Quam magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis.
Nec minus interea barbas incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, setasque comantes,
Usum in castrorum, et miseris velamina nautis.
Pascuntur vero silvas, et summa Lycæi,
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos ;
Atque ipsæ memores redeunt in tecta, suosque
Ducunt, et gravido superant vix ubere limen.
Ergo omni studio glaciem ventosque nivales,
Quo minor est illis curæ mortalis egestas,
Avertes ; victumque feres, et virgea lætus
Pabula, nec tota claudes fœnilia bruma.
At vero, Zephyris quum læta vocantibus æstas

Sors sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon,
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.
Mais quatre heures après, quand déjà de ses chants [46]
La cigale enrouée importune les champs,
Que ton peuple, conduit à la source prochaine,
Boive l'eau qui s'enfuit dans des canaux de chêne.
A midi, va chercher ces bois noirs et profonds
Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons;
Le soir, que ton troupeau s'abreuve et paisse encore.
Le soir rend à nos prés la fraîcheur de l'aurore;
Tout semble ranimé, gazon, zéphyrs, oiseaux :
Rossignols dans les bois; alcyons sur les eaux.
Selon les lieux pourtant ces lois sont différentes :
Vois les bergers d'Afrique et leurs courses errantes;
Là, leurs troupeaux épars, ainsi que leurs foyers,
Et paissant au hasard durant des mois entiers,

In saltus utrumque gregem atque in pascua mittet,
Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba.
Inde, ubi quarta sitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ,
Ad puteos aut alta greges ad stagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam;
Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacra nemus accubet umbra.
Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus
Solis ad occasum, quum frigidus aera vesper
Temperat, et saltus reficit jam roscida luna,
Litoraque alcyonen resonant, acalanthida dumi.
Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?
Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem,
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis; tantum campi jacet! Omnia secum

Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence,
S'égarent lentement dans un désert immense :
Leurs dieux, leur chien, leur arc, leurs pénates roulants,
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlants.
Telle de nos Romains[47] une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante,
Et traversant les eaux, franchissant les sillons,
Court devant l'ennemi planter ses pavillons.
Mais aux champs[48] où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le Nord son oblique retour,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là les champs sont sans herbe et les bois sans verdure ;
Là le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillants déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace ;
Dont jamais le soleil n'effleura la surface :
Des frimas éternels et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits ;
Et soit que le jour naisse, ou qu'il meure dans l'onde
La nature y sommeille en une horreur profonde :

Armentarius Afer agit, tectumque, Laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque pharetram.
Non secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam quum carpit, et hosti
Ante exspectatum positis stat in agmine castris.
At non, qua Scythiæ gentes, Mæotiaque unda,
Turbidus et torquens flaventes Hister arenas,
Quaque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
Illic clausa tenent stabulis armenta : neque ullæ
Aut herbæ campo apparent aut arbore frondes;
Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
Terra gelu late, septemque assurgit in ulnas.
Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri :
Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras,
Nec quum invectus equis altum petit æthera, nec quum

Là le fleuve en courant sent épaissir ses eaux;
Des chars osent rouler où voguaient des vaisseaux :
Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace;
La laine sur les corps se roidit en cuirasse;
La hache [49] fend le vin, le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
Cependant sous les flots de la neige qui tombe
La faible brebis meurt, le fier taureau succombe.
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
Contre ces animaux, désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que, rugissant dans leurs froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le barbare les perce, et, mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.
C'est là que ces mortels dans d'immenses brasiers
Entassent des ormeaux et des chênes entiers;

Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
Concrescunt subitæ currenti in flumine crustæ;
Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
Puppibus illa prius patulis, nunc hospita plaustris.
Æraque dissiliunt vulgo, vestesque rigescunt
Indutæ, cæduntque securibus humida vina.
Et totæ solidam in glaciem vertere lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non secius aere ninguit;
Intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis
Corpora magna boum; confertoque agmine cervi
Torpent mole nova, et summis vix cornibus exstant.
Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ;
Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, et magno læti clamore reportant.
Ipsi in defossis specubus secura sub alta
Otia agunt terra, congestaque robora totasque
Advolvere focis ulmos, ignique dedere.
Hic noctem ludo ducunt, et pocula læti

Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure [50],
Dans un morne loisir toute une horde obscure
Abrège par le jeu la longueur des hivers,
Et boit un jus piquant [51], nectar de ces déserts.
Nourris-tu des brebis pour dépouiller leurs laines,
Fuis les bois épineux et les fertiles plaines;
Que tes troupeaux [52], couverts d'un duvet précieux,
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.
Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante;
Et même eût-il l'éclat de la neige brillante,
Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
A l'époux du troupeau choisis un successeur :
Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère,
L'enfant hériterait des taches de son père.
Diane, si l'on peut soupçonner que ton cœur
Ait pu dans le dieu Pan reconnaître un vainqueur,
Ce fut une toison plus blanche que l'ivoire
Qui dans le fond d'un bois lui valut la victoire.
Le laitage à tes yeux est-il d'un plus grand prix,
Engraisse tes troupeaux de cytises fleuris;

Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis Hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effrena virum Rhipæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velantur corpora sætis.
Si tibi lanitium curæ, primum aspera silva,
Lappæque tribulique absint; fuge pabula læta;
Continuoque greges villis lege mollibus albos.
Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
Nigra subest udo tantum cui lingua palato,
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum, plenoque alium circumspice campo.
Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est,
Pan, deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans; nec tu adspernata vocantem.
At, cui lactis amor, cytisum lotosque frequentes
Ipse manu salsasque ferat præsepibus herbas :
Hinc et amant fluvios magis, et magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem.

Sème d'un sel piquant[53] l'herbage qu'on leur donne :
Il répand dans leur lait un suc qui l'assaisonne ;
Et, leur soif plus ardente épuisant les ruisseaux,
En des sources de lait ils transforment ces eaux.
Plusieurs, pour conserver ce nectar salutaire,
Défendent aux enfants l'approche de leur mère.
Les laitages nouveaux du matin ou du jour,
On les fait épaissir quand l'ombre est de retour ;
Ceux du soir, dans des joncs tressés pour cet usage,
La ville au point du jour les reçoit du village ;
Ou, le sel les sauvant des atteintes de l'air,
Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.
Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles[54] :
D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles ;
Tu braves avec eux et les loups affamés[55],
Et le voleur nocturne, et les brigands armés :
Tantôt tu les verras, pleins d'adresse ou d'audace,
Du lièvre[56] fugitif interroger la trace,
Lancer le faon timide, ou dans les bois fangeux
Livrer au sanglier un assaut courageux,

Multi jam excretos prohibent a matribus hædos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
Quod surgente die mulsere horisque diurnis,
Nocte premunt; quod jam tenebris et sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor;
Aut parco sale contingunt, hiemique reponunt.
Nec tibi cura canum fuerit postrema; sed una
Veloces Spartæ catulos acremque Molossum
Pasce sero pingui : nunquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos a tergo horrebis Hiberos.
Sæpe etiam cursu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas;
Sæpe volutabris pulsos silvestribus apros
Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.
Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.

Ou, par leur course agile et leur voix menaçante,
Presser des daims légers la troupe bondissante.
  Surtout que le bercail soit purgé de serpents :
Poursuis, la flamme en main[57], tous ces hôtes rampants.
Quelquefois sous la crèche une affreuse vipère
Loin du jour importun a choisi son repaire ;
Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie, infeste les troupeaux.
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre;
Malgré ses sifflements, malgré son fier courroux,
Frappe : déjà sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps, déchiré sur l'arène,
Les cercles déroulés la suivent avec peine.
  Plus terrible cent fois ce serpent écaillé
Qui rampe fièrement sur son ventre émaillé,
Qui, dressant dans les airs une crête superbe,
Glisse assis sur sa croupe, et se roule sur l'herbe :
Quand le printemps humide et l'autan orageux
Gonflent les noirs torrents, mouillent les champs fangeux,
Il habite des lacs les retraites profondes,
Engloutit les poissons et dépeuple les ondes :

Sæpe sub immotis præsepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit ;
Aut tecto assuetus coluber succedere et umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique adspergere virus,
Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor ;
Tollentemque minas et sibila colla tumentem
Dejice : jamque fuga timidum caput abdidit alte,
Quum medii nexus extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.
  Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,
Atque notis longam maculosus grandibus alvum,
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus austris,
Stagna colit; ripisque habitans, hic piscibus atram

L'été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux,
Furieux il bondit du fond de ses roseaux,
Et, les yeux enflammés et la gueule béante,
De sa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
Me préservent les dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux sommeil ou respirer le frais,
Lorsque, oubliant ses œufs ou sa jeune famille,
Ce monstre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et vermeil,
Darde une triple langue et s'étale au soleil !
Je veux t'apprendre aussi les marques, l'origine
Des maux qui d'un bercail entraînent la ruine.
Si des buissons aigus, ou les âpres hivers,
Ou les eaux de la pluie ont pénétré leurs chairs ;
Si, lorsque le ciseau leur ravit leur dépouille,
Le bain ne lave pas la sueur qui les mouille,
Souvent un mal honteux infecte les agneaux :
Pour les en garantir plonge-les dans les eaux ;
Que le hardi bélier s'abandonne à leur pente,
Et sorte en secouant sa laine dégouttante ;

Improbus ingluviem ranisque loquacibus explet.
Postquam exhauta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub divo carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas,
Quum, positis novus exuviis nitidusque, juventa
Volvitur, aut catulos tectis aut ova relinquens,
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis!
Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altius ad vivum persedit, et horrida cano
Bruma gelu ; vel quum tonsis illotus adhæsit
Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt, udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni ;
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurca,

Ou bien enduis leur corps, privé de sa toison,
De la graisse du soufre et des sucs de l'oignon;
Joins-y des verts sapins la résine visqueuse,
L'écume de l'argent, une cire onctueuse,
Et la fleur d'Anticyre, et le bitume noir,
Et le marc de l'olive enlevé du pressoir;
Ou plutôt, pour calmer la sourde violence
D'un mal qui se nourrit et s'accroît en silence,
Hâte-toi : que l'acier, sagement rigoureux,
S'ouvre au sein de l'ulcère un chemin douloureux.
C'en est fait des troupeaux si les bergers, tranquilles,
Ne combattent le mal que par des vœux stériles.
Même quand la douleur, pénétrant jusqu'aux os,
D'un sang séditieux fait bouillonner les flots,
Sous le pied des brebis que la fièvre ravage
Qu'à ces flots jaillissants le fer ouvre un passage;
Art connu, dans le Nord[58], de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.
Vois-tu quelque brebis chercher souvent l'ombrage,
Effleurer à regret la pointe de l'herbage,

Et spumas miscent argenti, vivaque sulfura,
Idæasque pices, et pingues unguine ceras,
Scillamque, elleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quam si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os. Alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, aut meliora deos sedet omina poscens.
Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
Quum furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, et inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam;
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Quum fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.
Quam procul aut molli succedere sæpius umbræ
Videris, aut summas carpentem ignavius herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo

Sur le tendre gazon tomber languissamment,
La nuit seule au bercail revenir lentement,
Qu'elle meure aussitôt; le mal, prompt à s'étendre,
Deviendrait sans remède, à force d'en attendre.
Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail règnent de maux divers :
Encor s'ils s'arrêtaient dans leur funeste course !
Pères, mères, enfants, tout périt sans ressource.
Timave [59], Noricie, ô lieux jadis si beaux,
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste : hélas ! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.
Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort ! D'abord des feux brûlants
Couraient de veine en veine, et desséchaient leurs flancs;
Tout à coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignait le poison d'une liqueur mordante,

Pascentem, et seræ solam decedere nocti;
Continuo culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hiemem ruit æquore turbo,
Quam multæ pecudum pestes; nec singula morbi
Corpora corripiunt : sed tota æstiva repente,
Spemque gregemque simul, cunctamque ab origine gentem.
Tum sciat, aerias Alpes et Norica si quis
Castella in tumulis, et Iapydis arva Timavi,
Nunc quoque post tanto videat, desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.
Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque auctumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum;
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex; sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se

Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint :
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
La génisse languit dans un vert pâturage ;
Le chien, si caressant, expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux[60] les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.
  Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain :
Sa peau, rude, se sèche et résiste à la main ;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.

Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.
Sæpe in honore deum medio stans hostia ad aram,
Lanea dum nivea circumdatur infula vitta,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
Aut si quam ferro mactaverat ante sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates ;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejuna sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt :
Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.
  Labitur infelix, studiorum atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit : demissæ aures ; incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus ; aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.

Tels sont de ses tourments les préludes affreux ;
Mais si le mal accroît ses accès douloureux ,
Alors son œil s'enflamme : il gémit ; son haleine
De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine ;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiège son gosier.
Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente ;
Mais ses forces bientôt[61] se changeant en fureur
(O ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur !),
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.
Voyez-vous le taureau[62] , fumant sous l'aiguillon ,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
Il meurt ; l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire ;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
Le doux tapis des prés , l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre ,

Hæc ante exitium primis dant signa diebus.
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus , interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt; it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.
Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos; ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio, furiisque refecti
Ardebant; ipsique suos, jam morte sub ægra,
(Di meliora piis, erroremque hostibus illum !)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus. It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt

Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse;
Leurs flancs sont décharnés; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.
Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines[63],
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparaient à Junon des offrandes sacrées :
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.

Prata movere animum, non, qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis; at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor, aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? Atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ :
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ;
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina; nec somnos abrumpit cura salubres.
Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægre rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos

Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir,
Et le daim, si léger, s'étonnait de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.
Vainement les bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cède au mal [64], ou redouble sa rage :
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante.
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois ;

Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.
Non lupus insidias explorat ovilia circum,
Nec gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
Cura domat : timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes et circum tecta vagantur.
Jam maris immensi prolem, et genus omne natantum
Litore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit : insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri.
Ipsis est aer avibus non æquus, et illæ
Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.
Præterea nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes; cessere magistri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus ;
Sævit, et, in lucem Stygiis emissa tenebris,
Pallida Tisiphone Morbos agit ante Metumque,
Inque dies avidum surgens caput altius effert.

Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines.
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
Rien ne pouvait dompter l'invincible poison;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchait, et ses chairs, enflammées,
Par d'invisibles feux périssaient consumées.

LIVRE IV.

Enfin je vais chanter le peuple industrieux
Qui recueille le miel, ce doux présent des cieux.
Mécène, daigne encor sourire à mes abeilles.
Dans ces petits objets que de grandes merveilles
Viens; je vais célébrer leur police, leurs lois,
Et les travaux du peuple, et la valeur des rois;

Balatu pecorum et crebris mugitibus amnes
Arentesque sonant ripæ collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo,
Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus; nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flamma;
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa
Vellera, nec telas possunt attingere putres.
Verum etiam, invisos si quis tentarat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur; nec longo deinde moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

LIBER IV.

v. 1 Protenus aerii mellis cœlestia dona
Exsequar. Hanc etiam, Mæcenas, adspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ordine gentis

Et si le dieu des vers veut me servir de maître,
Moins le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.
D'abord, de tes essaims établis le palais
En un lieu dont le vent ne trouble point la paix :
Le vent, à leur retour, ferait plier leurs ailes,
Tremblantes sous le poids de leurs moissons nouvelles.
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondissant
Ne vienne folâtrer sur le gazon naissant,
Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée
Qui tremblent, le matin, sur la feuille arrosée.
Loin d'eux le vert lézard, les guêpiers ennemis,
Progné sanglante encor[1] du meurtre de son fils ;
Tout ce peuple d'oiseaux, avide de pillage :
Ils exercent partout un affreux brigandage,
Et saisissant l'abeille errante sur le thym,
En font à leurs enfants un barbare festin.
Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère ;
Je veux un doux ruisseau, fuyant sous le gazon,
Et qu'un palmier épais protège leur maison.

Mores, et studia, et populos, et prælia dicam.
In tenui labor; at tenuis non gloria : si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.
Principio sedes apibus statioque petenda,
Quo neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus signata cruentis :
Omnia nam late vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes et stagna virentia musco
Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret;
Ut, quum prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,

Ainsi, lorsqu'au printemps, développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles[1],
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.
  Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides.
  Près de là que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri,
S'élèvent en bouquets, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite ouverture.
Ainsi que la chaleur, le miel craint la froidure;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver:
Aussi dès qu'une fente ouvre un passage à l'air
A réparer la brèche un peuple entier conspire;
Il la remplit de fleurs, il la garnit de cire,

Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
  In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices et grandia conjice saxa,
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas[1]
Pandere ad æstivum solem, si forte morantes
Sparserit, aut præceps Neptuno immerserit Eurus.
  Hæc circum casiæ virides, et olentia late
Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda; neque illæ

Et conserve en dépôt pour ces sages emplois
Un suc plus onctueux [3] que la gomme des bois.
Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
Habiter de vieux troncs, se loger dans la pierre.
Joins ton art à leurs soins ; que leurs toits entr'ouverts
Soient cimentés d'argile, et de feuilles couverts.
De tout ce qui leur nuit garantis leur hospice :
Loin de là sur le feu [4] fais rougir l'écrevisse ;
Défends à l'if impur [5] d'ombrager leur maison ;
Crains les profondes eaux, crains l'odeur du limon,
Et la roche sonore, où l'Écho qui sommeille
Répond, en l'imitant, à la voix qui l'éveille.
Mais le printemps renaît ; de l'empire de l'air
Le soleil triomphant précipite l'hiver,
Et le voile est levé qui couvrait la nature :
Aussitôt, s'échappant de sa demeure obscure,
L'abeille prend l'essor, parcourt les arbrisseaux ;
Elle suce les fleurs, rase, en volant, les eaux.
C'est de ces doux tributs de la terre et de l'onde
Qu'elle revient nourrir sa famille féconde,

Nequidquam in tectis certatim tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpe etiam effossis, si vera est fama, latebris
Sub terra fovere larem, penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen e levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circum, et raras super injice frondes.
Neu propius tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros ; altæ neu crede paludi,
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.
Quod superest, ubi pulsam hiemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstiva luce reclusit,
Illæ continuo saltus silvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc nescio qua dulcedine lætæ

Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or,
Et pétrit de son miel le liquide trésor.
Bientôt, abandonnant[6] les ruches maternelles,
Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend les vagues de l'air, et sous un ciel d'azur
S'avance lentement, tel qu'un nuage obscur :
Suis sa route; il ira sur le prochain rivage
Chercher une onde pure et des toits de feuillage :
Fais broyer[7] en ces lieux la mélisse ou le thym;
De Cybèle à l'entour fais retentir l'airain :
Le bruit qui l'épouvante, et l'odeur qui l'appelle,
L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle.
Mais lorsque entre deux rois[8] l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes :
Un bruit guerrier s'élève, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés.
Les combattants épars déjà sont attroupés,
Déjà brûlent de vaincre, ou de mourir fidèles;
Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,

Progeniem nidosque fovent; hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.
Hinc, ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces, et frondea semper
Tecta petunt. Huc tu jussos adsperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen;
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circum.
Ipsæ consident medicatis sedibus; ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.
Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere : namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coeunt, pennisque coruscant,

Et rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne :
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne :
L'air au loin retentit du choc des bataillons;
Le globe ailé s'agite, et roule en tourbillons ;
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe.
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillants exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,
Et dans un faible corps s'allume un grand courage[9] :
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone,
Donne au vaincu la mort, au vainqueur la couronne.
Aisément on connaît le plus vaillant des deux :
De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux;
L'autre, à regret montrant sa figure hideuse,
Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.

Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo, ubi ver nactæ sudum camposque patentes,
Erumpunt portis, concurritur; æthere in alto
Fit sonitus, magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt. Non densior aere grando,
Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant,
Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos
Aut hos versa fuga victor dare terga subegit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.
Verum ubi ductores acie revocaveris ambo,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci : melior vacua sine regnet in aula.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens;
Nam duo sunt genera; hic meliore, insignis et ore,

Il faut, comme les rois[10], distinguer les sujets.
Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets :
Leur couleur est pareille à la poussière humide
Que chasse un voyageur de son gosier aride :
Les autres sont polis, et luisants, et dorés,
Et d'un brillant émail richement colorés.
Préfère cette race : elle seule, en automne,
T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne ;
Elle seule, au printemps, te distille un miel pur,
Qui dompte l'âpreté [11] d'un vin fougueux et dur.
Cependant si ce peuple, en son humeur volage,
Quittait ses ateliers, suspendait son ouvrage,
Sans peine on le rappelle à ses premiers emplois.
Arrache [12] seulement les ailes de ses rois ;
Quels sujets oseront quand leur chef est tranquille
Abandonner leur poste et déserter la ville ?
Toi-même, pour fixer leurs folâtres humeurs,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs ;
Ombrage de pins verts les dômes qu'ils habitent ;
Que les vapeurs du thym au travail les invitent ;

Et rutilis clarus squamis : ille horridus alter
Desidia, latamque trahens inglorius alvum.
Ut binæ regum facies, ita corpora plebis :
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Quum venit, et sicco terram spuit ore viator,
Aridus ; elucent aliæ, et fulgore coruscant
Ardentes auro, et paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles : hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes, nec tantum dulcia quantum
Et liquida, et durum Bacchi domitura saporem.
At quum incerta volant, cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, et frigida tecta relinquunt,
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor. Tu regibus alas
Eripe : non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.
Invitent croceis halantes floribus horti,
Et custos furum atque avium cum falce saligna
Hellespontiaci servet tutela Priapi.

Que Priape [13], en ces lieux, écarte avec sa faux
Et la main des voleurs et le bec des oiseaux ;
Fais-y naître des fruits, fais-y croître des plantes,
Et verse aux tendres fleurs des eaux rafraîchissantes.
  Si mon vaisseau [14], longtemps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore ;
Le narcisse [15] en mes vers s'empresserait d'éclore ;
Les roses [16] m'ouvriraient leurs calices brillants ;
Le tortueux concombre arrondirait ses flancs ;
Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
Ma muse abreuverait les tiges altérées ;
Je courberais [17] le lierre et l'acanthe en berceaux ;
Et le myrte amoureux ombragerait les eaux.
  Aux lieux où le Galèse [18], en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain longtemps abandonné.
C'était un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offrait aux troupeaux qu'une aride verdure ;
Ennemi des raisins, et funeste aux moissons :
Toutefois en ces lieux hérissés de buissons,

Ipse thymum pinosque ferens de montibus altis
Tecta serat late circum, cui talia curæ ;
Ipse labore manum duro terat ; ipse feraces
Figat humo plantas, et amicos irriget imbres.
  Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram,
Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti ;
Quoque modo potis gauderet intyba rivis,
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis ; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, et amantes litora myrtos.
  Namque sub Œbaliæ memini me turribus arcis,
Qua niger humectat flaventia culta Galesus,

Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevaient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur, qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyait naître
Ses mains chargeaient, sans frais, une table champêtre :
Il cueillait le premier les roses du printemps,
Le premier de l'automne amassait les présents;
Et lorsque autour de lui, déchaîné sur la terre,
L'hiver impétueux brisait encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînait les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe [19] émondait les rameaux;
Et, du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenait les zéphyrs, et hâtait sa richesse.
Chez lui le vert tilleul tempérait les chaleurs;
Le sapin [20] pour l'abeille y distillait ses pleurs :
Aussi, dès le printemps, toujours prêt à renaître,
D'innombrables essaims enrichissaient leur maître;
Il pressait le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumait sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone :
Chaque fleur du printemps était un fruit d'automne.

Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant : nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum
Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis, seraque revertens
Nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam atque autumno carpere poma;
Et quum tristis hiems etiamnum frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque morantes.
Ergo apibus fetis idem atque examine multo
Primus abundare, et spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus;

Il savait aligner[21], pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déjà recevaient les buveurs sous leurs ombres.
Mais d'autres chanteront les trésors des jardins;
Le temps fuit; je revole aux travaux des essaims.

Jadis parmi les sons des cymbales bruyantes,
L'abeille, secondant les soins des Corybantes,
Nourrit dans son berceau le jeune roi du ciel :
Son admirable instinct fut le prix de son miel.

Chez elle les sujets unissent leurs fortunes;
Les enfants sont communs, les richesses communes :
Elle bâtit des murs, obéit à des lois,
Et prévoit aux temps chauds les besoins des temps froids.
L'une[22] s'en va des fleurs dépouiller le calice;
L'autre d'un suc brillant et des pleurs du narcisse
Pétrit[23] les fondements de ses murs réguliers,
Et d'un rempart de cire entoure ses foyers;
L'autre[24] forme un miel pur d'un essence choisie,
Et comble ses celliers de sa douce ambroisie;

Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem auctumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pirum, et spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verum hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.

Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expediam, pro qua mercede, canoros
Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,
Dictæo cœli regem pavere sub antro.

Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum,
Et patriam solæ et certos novere penates;
Venturæque hiemis memores æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, et fœdere pacto
Exercentur agris : pars intra septa domorum

L'autre [25] élève à l'État des enfants précieux :
Celles-ci tour à tour vont observer les cieux ;
Plusieurs font sentinelle, et veillent à la porte ;
Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte ;
D'autres livrent la guerre au frelon dévorant :
Tout s'empresse ; partout coule un miel odorant.
Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre :
L'un, tour à tour, enferme et déchaîne les vents ;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissants ;
L'autre du fer rougi tourne la masse ardente :
L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante ;
Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux,
Qui tombent en cadence et domptent les métaux.
Tels, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différents [26] les essaims se séparent.
La vieillesse d'abord préside aux bâtiments,
Dessine des remparts les longs compartiments ;

Narcissi lacrimam, et lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina ; deinde tenaces
Suspendunt ceras : aliæ, spem gentis, adultos
Educunt fetus : aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas.
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti ;
Inque vicem speculantur aquas et nubila cœli ;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Quum properant, alii taurinis follibus auras
Accipiunt redduntque ; alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit impositis incudibus Ætna.
Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.
Non aliter, si parva licet componere magnis,
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, et Dædala fingere tecta

La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil[27], sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.
On les voit s'occuper[28], se délasser ensemble.
L'aurore luit, tout part ; la nuit vient, tout s'assemble ;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour ;
On s'empresse à la porte, on bourdonne à l'entour ;
Dans son alcôve enfin chacune se cantonne :
Plus de bruit ; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.
L'air est-il orageux et le vent incertain,
Il ne hasarde point de voyage lointain :
A l'abri des remparts de sa cité tranquille
Il va puiser une onde à ses travaux utile ;
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable[29], il affronte le vent.
Ses enfants sont nombreux ; cependant, ô merveille,
L'hymen[30] est inconnu de la pudique abeille ;

At fessæ multa referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ ; pascuntur et arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Mane ruunt portis, nusquam mora ; rursus easdem
Vesper ubi e pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras et limina circum.
Post, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.
Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt
Longius, aut credunt cœlo, adventantibus Euris :
Sed cirum tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant, et sæpe lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt ; his sese per inania nubila librant.
Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quod nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt, aut fetus nixibus edunt ;

Ignorant ses plaisirs ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,
De jeunes citoyens repeuple son empire,
Et place un roi nouveau dans ses palais de cire :
Aussi, quoique le sort, avare de ses jours,
Au septième printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle, et, sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfants remplacent leurs ancêtres.
  Plus d'une fois aussi, sur des cailloux tranchants,
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau, volontaire victime :
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime.
  Quel peuple de l'Asie[31] honore autant son roi ?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi :
Est-il mort, ce n'est plus que discorde civile :
On pille les trésors, on démolit la ville ;
C'est l'âme des sujets, l'objet de leur amour ;
Ils entourent son trône, et composent sa cour,
L'escortent au combat, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.

Verum ipsæ e foliis natos et suavibus herbis
Ore legunt ; ipsæ regem parvosque Quirites
Sufficiunt, aulasque et cerea regna relingunt.
Ergo ipsas quamvis angusti terminus ævi
Excipiat, neque enim plus septima ducitur æstas,
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domus, et avi numerantur avorum.
  Sæpe etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animam sub fasce dedere :
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis.
  Præterea regem non sic Ægyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes
Observant. Rege incolumi mens omnibus una est :
Amisso rupere fidem, constructaque mella
Diripuere ipsæ, et crates solvere favorum.
Ille operum custos ; illum admirantur, et omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes ;
Et sæpe attollunt humeris, et corpora bello

Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre, et l'onde;
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer.
Et, retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

Enfin[32] veux-tu ravir leur nectar écumant,
Devant leur magasin porte un tison fumant,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche
Pleuve, pour l'écarter, sur l'insecte farouche.
L'abeille est implacable en son inimitié,
Attaque sans frayeur, se venge sans pitié,
Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la plaie[33] et son dard et sa vie.

Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis :
Et lorsque, abandonnant l'humide sein de l'onde,
Taygète[34] monte aux cieux pour éclairer le monde,

Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.
His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætherios dixere : deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.
Si quando sedem angustam servataque mella
Thesauris relines, prius haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.
Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.
Bis gravidos cogunt fetus, duo tempora messis;
Taygete simul os terris ostendit honestum

Et lorsque cette nymphe[35], au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.
Toutefois, si l'hiver [36], alarmant ta prudence,
Te fait de tes essaims craindre la décadence,
Épargne leurs trésors dans ces temps malheureux,
Et n'en exige point un tribut rigoureux;
Mais parfume leurs toits, et prends les rayons vides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides.
La chenille[37] en rampant gagne leur pavillon;
Le lourd frelon[38] se rit de leur faible aiguillon;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence;
Des cloportes sans nombre assiègent leur palais;
Et l'impure araignée y suspend ses filets.
Mais plus on les épuise, et plus leur diligence
De l'État appauvri répare l'indigence.
Comme nous cependant[39] ces faibles animaux
Éprouvent la douleur et connaissent les maux;
Des symptômes certains toujours en avertissent:
Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent;

Plias, et Oceani spretos pede reppulit amnes;
Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.
Sin duram metues hiemem, parcesque futuro,
Contusosque animos et res miserabere fractas;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes,
Quis dubitet? Nam sæpe favos ignotus adedit
Stellio, et lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut dirum tineæ genus, aut invisa Minervæ
Laxos in foribus suspendit aranea casses.
Quo magis exhaustæ fuerint, hoc acrius omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, et floribus horrea texent.
Si vero, quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit, tristi languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis:

On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés;
Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
Accompagne des morts les tristes funérailles;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
Imite l'aquilon murmurant dans les bois,
Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
Et le feu prisonnier dans les forges brûlantes.
Veux-tu rendre à l'abeille une utile vigueur,
Que des sucs odorants raniment sa langueur;
Et dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime,
A prendre son repas invite-la toi-même.
Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thym,
Et la rose flétrie, et l'herbe du centaure[40].
Mais il est une fleur[41] plus salutaire encore.
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
Le Melle[42] la voit naître, et lui donne son nom.
De rejetons nombreux un amas l'environne;

Continuo est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies; tum corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt.
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent,
Aut intus clausis cunctantur in ædibus, omnes
Ignavæque fame et contracto frigore pigræ.
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant,
Frigidus ut quondam silvis immurmurat Auster,
Ut mare sollicitum stridit refluentibus undis;
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.
Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro
Hortantem, et fessas ad pabula nota vocantem.
Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem,
Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel psithia passos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.
Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.

D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne ;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons;
Et souvent les autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes :
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.
Dans les flots odorants d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine, et devant tes abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.
Mais si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit :
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.
Le peuple[43] dont le Nil inonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon[44] voit la verdure éclore;
Les voisins des Persans, qu'il baigne de ses eaux;
Les lieux où, vers la mer courant par sept canaux,

Namque uno ingentem tollit de cespite silvam,
Aureus ipse; sed in foliis, quæ plurima circum
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpe deum nexis ornatæ torquibus aræ ;
Asper in ore sapor ; tonsis in vallibus illum
Pastores et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.
Sed si quem proles subito defecerit omnis,
Nec genus unde novæ stirpis revocetur habebit :
Tempus et Arcadii memoranda inventa magistri
Pandere; quoque modo cæsis jam sæpe juvencis
Insincerus apes tulerit cruor. Altius omnem
Expediam prima repetens ab origine famam.
Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis,
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fécundat arena,

Il fuit les cieux brûlants témoins de sa naissance,
De cet art[45] précieux attestent la puissance.
Ce mystère d'abord veut des réduits secrets :
Il te faut donc choisir et préparer exprès
Un lieu dont la surface, étroitement bornée,
Soit enceinte de murs et d'un toit couronnée ;
Et que, des quatre points qui divisent le jour,
Une oblique clarté se glisse en ce séjour.
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes ;
Qu'on l'étouffe, malgré ses efforts impuissants ;
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire : on le laisse en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler le temps où des ruisseaux
Déjà les doux zéphyrs font frissonner les eaux,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise[46] ! ô merveille ! un innombrable essaim

Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis ;
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.
Exiguus primum, atque ipsos contractus ad usus,
Eligitur locus : hunc angustique imbrice tecti
Parietibusque premunt arctis ; et quatuor addunt,
Quatuor a ventis, obliqua luce, fenestras.
Tum vitulus, bima curvans jam cornua fronte,
Quæritur : huic geminæ nares, et spiritus oris
Multa reluctanti obsuitur, plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.
Sic positum in clauso linquunt, et ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, Zephyris primum impellentibus undas,
Ante novis rubeant quam prata coloribus, ante
Garrula quam tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat, et visenda modis animalia miris,

Dans ses flancs échauffés tout à coup vient d'éclore :
Sur ses pieds mal formé l'insecte rampe encore ;
Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant ;
Plus vigoureux enfin, le bataillon volant
S'élance, aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Ou que ces traits dans l'air élancés à la fois
Quand les Parthes guerriers épuisent leurs carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces merveilles.



Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avait vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné :
Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose
Il arrive ; il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
« Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas ! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devais prétendre?

Trunca pedum primo, mox et stridentia pennis
Miscentur, tenuemque magis magis aera carpunt :
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere ; aut ut, nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prælia Parthi.
Quis deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit?
Pastor Aristæus, fugiens Peneia Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens, atque hac affatus voce parentem :
« Mater ! Cyrene mater ! quæ gurgitis hujus
Ima tenes, quid me præclara stirpe deorum
(Si modo, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo),
Invisum fatis genuisti? aut quo tibi nostri

Hélas ! parmi les dieux j'espérais des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels !
Ce prix de tant de soins qui charmait ma misère,
Mes essaims ne sont plus ; et vous êtes ma mère !
Achevez ; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux ;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre âme. »
  Cyrène entend sa voix au fond de son séjour :
Près d'elle, en ce moment, les nymphes de sa cour [47]
Filaient d'un doigt léger des laines verdoyantes ;
Leurs beaux cheveux tombaient en tresses ondoyantes.
Là sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière, et Béroé sa sœur :
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Étalant toutes deux l'or, la pourpre, et l'hermine ;
Et la brune Nésée, et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Éphyre au sein de lis ;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère ;

Pulsus amor ? quid me cœlum sperare jubebas ?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum et pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo !
Quin age, et ipsa manu felices erue silvas ;
Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes ;
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis. »
  At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit : eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore ;
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla ;
Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, et flava Lycorias ; altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores ;
Clioque, et Beroe soror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ ;

Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontait des dieux les amours infidèles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les Nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
Cyrène s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides :
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots :
« O ma sœur! tu sentais de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paraît au bord des eaux accablé de douleurs;
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs. »
« Mon fils! répond Cyrène en pâlissant de crainte;
Qu'il vienne : et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paraisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux :

Atque Ephyre, atque Opis, et Asia Deiopeia,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.
Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta;
Atque chao densos divum numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupuere; sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens, summa flavum caput extulit unda;
Et procul : « O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror! ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicit. »
Huic percussa nova mentem formidine mater :
« Duc, age, duc ad nos; fas illi limina divum

Fleuve, retire-toi. » L'onde respectueuse,
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et, se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend ; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire ;
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants[48],
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie;
Le Tibre, encor plus fier de baigner l'Italie,
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Éridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais :

Tangere, ait. » Simul alta jubet discedere late
Flumina, qua juvenis gressus inferret : at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, et, ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput, unde altus primum se erumpit Enipeus;
Unde pater Tiberinus, et unde Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caicus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior effluit amnis.
Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, et nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes

Sa mère en l'écoutant, sourit et le rassure;
Les Nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
« Prends ce vase, ô mon fils : afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan[49], le vieux père du monde.
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. » Elle dit; et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur petillante :
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots :
« Protée[50], ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène[51] est sa patrie; et, dans ce même jour,
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;

Germanæ, tonsisque ferunt mantelia villis.
Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula : Panchæis adolescunt ignibus aræ.
Et mater : « Cape Mæonii carchesia Bacchi;
Oceano libemus, » ait. Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores,
Centum quæ silvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam :
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa :
« Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.
Hic nunc Emathiæ portus patriamque revisit
Pallænen; hunc et Nymphæ veneramur, et ipse
Grandævus Nereus; novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus

Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connaîtras d'où naissent tes revers ;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargant de fers.
On a beau l'implorer ; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière, et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorants jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu, sorti du sein des flots.
Là tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme ;
Serpent il s'entrelace, et lion il rugit ;
C'est un feu qui petille, un torrent qui mugit.
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits. »

Armenta et turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, prius vinclis capiundus, ut omnem
Expediat morbi causam, eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes; vim duram et vincula capto
Tende; doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios quum sol accenderit æstus,
Quum sitiunt herbæ, et pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quo fessus ab undis
Se recipit, facile ut somno aggrediare jacentem.
Verum ubi correptum manibus vinclisque tenebris,
Tum variæ illudent species atque ora ferarum.
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulva cervice leæna ;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.
Sed, quanto ille magis formas se vertet in omnes,
Tanto, nate, magis contende tenacia vincla ;

Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein.
Là, dans un antre obscur se retirait Protée :
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.
Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissait tous ses feux sur la plaine altérée;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avait pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittait le sein de l'onde;
Il marche; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers.

Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret quum lumina somno. »
Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem,
Quo totum nati corpus perduxit; at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Deprensis olim statio tutissima nautis.
Intus se vasti Proteus tegit objice saxi.
Hic juvenem in latebris aversum a lumine Nympha
Collocat : ipsa procul nebulis obscura resistit.
Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant,
Quum Proteus consueta petens e fluctibus antra
Ibat : eum vasti circum gens humida ponti

Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive ;
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant ;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,
Il cède ; et, se montrant sous une forme humaine :
« Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? » « Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée :
L'ordre des immortels m'amène devant vous :
Daignez... » Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :

Exsultans, rorem late dispersit amarum.
Sternunt se somno diversæ in litore phocæ.
Ipse, velut stabulis custos in montibus olim,
Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.
Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille, suæ contra non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verum, ubi nulla fugam reperit pellacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus :
« Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis? » inquit. At ille :
« Scis, Proteu, scis ipse ; neque est te fallere quidquam :
Sed tu desine velle : deum præcepta secuti
Venimus, hinc lapsis quæsitum oracula rebus. »
Tantum effatus. Ad hæc vates vi denique multa
Ardentes oculos intorsit lumine glauco,

« Tremble, un dieu te poursuit ! pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice [52] ;
Eurydice fuyait, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recélaient sous ses pas.
La mort ferma ses yeux : les Nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
Sou époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour,
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes ;
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la Parque inflexible, et les pâles Furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries.
Il chantait ; et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,

Et, graviler frendens, sic fatis ora resolvit :
« Non te nullius exercent numinis iræ.
Magna luis comissa : tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant,
Suscitat, et rapta graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes ; flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.
Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in litore secum,
Te veniente die, le decedente canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,

Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Accouraient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut; les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion, immobile, écoutait ses accords;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
« Enfin il revenait, triomphant du trépas;
Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas :

Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum,
Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber :
Matres, atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circum limus niger et deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.
Quin ipsæ stupuere domus, atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
« Jamque pedem referens, casus evaserat omnes,

Proserpine à ce prix couronnait sa tendresse.
Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait!
« Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne,... il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait; un coup d'œil a détruit son bonheur:
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie: « O destin rigoureux!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux?
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu; déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints, et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée! Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante;
L'horrible mort, jetant un voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi. »
« Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,

Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens, namque hanc dederat Proserpina legem;
Quum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes!
« Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa,
Immemor, heu! victusque animi, respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa, « Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale! Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. »
« Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa, neque illum,

Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur, où traîner sa misère ?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts ?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
« Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce :
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs:
Telle sur un rameau [53], durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,

Prensantem nequidquam umbras, et multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Amplius objectam passus transire paludem.
Quid faceret quo se rapta bis conjuge ferret?
Quo fletu Manes, qua numina voce moveret?
Illa quidem Stygia nabat jam frigida cymba.
« Septem illum totos perhibent ex ordine menses
Rupe sub aeria deserti ad Strymonis undam
Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus.
Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fetus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis late loca questibus implet.
Nulla Venus, non ulli animum flexere Hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem,
Arvaque Rhipæis numquam viduata pruinis

Il pleurait Eurydice, et, plein de ses attraits,
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire :
Il dédaigna leurs feux ; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice, en flottant, murmurait le doux nom :
Eurydice ! ô douleur ! Touchés de son supplice,
Les échos répétaient Eurydice ! Eurydice ! »
 Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
« Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes ;
Tu connais ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnait les chœurs des Nymphes de ces bois ;
Elles vengent sa mort : toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.

Lustrabat, raptam Eurydicen atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra deum, nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmorea caput a cervice revulsum
Gurgite quum medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah miseram Eurydicen ! anima fugiente, vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripæ. »
 Hæc Proteus, et se jactu dedit æquor in altum ;
Quaque dedit, spumantem undam sub vortice torsit.
At non Cyrene ; namque ultro affata timentem :
« Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa ; hinc miserabile Nymphæ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misere apibus : tu munera supplex
Tende, petens pacem, et faciles venerare Napæas ;
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.

Sur le riant Lycée, où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes;
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois, immole une génisse. »
  Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés foulaient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang, par sa chaleur féconde

Sed modus orandi qui sit prius ordine dicam.
Quatuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
Delige, et intacta totidem cervice juvencas.
Quatuor his aras alta ad delubra dearum
Constitue, et sacrum jugulis demitte cruorem,
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Post, ubi nona suos Aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa,
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises. »
  Haud mora : continuo matris præcepta facessit.
Ad delubra venit, monstratas excitat aras;
Quatuor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, et intacta totidem cervice juvencas.
Post, ubi nona suos Aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.
Hic vero, subitum ac dictu mirabile monstrum!

Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim ;
Des peuples bourdonnants s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.
Ma muse ainsi chantait les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César[54], l'amour et l'effroi de la terre,
Faisait trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendait son joug aimable à l'univers dompté,
Et marchait à grands pas vers l'immortalité.
Et moi je jouissais d'une retraite obscure ;
Je m'essayais dans Naple à peindre la nature,
Moi qui dans ma jeunesse, à l'ombre des vergers,
Célébrais les amours et les jeux des bergers.

FIN DES GÉORGIQUES.

Adspiciunt liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, et ruptis effervere costis,
Immensasque trahi nubes ; jamque arbore summa
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.
Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebât
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti,
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

FINIS GEORGICON.

NOTES.

LIVRE I.

J'ai déjà dit, dans le discours préliminaire, que Mécène avait engagé Virgile à composer les *Géorgiques :* il sut faire servir à la gloire de son ami et de son maître les talents de tous les genres; il fut aussi utile à Auguste par la finesse de sa politique qu'Agrippa par son courage. Il rassemblait les qualités les plus opposées : la plus infatigable activité et la plus excessive mollesse; les vues d'un grand homme et les faiblesses d'une femmelette.

[1] Protecteur des raisins, déesse des moissons.

Quelques interprètes ont cru que par Cérès et Bacchus Virgile entendait le Soleil et la Lune. Voilà un de ces paradoxes que les commentateurs n'avancent que pour avoir un prétexte d'étaler de l'érudition. Varron, comme Virgile, invoque au commencement de son ouvrage tous les dieux qui président à l'agriculture : 1° Jupiter et la Terre, 2° le Soleil et la Lune, 3° Cérès et Bacchus, 4° Robigus et Flore, 5° Minerve et Vénus, 6° l'Eau, qu'il appelle *Lympha,* 7° et le Succès, qu'il nomme *Bonus Eventus.* On voit que ces divinités sont absolument distinguées : cela doit suffire pour faire entendre le véritable sens de Virgile.

[2] Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages.

J'ai rapproché dans ma traduction Pallas de Neptune, parce qu'ayant fait naître dans le même jour, l'une l'olivier, et l'autre le cheval, ce rapprochement m'a paru naturel.

[3] Vous, jeune dieu de Cée, ami des verts bocages.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, révéré particulièrement des bergers, auxquels il enseigna l'art de recueillir le miel.

[4] Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant, qui le premier sillonnant les guérets.

Il s'agit, dans le premier vers, de Sylvain, par qui le jeune Cyparisse fut changé en cyprès; dans le second, de Triptolème selon les uns, d'Osiris suivant les autres.

[5] Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices.

Quelques éditions portent *non ullo :* cette leçon me paraît fausse. Il est question ici des plantes qui viennent d'elles-mêmes, et Virgile les distingue des plantes semées, *satis,* dont il parle dans le vers suivant.

[6] Et toi qu'attend le ciel et que la terre adore.

Rien de plus pompeux et de plus bas que cette invocation à César. Deux poëtes, après Virgile, se sont avilis par des invocations moins poétiques et plus basses encore; Lucain a prodigué les plus viles flatteries à Néron, et

Stace à Domitien. Ce dernier est le plus coupable des trois : Auguste eut pour lui la fin de son règne, Néron le commencement du sien; Domitien ne fut jamais qu'un monstre. Au reste, ce n'est pas d'avoir divinisé des hommes qu'il faut accuser ces poëtes, les mœurs de leur pays les y autorisaient, mais d'avoir mis au rang des dieux des scélérats qui méritaient à peine le nom d'homme.

[7] Veux-tu, le front paré du myrte maternel...

Le myrte était consacré à Vénus, dont les Jules se croyaient issus. On sait que les Romains avaient la prétention d'être descendus des Troyens. L'ambition des généalogies a donné de tout temps des ridicules aux peuples comme aux particuliers.

[8] Veux-tu sur l'océan un pouvoir souverain,...

Les géographes ne s'accordent pas sur la situation de Thulé : tous les auteurs et tous les poëtes qui en ont fait mention en parlent comme de la patrie la plus reculée vers le nord du monde connu. Il n'est pas vraisemblable que ce soit aucune des petites îles qui environnent la Grande-Bretagne. Cette contrée était regardée du temps de Virgile comme faisant partie de l'Empire romain : Virgile, qui voulait flatter Auguste, avait donc en vue un pays plus reculé. Quelques auteurs ont conjecturé que ce pouvait être l'Islande.

[9] Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux,...

Par ces mots *tardis mensibus* on entend généralement les mois d'été, parce qu'alors les jours sont plus longs. Peut-être ce passage, qui a tant exercé les commentateurs, peut s'expliquer encore plus naturellement, si on veut se rappeler que le Lion, la Vierge, et le Scorpion, sont en effet plus lents dans leur ascension que les neuf autres signes du zodiaque.

[10] Le Scorpion brûlant, déjà loin d'Érigone...

Érigone est le même signe que la Vierge. Les Égyptiens et les Chaldéens, créateurs de l'astronomie, différaient sur le nombre des signes du zodiaque. Les premiers en comptaient douze, et les autres onze. Virgile s'autorise de cette diversité d'opinions entre les anciens astronomes, et substitue Auguste à la Balance, entre la Vierge et le Scorpion, qui se resserrent pour lui. Il peut y avoir aussi deux allusions dans ces vers : Auguste était né sous le signe de la Balance, et ce signe est l'emblème de la justice.

[11] Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes.

Le printemps commençait au mois de mars. Mais ce n'est pas là ce que Virgile entendait par *vere novo;* et ceux qui écrivent sur l'agriculture n'affectent point, en parlant des saisons, la précision des astronomes; la fin des gelées est pour eux le commencement du printemps. C'est ainsi que Columelle explique ce passage.

[12] Par les soleils brûlants, par les frimats humides.

Ce passage est un de ceux qui ont le plus exercé les commentateurs.

Servius, le plus ancien, et peut-être le moins judicieux, entendait par *frigora* la fraicheur de la nuit, et par *solem* la chaleur du jour. Ce vers s'explique naturellement par le passage de Pline, *Quarto seri sulco Virgilius existimatur voluisse, cum dixit optimam esse segetem, bis quæ solem, bis frigora sensisset.* Columelle emploie souvent ces expressions, *secundo, tertio, quatro sulco*, pour exprimer un second, un troisième, un quatième labour. Virgile ne se contente pas d'ordonner aux cultivateurs quatre labours, il en donne la raison : c'est afin que la chaleur et le froid mûrissent la terre.

[13] Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va pas vainement enfoncer la charrue.

Columelle, en citant ce passage de Virgile, dit, *Verissimo vati, velut oraculo, crediderimus.* Cet éloge, que Virgile mérite presque partout, me parait assez mal appliqué à cet endroit, qui n'est qu'un précepte très-ordinaire, quoique très-important. Je l'ai cité cependant, pour prouver combien Virgile était estimé, pour la partie agronomique, par les auteurs qui ont écrit sur le même sujet.

[14] Le Tmole est parfumé d'un safran précieux.

Montagne de la grande Phrygie, fertile en vin et en safran.

[15] L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes.

Le *castoreum* est d'un grand usage en médecine; c'est un soporifique très-efficace. Lucrèce a dit :

Castoreoque gravi mulier sopita recumbit.

On s'en sert surtout pour les maladies de nerfs. Les Romains le tiraient du Pont. Le meilleur vient maintenant de la Moscovie et des pays les plus septentrionaux.

[16] Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes.

Les Chalybes étaient des peuples du Pont, qui exploitaient de riches mines de fer sur les bords du Thermodon.

[17] Lorsqu'un mortel, sauvé des ondes vengeresses...

On peut lire dans Ovide l'histoire de Deucalion et de Pyrrha. Ce poëte la termine par ces vers, où l'on trouve presque les mêmes expressions que dans Virgile :

Inde genus durum sumus experiensque laborum,
Et documenta damus qua simus origine nati.

Mais Ovide, selon son usage, exprime longuement ce que Virgile indique finement; l'un est pour ainsi dire le texte, et l'autre le commentaire.

[18] Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine.

L'Arcture, ou le Bouvier, du temps de Columelle et de Pline, se levait pour les Athéniens avec le soleil quand il était dans le douzième degré un tiers de la Vierge, et pour les Romains trois jours plus tôt, quand le

soleil était dans le neuvième degré un quart de la Vierge, l'équinoxe d'automne commençant alors le 24 ou le 25 septembre.

[19] Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture.

Pline entend par le mot *novales* nne terre qu'on ensemence de deux ans l'un.

[20] Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin.

Tristis signifie amer, comme Pline le fait entendre par ce passage, *Lupinum ab omnibus animalibus amaritudine sua tutum.* Le lupin des Romains n'est pas le même que le nôtre; c'est une graine qu'ils laissent longtemps dans l'eau pour lui faire perdre son amertume, et on l'achète ainsi dans les rues d'Italie. Notre lupin n'est autre chose que la faisole des Romains.

[21] Pour l'avoine, et le lin, et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs.

Virgile ne défend point ici de semer du lin, de l'avoine, et des pavots, comme on peut le voir par le vers 212, où il prescrit le temps de les semer ; mais il ordonne aux cultivateurs d'observer que ces sortes de graines, au lieu d'amender la terre comme les légumes, l'épuisent et l'amaigrissent; qu'ainsi, lorsqu'ils sèment du blé immédiatement après, il faut fumer la terre que ce produit a épuisée, *arida et effeta :* ces deux mots sont essentiels pour l'intelligence de ces vers. Columelle dit, liv. II, chap. 10 : *Lini semen, nisi magnus est ejus in ea regione quam colis proventus, et pretium provitat, serendum non est; agris enim præcipue noxium est.* Et au chap. 14 : *Una præsens medicina est, ut stercore adjuves, et absumptus vires hoc velut pabulo refoveas.*

[22] La terre toutefois, malgré leurs influences...

Virgile, en parlant plus haut du rapport des terres, se sert du mot *alternis*, et c'est sans doute pour cela que les commentateurs l'expliquent ici dans le même sens; mais il faut observer que plus haut il est joint aux mots *novales* et *cessare,* ce qui en détermine le sens dans cet endroit. Je pense qu'ici il ne peut être entendu de même, et que Virgile veut parler seulement du changement de semence. En effet, le poëte parle maintenant de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas laisser reposer leur terre, *aut tibi flava seres*, etc. Il les avertit de semer du blé immédiatement après les fèves, du lupin, ou de la vesce, parce que ces graines amendent la terre; mais il ajoute qu'il faut craindre les pavots, le lin et l'avoine, parce que ce produit épuise la terre : cependant il permet de les semer alternativement, pourvu qu'on prenne soin d'engraisser le sol qu'ils ont desséché.

Arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effetos cinerem immundum jactare per agros.

Ce qui rend encore cette interprétation plus naturelle, c'est ce vers,

Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva,

qui prouve que le poëte regarde le changement de semence comme l'équivalent d'un repos absolu. Cependant pour l'encouragement de ceux qui laissent leurs terres en jachère, il ajoute :

Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Je crois que ce morceau ainsi interprété devient plus clair et plus suivi.

[23] Cérès approuve encor que des chaumes flétris...

Cet usage s'est conservé en Italie. Fontanini, dans son *Histoire des Antiquités d'Horta*, rapporte à ce aujet une anecdote assez singulière. Marie Lancisius, qui avait beaucoup de crédit auprès du pape Clément XI, incommodé par la chaleur que causait l'incendie des chaumes dans les campagnes voisines de Rome, persuada au souverain pontife de proscrire cet usage par un édit. Le pape fit part de ce projet au cardinal Nuptius, qui l'en détourna, en lui représentant l'antiquité et l'utilité de cet usage, et en lui citant ces beaux vers de Virgile. Le pape supprima son édit. Cette méthode s'observe aussi dans les provinces méridionales de la France, qui, plus voisines de l'Italie, se rapprochent aussi davantage de ses coutumes et de ses usages en tous genres.

[24] Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux...

Les Romains brisaient d'abord la terre avec des râteaux, et l'aplanissaient ensuite en y trainant des claies; c'est ce que Columelle exprime par ces mots, qui répondent exactement aux vers de Virgile : *glebas sarculis resolvere, et inducta crate coæquare.*

[25] J'aime des hivers secs et des étés humides.

Ceci ne peut s'entendre que du solstice d'été. Ovide a employé *solstitium* dans le même sens :

Nec mihi solstitium quidquam de noctibus aufert.

Pline trouve qu'en cet endroit Virgile a été plus poëte qu'agriculteur. Virgile a pour lui l'expérience; ce précepte même était proverbial. Macrobe nous apprend que dans un vieux livre en vers, qu'on dit être le plus ancien des livres romains, on lisait les mots suivants : *Hiberno pulvere, verno luto, grandia farra, Camille, metes.* D'ailleurs ce précepte ne doit pas se prendre à la lettre : Virgile ne veut pas que tout l'été soit pluvieux, que l'hiver entier soit sec ; il veut seulement que la chaleur de l'un soit tempérée par des pluies, et l'humidité de l'autre par des gelées.

[26] Et le riche Gargare, et l'heureuse Mysie...

La Mysie est une partie de l'Asie Mineure; il y a dans cette province une montagne et une ville appelées *Gargare.* Comme les peuples de ce pays devaient moins leurs belles moissons à leur industrie qu'à la bonté du sol, Virgile a dit très-bien *ipsa suas mirantur Gargara messes.*

27 Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux...

Ceci ne se pratique point en France, et n'est plus guère en usage en Italie que pour les jardins.

28 .... Crains pour tes jeunes blés
L'ombre, et l'herbe indomptable...

Quelques interprètes ont cru qu'il s'agissait ici du chiendent; il est plus probable qu'il est question de la chicorée. Pline dit : *Est et erraticum intubum, quod in Egypto cichorium vocant.* Cette plante s'appelle encore à Rome *cichorio :* elle sert de nourriture au peuple; mais comme elle est très-amère, il en ôte la peau, et surtout les fibres, qui sont d'une amertume plus piquante : c'est sans doute ce que Virgile a voulu dire par *amaris fibris.*

29 .... Et les brigands ailés...

Virgile parle des oies comme d'un oiseau funeste aux moissons : on en rencontre encore aujourd'hui des troupeaux dans la Campanie, que Virgile avait principalement en vue en composant ses *Géorgiques.* A l'égard des grues, on sait qu'elles habitaient en foule sur les bords du Strymon, fleuve de la Thrace.

30 Lui-même il força l'homme à cultiver la terre.

Ceci ne veut pas dire qu'il inventa le labourage, puisque Virgile, quelques vers plus bas, attribue cette invention à Cérès; mais seulement qu'il obligea l'homme à cultiver la terre, en la hérissant de plantes inutiles ou nuisibles.

31 Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux.

Il est assez ordinaire de trouver une liqueur douce et glutineuse sur les feuilles de quelques arbres; ce qui peut avoir donné lieu aux poëtes d'imaginer que dans l'âge d'or les arbres distillaient du miel.

32 Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture.

Arbuta signifie ici l'arboisier : son fruit ressemble beaucoup à la fraise, mais il est plus gros, et n'a point, comme elle, ses graines en dehors. Cet arbre est très-commun en Italie, et donne un fruit amer dont le bas peuple se nourrit.

33 La rouille vient ronger les fruits de nos travaux.

La rouille est une maladie à laquelle le blé est très-sujet. Selon Pline, la rouille et le charbon sont la même chose, et nuisent non-seulement aux blés, mais aux vignes, qu'ils brûlent comme le feu. Varron invoque le dieu Robigus, qu'il prie de préserver la vigne de ce que les Latins appelaient *robigo.*

34 La ronce naît en foule, et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent.

Il y a dans le texte :

> Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
> Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Par *lappæ* Virgile entend la *bardane*, plante qui porte une feuille large, et dont les fruits s'attachent aux habits; par *tribuli*, la *chausse-trappe*, ou *chardon étoilé*, dont le fruit est armé d'épines, et qui est commun en Italie et dans les pays chauds. *Lolium* est l'*ivraie*. C'est une opinion générale dans l'Italie que l'*ivraie*, ou le *gioglio*, selon la manière de parler du peuple, si elle est mêlée dans le pain avec la farine, dérange la tête de celui qui en mange. On dit aussi d'un homme mélancolique, *a mangiato di pane con loglio*. L'avoine sauvage, *avenæ*, ainsi que l'ivraie, ressemble au blé; mais l'une et l'autre s'élèvent plus haut, ce qui rend l'expression *dominantur* aussi juste que brillante.

35......... On taille des traîneaux.

Ces instruments servaient à fouler le blé. Varron décrit ainsi le *tribulum : Id fit e tabula lapidibus aut ferro asperata, quo imposito auriga, aut pondere grandi, trahitur jumentis junctis, ut discutiat spica grana*. Cap. LII. *Traheæ* était aussi un instrument à peu près semblable, et destiné au même usage. Au reste, les anciens avaient pour battre leur blé trois manières, exprimées par ces mots de Pline : *Messis alibi tribulis in area, alibi equarum gressibus exteritur, alibi perticis flagellatur.*

36 Le van chasse des grains une paille inutile.

Les personnes qui étaient initiées aux mystères devaient être scrupuleusement vertueuses; elles se regardaient comme séparées du vulgaire; c'est peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des mystères. Ce qui sépare la paille du grain était un emblème propre à représenter la séparation des hommes vertueux d'avec le vulgaire des hommes vicieux. Il existe des copies de deux tableaux anciens qui semblent avoir rapport aux initiations : dans l'un la personne initiée paraît couverte d'un voile, tandis que deux autres tiennent un van sur sa tête; dans l'autre on voit un personnage qui tient un van, dans lequel est un enfant.

37 D'abord il faut choisir, pour en former le corps...

Cette description de la charrue renferme quelques obscurités qui n'ont été éclaircies par personne. L'endroit le plus difficile, c'est *duplici aptantur dentalia dorso*. Lacerda et Servius veulent que *duplici* signifie *lato*. Cette explication est insoutenable; il faudrait, pour entendre cette description, avoir devant les yeux la charrue qu'a voulu peindre Virgile. A ce passage près, j'ai tâché de faire en sorte que ma traduction fût à la fois une interprétation fidèle et un commentaire de Virgile : aussi suis-je plus long que lui en cet endroit.

[38] Sur deux orbes roulants que ta main le suspende

J'ai cru que *currus* signifiait une charrue à roues, et j'ai traduit en ce sens.

[39] Le charançon dévore un vaste amas de grains.

Il y a dans le texte *curculio.* A Lyon le bas peuple appelle *gourguillon* un petit insecte dont la forme ressemble à celle d'un escarbot, et qui se trouve souvent dans les fèves : on l'appelle communément *calandre.*

[40] Des légumes souvent l'enveloppe infidèle
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.

Quoique le mot *semina* s'entende généralement de toute sorte de semence, Virgile parle ici des légumes seulement : cette interprétation est appuyée sur ce passage de Columelle : *Priscis rusticis, nec minus Virgilio, prius amurca vel nitro macerari fabam et ita seri placuit.* Il me semble que dans la plupart des éditions cet endroit est mal ponctué; il faut un point après *maderent*, et une virgule seulement après *esset :*

Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset,
Et quamvis igni exiguo properata maderent.

Et voici, à ce qu'il me semble, ce que veut dire Virgile. On trouve deux avantages à tremper la semence dans du marc d'huile et du nitre : d'abord les légumes sont plus gros, et en second lieu cuisent plus promptement. Palladius rapporte le même effet : *Græci asserunt fabæ semina... nitrata aqua respersa cocturam non habere difficilem. Madere*, dans plusieurs auteurs latins, signifie bouillir; on en trouve des exemples sans nombre : mais, sans multiplier les citations, il suffira de ce passage de Columelle : *Hæc res efficit ut in coctura celerius madescat.* Les commentateurs auraient dû, au lieu de s'épuiser en conjectures absurdes, chercher dans les anciens auteurs agronomiques l'interprétation des endroits obscurs des *Géorgiques.* Les véritables commentateurs de Virgile en ce genre sont Palladius, Varron, Pline, et surtout Columell

[41] Avant que des vents froids le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre.

Pline a expliqué le fond de ce passage : *Virgilius seri jubet hordeum inter æquinoctium autumni et brumam ;* mais le mot *extremum* est obscur dans Virgile. Comment, si l'hiver est *intraitable* pour le laboureur, peut-on semer l'orge jusqu'aux derniers orages de cette saison? Ne pourrait-on pas dire que *extremus* signifie les extrémités d'une chose, soit d'un côté, soit de l'autre ; et qu'ainsi *extremum imbrem* peut signifier aussi bien les premières pluies que les dernières? Ceci n'est qu'une conjecture; mais elle s'accorde avec tout ce qu'ont écrit Varron, Caton, Columelle, qui assurent que les laboureurs habiles s'abstenaient scrupuleusement de travailler à la terre pendant le temps qu'on appelait *bruma ;* et Virgile le fait entendre lui-même par le mot *intractabilis.* D'ailleurs il est

ici question d'orge ; et Columelle assure qu'il ne faut jamais la semer que dans une terre sèche.

[42] Sème l'orge, le lin, les pavots nourrissants.

Il y a dans le texte *Cereale papaver*. Pourquoi *cereale* attribué au pavot? Les commentateurs se sont tourmentés pour interpréter ce mot. Le pavot se mêlait avec le blé chez les anciens pour faire le pain ; d'ailleurs, on en ornait les statues de Cérès : voilà, je crois, l'explication la plus naturelle du mot *cereale*.

[43] Sitôt que dans nos champs Zéphire est de retour,
On y sème la fève.

Aucun des anciens écrivains agronomiques ne s'accorde avec Virgile sur le temps auquel il faut semer les fèves : Varron veut que ce soit à la fin d'octobre ; Palladius au commencement de novembre. Columelle assure que le temps le moins favorable est le printemps. Pline veut qu'on les sème en octobre ; mais il ajoute que Virgile s'est conformé à l'usage suivi par les peuples qui habitaient près du Pô ; ce qui explique la contradiction qui se trouve entre Virgile et les autres auteurs latins.

[44] .... Et quand l'astre du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière..

Virgile a dit :

Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus.

C'est par le Bélier que commence l'année astronomique ; mais comme c'est au mois d'avril que la terre ouvre son sein, et que c'est l'étymologie d'*aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le soleil entre le 22 d'avril. Virgile donne au Taureau deux cornes dorées, à cause d'une étoile brillante qu'il porte au bout de chacune de ses deux cornes.

[45] Engloutit Sirius dans des flots de lumière.

Il y a dans le texte *adverso cedens Canis occidit astro*. Ce vers a exercé les plus savants commentateurs : je le crois le plus inintelligible de toutes les *Géorgiques*. J'ai suivi dans ma traduction l'interprétation de Macrobe, qui m'a paru la plus naturelle.

[46] Et le millet doré redemande tes soins.

Il y a dans le texte *milio venit annua cura*. Le sainfoin, dont nous venons de parler, dure plusieurs années ; le millet, au contraire, veut être semé tous les ans.

[47] Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor.

Il y a dans le texte :

Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur.

Par le mot *Eoæ* Virgile entend le coucher des Pléiades au matin, c'est-à-dire quand les Pléiades descendent sous l'horizon au couchant, en même temps que le soleil paraît sur l'horizon à l'orient. Columelle, en expliquant ce passage de Virgile, nous apprend que cela arrivait au neuvième jour des calendes d'octobre.

Par cet autre vers,

Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,

Virgile entend, selon tous les commentateurs, le lever héliaque de la Couronne d'Ariane, qui se fait lorsque cette constellation, éclipsée auparavant par les rayons du soleil, commence à s'en dégager, et à paraître à l'orient avant le lever du soleil : c'était, selon Columelle, le 13 ou le 14 d'octobre. Cette interprétation me paraît suspecte, à cause du mot *decedere*, qui partout marque le coucher d'un astre : il y en a une foule d'exemples. En général tout ce morceau sur l'astronomie est encore plus obscur que poétique.

48 Attends que dans les cieux disparaisse l'Arcture.

L'Arcture ou le Bouvier (*Bootes*) se couche, selon Columelle, le 21 d'octobre.

49 Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour.

Sous la zone torride est cette partie de la terre qui est contenue entre les deux tropiques. Les anciens la croyaient inhabitable à cause de son excessive chaleur; mais on a découvert depuis qu'elle était habitée par un grand nombre de nations. Elle contient une partie considérable de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique méridionale. Sous les deux zones glaciales sont les parties de la terre que renferment les deux cercles polaires; au nord sont la Nouvelle-Zemble, la Laponie, le Groënland; au midi, des pays qui sont encore sans nom, et où l'on n'a fait encore aucune découverte : sous les zones tempérées sont les parties du globe renfermées entre les tropiques et les cercles polaires. La zone tempérée, qui est entre le cercle arctique et le tropique du Cancer, contient la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, une partie de l'Afrique, et presque tout le nord de l'Amérique. Celle qui est entre le cercle antarctique et le tropique du Capricorne contient une partie de l'Amérique méridionale. Au reste, il est inutile d'expliquer les différents traits qui composent cette description; un coup d'œil jeté sur la sphère en apprendra davantage que le plus long commentaire.

50 Le globe, vers le Nord, hérissé de frimas,
S'élève, et redescend vers les brûlants climats.

Virgile parle ici des pôles et de leur élévation relative à l'horizon de chaque peuple.

51 Calisto, dont le char craint les flots de Téthys...

C'est une manière poétique d'exprimer que l'Ourse est toujours sur l'horizon.

[52] Le pôle du Midi, noir séjour du silence...

Les anciens imaginaient que le soleil n'éclairait point l'autre hémisphère; on voit cependant, par la suite de ce morceau, que Virgile a du moins soupçonné le contraire. Lucrèce s'en était douté avant lui (Liv. V, 649), comme on peut le voir dans ces vers, que Virgile a sûrement imités :

At nox obruit ingenti caligine terras,
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, et labefactos aere multo :
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supera terras quæ pertulit orbem.

[53] Creusent une nacelle, ou marquent leurs troupeaux.

On marquait les troupeaux avec un fer chaud, comme nous le voyons dans ce vers du troisième livre des *Géorgiques :*

Continuoque notas et nomina gentis inurunt.

[54] La meule met en poudre ou le feu cuit leurs grains.

Les Romains séchaient leurs grains avant de les moudre; et il est probable qu'ils y étaient obligés par une ancienne loi. Nous lisons dans Pline : *Instituit far torrere, quoniam tostum cibo salubrius esset. Id uno modo consecutum, statuendo non esse purum ad rem divinam nisi tostum.*

[55] Ou baigner ses brebis dans une eau salutaire.

Rarement on trouve dans Virgile des mots oisifs : il y a dans le texte.

Balantumque gregem fluvio mersare salubri.

Salubri est essentiel au sens; car Columelle nous apprend qu'il n'était pas permis de baigner les brebis aux jours de fête pour épurer leur laine, mais seulement pour cause de maladie.

[56] Et, rapportant chez soi les tributs de la ville...

Il y a dans le texte :

Lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.

Lapidem signifie, selon Servius, une pierre à moudre; selon d'autres, un mortier de pierre où l'on broyait le grain, comme on l'apprend par ce passage de Rosinus sur les antiquités romaines : *Ante usum molarum, frumenta in pila comminuebantur.* A l'égard de la poix, les Romains en faisaient grand usage pour goudronner les vases où ils gardaient le miel et le vin.

[57] Trois fois, roulant des monts arrachés des campagnes...

On a remarqué avant moi le bel effet que produisent ces élisions,

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam;

mais les efforts pénibles des géants, exprimés par deux vers d'un rhythme

laborieux, tandis que leur défaite est rendue en un seul vers d'une tournure facile, forment un contraste qui valait la peine d'être remarqué. J'ai tâché de le faire sentir dans ma traduction. Au reste, dans cette énumération des jours heureux ou malheureux, il est difficile de croire que Virgile ait été de bonne foi : les poëtes anciens, en général, se faisaient une loi de suivre les préjugés populaires, surtout lorsqu'ils tenaient à la religion. L'expérience prouve qu'il est très-indifférent de planter, de semer, etc., dans le croissant ou le déclin de la lune; la nature du terrain, la qualité des vents, l'action du soleil, voilà ce qui influe sur les fruits de la terre. M. de la Quintinie a réfuté le préjugé sur les lunaisons dans le second tome des *Instructions sur le Jardinage.*

58 Et des mers en courroux le noir abîme gronde.

Il y a dans le texte :

Fervetque fretis spirantibus æquor.

Quelques traducteurs ont cru que Virgile parlait ici des fleuves trop serrés dans leur lit : c'est défigurer entièrement ce morceau. Virgile a mis dans ces vers une gradation admirable; d'abord on voit les fossés se remplir, ensuite les fleuves mugissants se déborder, et enfin la mer bouillonner dans ses gouffres :

... Implentur fossæ, cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

D'ailleurs on sait que Virgile écrivait dans un pays très-voisin de la mer; aussi en parle-t-il souvent dans les quatre livres des *Géorgiques.*

59 Les animaux ont fui...

Il y a dans le texte *fugere feræ.* J'ai cru qu'on me pardonnerait d'avoir essayé de rendre la vivacité admirable de ce trait, produit, à ce qu'il me semble, par sa précision, et par le changement du présent en parfait. Je suis étonné que Dryden, écrivant dans une langue plus hardie que la nôtre, ait défiguré cet endroit par ce vers traînant et froid :

And flying beasts in forests seek abode.

60 L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu...

Le texte dit :

Et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor...

Pour peu qu'on soit sensible à la belle poésie, on sent l'effet de cette cadence suspendue. J'ai osé passer, pour la rendre, sur la règle de l'hémistiche : je crois que c'est dans ces occasions que les licences sont permises.

61 Observe si Saturne est d'un heureux présage.

Il y a dans le texte :

Frigida Saturni sese quo stella receptet.

Ce qui peut avoir donné lieu à l'épithète *frigida*, c'est que Saturne est à une plus grande distance du Soleil que les autres planètes. D'ailleurs les anciens le regardaient comme le dieu du froid, ainsi qu'on peut le voir par ce vers de Lucain,

> Frigida Saturno glacies et zona nivalis
> Cessit.

62 Quand l'ombrage au printemps invite au doux sommeil.

Je ne sais si mon admiration pour Virgile ne me fait pas trop d'illusion ; mais je trouve bien de l'adresse à avoir placé cette fête de Cérès immédiatement après la description d'un orage. Ces fêtes s'appelaient *Ambarvalia*, parce que la victime faisait le tour des moissons, *ambiret arva*.

63 Pour offrande du vin, et du lait, et du miel.

Si on veut voir combien ceux qui composent de gros livres font profit de tout, et combien ceux qui écrivent sur l'antiquité hasardent d'opinions peu fondées, on n'a qu'à lire le passage suivant du P. Montfaucon, dont l'ouvrage d'ailleurs est très-estimable. Il s'agit de prouver que Cérès et Bacchus étaient adorés conjointement.

« Virgile marque aussi le culte des deux dans les *Géorgiques*, où il « parle des trois tours qu'on faisait faire à la victime autour des moissons « avant que de l'immoler... Il met Cérès et Bacchus ensemble, etc. » Cette assertion est fondée sur ce vers :

> Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho...

Il est clair que *Baccho* signifie ici du vin, comme dans mille autres endroits ; on délayait le miel dans du lait et du vin. Il est vrai que Bacchus et Cérès partageaient souvent les honneurs du même sacrifice ; mais ce passage ne le prouve assurément pas.

64 Même avant que le fer dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne ; et, couronné de chêne...

Virgile parle ici d'une autre fête, qui précédait les moissons. Un commentateur anglais (M. Holdsworth) dit avoir vu des paysans florentins danser et chanter dans le mois de juillet la tête couronnée de feuilles de chêne. Horace fait naître la poésie en Italie des fêtes qui précédaient ou suivaient les moissons (*Lib. II*, *ép.* 1, *v.* 139).

65 Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer.

Les anciens croyaient que l'arc-en-ciel pompait les eaux de la mer. On trouve parmi les poëtes plusieurs allusions à ce préjugé. Dans une comédie de Plaute, quelqu'un voyant boire une femme vieille et courbée dit plaisamment :

> Ecce autem bibit arcus : pluet, credo, hodie.

On croit communément aujourd'hui que l'arc-en-ciel présage tantôt

la pluie et tantôt le beau temps. Il est à remarquer que Virgile a presque copié ce morceau de Varron et autres, et en particulier ce vers :

Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo.

66 Ni l'oiseau de Thétis...

L'alcyon. On peut lire dans les *Métamorphoses* d'Ovide celle d'Alcyon et de Céyx ; liv. XI.

67 Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance...

Nisus avait un cheveu couleur de pourpre, dont dépendait le sort de ses États. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos, qui assiégeait Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, et Scylla en alouette. Depuis ce temps-là le père, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

68 Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle.

Il y a dans le texte :

Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.

On a été fort partagé sur le sens de ces deux vers. Virgile veut dire, à ce qu'il me semble, non que les animaux aient une portion de l'âme divine (comme certains philosophes l'ont dit des abeilles), ni que le destin, qui assigne à chaque être ses facultés, leur ait donné des connaissances supérieures : *divinitus* est opposé à *fato*.

69 Le quatrième jour (cet augure est certain)...

Il s'agit ici du quatrième jour de la lune. Virgile a suivi l'opinion des astronomes égyptiens, *Quartam maxime observat Ægyptus.*

70 .... Et les nochers heureux
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Il y a dans le texte :

Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.

C'étaient des divinités de la mer. Glaucus, selon la fable, fut un berger qui, ayant pêché des poissons, les vit sauter dans la mer et lui échapper, parce qu'ils avaient touché une certaine herbe. Le berger, surpris, voulut goûter cette herbe : il sauta lui-même dans la mer, et devint dieu marin. Panope ou Panopée était fille de Nérée et de Doris, et par conséquent nymphe de la mer. Mélicerte fut le fils d'Ino, fille de Cadmus, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Ino, selon la fable, se précipita dans la mer avec son fils ; et l'un et l'autre ils devinrent dieux marins. Ino est le même que les Grecs appellent *Leucothoé*, et les Latins *Matuta*. Les Grecs donnèrent aussi à Mélicerte le nom de *Palæmon*, et les Latins celui de *Portunus.* (DESFONTAINES.)

[71] Quand César expira, plaignant notre misère....

Tous les prodiges qui précédèrent ou suivirent la mort de César sont rapportés différemment par les différents historiens qui en ont parlé. On peut lire dans Ovide un récit de ces mêmes prodiges : son morceau ne peut soutenir la comparaison avec celui de Virgile. L'art de peindre par les sons, qui caractérise les grands poëtes, lui manque entièrement : Virgile dans cet épisode, le porte au plus haut point.

[72] Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !

Il y a dans le texte *liquefactaque volvere saxa*. Le P. Larue l'interprète par *exesa, imminuta igne*. C'est un contresens : *liquefacta saxa* veut dire des rochers réellement fondus. L'académie de Naples, qui assurément ne peut que trop bien juger de la description d'un volcan, dans le compte qu'elle a pubié de l'éruption du Vésuve, arrivée en 1737, applaudit justement à la justesse des expressions de Virgile, et relève durement la méprise du P. Larue : *Ex quibus manifestum est poetæ phrasim imperiti hominis temerario judicio in præposteram explicationem esse deductam.*

[73] Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs.

Virgile a dit :

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

Ce passage a fort embarrassé les interprètes. Il faudrait des pages entières, je ne dis pas pour apprécier, mais pour rapporter les différentes opinions. Le P. Larue est un de ceux qui ont discuté ce passage avec le plus de soin ; mais son explication me paraît peu naturelle. Je crois que Virgile parle ici de deux batailles différentes, livrées dans deux endroits différents qui portaient le même nom : la première à Philippes près de Pharsale, en Thessalie ; la seconde près d'une autre Philippes, sur les confins de la Thrace. Pour donner plus de clarté à cette interprétation, je crois qu'il est à propos de faire voir, 1° qu'il y avait deux Philippes auprès desquelles les deux batailles ont été livrées ; 2° que ces deux villes étaient dans la Macédoine, autrement nommée *Emathie ;* 3° que ces deux villes étaient au pied du mont Hémus.

La première de ces deux propositions servira à expliquer les deux premiers vers :

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

La seconde fera comprendre ces deux autres :

Nec fuit indignum superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

D'abord on convient généralement qu'il y avait une fameuse ville, nommée *Philippes*, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine : elle fut dans son origine appelée *Datum*, ensuite *Crenides*, jusqu'à ce qu'elle fut nommée du nom de *Philippe*, père d'Alexandre. Outre cette ville célèbre, il y en avait une autre du même nom en Thessalie, qui fut d'abord nommée *Thèbes*, et ensuite *Philippopolis*, et par contraction *Philippi*, de *Philippe*, fils de Démétrius. Lucain désigne souvent la bataille de Pharsale par le mot de *Philippi* :

Video Pangæa nivosis
Cana jugis, latosque Hæmi sub rupe Philippos.

1° Stace donne indifféremment au poëme de Lucain le nom de *Pharsale* ou de *Philippes*. Outre la fameuse ville de Philippes sur les confins de la Thrace, il y en avait donc encore une dans la Thessalie près de Pharsale; et la bataille où Pompée fut vaincu par César est aussi souvent désignée dans les auteurs grecs et latins par le nom de *Philippes* que par celui de *Pharsale*.

2° Il n'est pas plus difficile de prouver que les deux Philippes étaient dans la Macédoine, autrement appelée *Émathie*. Ce pays, comme beaucoup d'autres, a éprouvé plusieurs changements, tant pour son nom que pour son étendue : il fut d'abord appelé, *Péonie*, ensuite *Émathie*, et enfin *Macédoine*. L'Émathie, ou la Péonie proprement dite, n'était qu'une petite partie de ce qu'on nomma ensuite la *Macédoine;* mais par la suite des temps le nom d'*Émathie* fut donné à toute la Macédoine, et ces deux mots signifièrent la même chose. Les prosateurs employaient le mot *Macedonia*, et les poëtes, par une raison facile à deviner, celui d'*Émathia*. Il s'agit maintenant de montrer que les deux Philippes étaient dans cette province. Depuis qu'elle fut devenue tributaire des Romains, elle s'étendait à l'orient jusqu'au Nessus, et par conséquent renfermait Philippes de Thrace; au sud, elle comprenait toute la Thessalie, et par la même raison Philippes voisine de Pharsale. Il n'y a que ceux qui s'en sont rapportés aux anciennes divisions de la Macédoine pour qui ce passage a été inintelligible.

3° Enfin les deux Philippes étaient au pied du mont Hémus. Cette assertion paraît d'abord contredire manifestement ce que je viens d'avancer; car si les deux Philippes étaient aux deux extrémités de la Macédoine, comment pouvaient-elles être situées toutes deux au pied du mont Hémus, montagne de Thrace? D'abord l'une des deux était sur les confins de la Thrace, et par conséquent on peut la placer au pied de l'Hémus; mais prolonger l'Hémus jusqu'en Thessalie, il semble que c'est vouloir imiter en quelque sorte les géants, qui dans ce même pays transportaient l'Ossa et le Pélion l'un sur l'autre. Cependant, à examiner la chose de près, elle paraît moins difficile à concevoir. Ne peut-on pas regarder le mont Hémus non comme une seule montagne, mais comme

une chaîne de montagnes? Il est bien vrai que la plus haute partie, ou, si l'on veut, la tête du mont Hémus, était dans la Thrace, ce qui a fait donner à une province de ce pays le nom d'*Hæmimontana;* mais plusieurs autres montagnes, telles que le Rhodope, le Pangée, etc., peuvent être regardées comme des membres du même corps : c'est ainsi qu'on a donné à différentes parties des Alpes et de l'Apennin les noms de *Saint-Gothard*, *Cénis*, etc., quoique ces montagnes ne soient pour ainsi dire que des chaînons d'une même chaîne. Les Italiens appellent encore le mont Hémus *Catena del mondo.* Si je ne craignais d'allonger cette note, déjà trop diffuse, je pourrais citer plusieurs passages qui favorisent cette interprétation; je me contenterai d'un seul endroit de Lucain : à la fin du premier livre, il prédit que la bataille de Pharsale, qu'il désigne sous le nom de *Philippes*, sera livrée au pied du mont Hémus :

Latosque Hæmi sub rupe Philippos.

Enfin on sait que les anciens donnaient aux mots géographiques une grande extension : *Dulichias rates* signifient les vaisseaux de la Grèce, quoique Dulichium ne fût qu'une petite île.

74 Un jour le laboureur...

J'ai déjà fait remarquer dans le discours préliminaire comment Virgile, dans cet épisode, ramenait adroitement l'agriculture, qu'il semblait avoir perdue de vue.

75 Et des soldats romains les ossements rouler.

Il y a dans le texte :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Je n'ai pu rendre ce mot *grandia*, qui, si l'on en croit les commentateurs, fait allusion à une opinion particulière des anciens : ils croyaient que les hommes dégénéraient de siècle en siècle. Voilà de ces expressions qui sont intraduisibles, parce qu'elles tiennent aux préjugés et aux opinions des anciens.

76 ...... Dieux paternels! ô dieux de mon pays!

Larue joint ensemble *Dii patrii indigetes.* Je crois qu'il se trompe. Une foule d'exemples me fait penser que Virgile parle ici de deux sortes de dieux : *dii patrii*, les dieux du pays, les dieux tutélaires, les dieux pénates; *dii indigetes*, les hommes déifiés.

77 Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate.

Cet endroit des *Géorgiques* semble avoir été écrit dans le temps qu'Auguste et Antoine rassemblaient leurs forces pour cette guerre, dont le succès fut décidé par la défaite d'Antoine et de Cléopâtre au promontoire d'Actium. Antoine tirait ses forces de la partie orientale de l'Empire; c'est ce que Virgile désigne par l'Euphrate : Auguste tirait les siennes de la partie septentrionale; c'est ce qu'exprime *Germania.*

[78] Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière...

Cette comparaison est une apologie adroite d'Auguste, qu'il suppose faire la guerre malgré lui, et comme entraîné par le torrent des événements.

LIVRE II.

[1] Et toi de qui la main vint m'ouvrir la barrière.

J'ai rapproché dans le texte et dans ma traduction ces deux invocations, que d'habiles commentateurs ont cru avoir été mal à propos séparées.

[2] Les uns, sans implorer des soins infructueux.

Il y a dans le texte : *nullis hominum cogentibus, ipse sponte sua veniunt.* Quelques commentateurs ont faussement accusé Virgile en cet endroit d'une erreur de physique. Virgile veut dire qu'il y a des arbres qui viennent, non pas sans semence, mais seulement sans avoir été semés de main d'homme. Il est ridicule d'imaginer que Virgile et les Romains, qui vivaient si habituellement à la campagne, et qui observaient si bien la nature, aient méconnu les siliques du genêt, les chatons du saule, du peuplier, de l'osier, lesquels sont d'autant plus apparents, que les fleurs paraissent avant les feuilles, et ornent la nudité de l'arbre avant qu'il ait recouvré sa verdure.

[3] D'autres furent semés...

Il y a dans le texte *posito de semine.* Le mot *posito* éclaircit ce que j'ai dit plus haut; il signifie une semence déposée, non par le hasard, mais par l'homme.

[4] Ainsi le cerisier aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfants...

Le cerisier était un arbre nouveau parmi les Romains du temps de Virgile. Pline nous apprend que Lucullus le transporta du Pont en Italie, après la défaite de Mithridate.

[5] Tels, sans les soins de l'art, d'elle-même autrefois
La nature enfanta les vergers et les bois.

Virgile a marqué les trois manières naturelles dont les arbres peuvent naître, ou d'une semence que le hasard a fait germer, ou d'une semence déposée par l'homme, ou enfin de rejetons; maintenant il va parler des manières artificielles de multiplier les arbres.

[6] Un aride olivier, surpassant ces prodiges,
Des éclats d'un vieux tronc poussent de jeunes tiges.

Lacerda assure qu'il a été témoin de cette reproduction merveilleuse en Espagne, où il écrivait son commentaire sur Virgile. On a remarqué près d'Ollioule, qui est à une lieue de Toulon, et sur la route de Toulon à

tières, que la plupart des oliviers sont des rejetons des anciennes tiges qui moururent dans l'hiver de 1709.

[7] Couvrons de pampre Ismare, et Taburne d'olives.

L'Ismare est une montagne de la Thrace, et le Taburne une montagne de la Campanie. La première était fertile en excellents vins, la seconde en oliviers. On la nomme aujourd'hui *Taburo.*

[8] L'arbre né de lui-même...

Virgile, après avoir décrit les manières naturelles et artificielles dont se multiplient les arbres, revient maintenant à ceux qui naissent naturellement, et nous apprend comment l'art peut les rendre fertiles.

[9] Mais chacun d'eux exige un art qu'il faut connaître.

Virgile, après avoir dit comment il faut perfectionner les arbres nés naturellement, revient aux moyens artificiels, et nous apprend lequel de ces moyens convient plus particulièrement à chaque espece d'arbres : ainsi les uns veulent être provignés, d'autres transplantés, d'autres greffés.

[10] De tronçons enfouis l'olivier veut renaître.

Columelle a dit de même : *Melius troncis quam plantis olivetum constituitur.* J'ai rendu *truncis* par *tronçons*, parce qu'en latin *truncus* ne signifie pas seulement le corps, mais encore les différentes parties d'un arbre; et Columelle l'emploie dans ce sens. *Truncus* dans ce vers est opposé à *propagine.*

[11] D'un rameau sort un myrte agréable à Vénus.

Il y a dans le texte *solido de robore*, qui veut dire, je crois, une forte branche. Au reste, tout ce morceau est différemment interprété par les différents commentateurs. Quelques agriculteurs assurent, contre le sentiment de Virgile, que le chêne, le sapin, le palmier, ne peuvent venir que de semence. Cependant il ne faut pas accuser trop légèrement Virgile d'erreur, il vaut mieux croire que la différence de climat et de culture a fait regarder mal à propos comme impossible ce qui était praticable chez les Romains.

[12] L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmène...

Le premier de ces arbres est le chêne, et le second le peuplier. Virgile a dit dans une de ses églogues :

Populus Alcidæ gratissima.

[13] D'autres seront greffés...

Ce morceau a été très-critiqué pour la partie agronomique. On prétend qu'on ne peut greffer un arbre que sur un arbre de la même espèce; qu'un frêne ne peut pas porter des poires, ni un orme des glands. Plusieurs expériences récentes prouvent le contraire, et justifient Virgile. La seule difficulté qui s'oppose à cette alliance d'arbres de différentes espèces, c'est que la sève est plus hâtive dans les uns et plus tardive dans les autres. Si donc on peut accélérer ou retarder la sève dans les sujets selon le

besoin, leur union deviendra possible : or, c'est ce qu'on a pratiqué souvent avec succès.

14 . ... Sur les planes stériles....

Le platane est ainsi appelé de πλατὺς, *large*, à cause de la largeur de ses feuilles. Les anciens avaient pour cet arbre une espèce de vénération, jusqu'à l'arroser de vin.

15 Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier.

Cet endroit a fort embarrassé les commentateurs. Comme il est naturel de greffer un arbre précieux sur un arbre qui l'est moins, ils ont cru qu'il était ridicule de vouloir enter le hêtre sur le châtaignier; en conséquence, au lieu de lire *castaneæ fagos*, ils ont altéré le texte pour former un sens. Deux passages de Pline prouvent qu'ils ont eu tort de supposer que le fruit du châtaignier chez les Romains était plus estimé que celui du hêtre : dans l'un de ces passages il semble s'étonner que la nature ait pris soin d'armer d'épines un fruit aussi commun que la châtaigne ; dans l'autre il parle du gland du hêtre comme d'un fruit très-doux, qui nourrit même les habitants de Chio durant un long siége. Cet arbre jouissait d'une grande vénération parmi les Romains; ils se servaient de son bois pour les vases des sacrifices, et de son fruit pour la médecine. Il est donc naturel de croire que Virgile veut parler ici du hêtre enté sur le châtaignier.

16 Le poirier de sa fleur blanchit souvent le frêne.

Il y a dans le texte *ornus*. Un habile botaniste anglais soupçonne que l'*ornus* est cette espèce de frêne d'où l'on recueille la manne dans la Calabre, et qu'on a nommée *fraxinus rotondiore folio;* ce qui s'accorde d'ailleurs avec un passage de Pline.

17 Tantôt, dans l'endroit même où le bouton vermeil...

Nos agriculteurs, au lieu de faire l'incision dans le bouton, la font audessus et au-dessous.

18 Un tronc, dont aucun nœud ne hérisse l'écorce...

Columelle a dit de même : *Ea parte qua maxime nitida et sine cicatrice* (*est arbor*). Virgile ne parle ici que de deux manières d'enter : nous en avons plusieurs autres, qu'on peut lire dans les livres d'agriculture.

19 Le même arbre d'ailleurs diversement produit...

Nous avons vu jusqu'à présent comment la nature et l'art multiplient les arbres. Virgile dans la seconde partie traite de la diversité des espèces. Dans cette énumération il parle 1° des arbres des champs, 2° de ceux des jardins, 3° enfin des vignobles.

20 La race des lotos...

Il y avait un arbre et une herbe appelés *lotos* par les anciens. Homère peint les chevaux d'Achille se nourrissant d'une herbe qui portait ce nom. Elle venait abondamment sur les bords du Nil. Si on en croit Prosper

Alpin, qui avait voyagé dans l'Égypte, cette plante ressemblait assez à notre nénufar, *nymphæa alba major.* Le *lotos*, arbre dont Virgile parle ici, a donné son nom à un peuple qui vivait de ses fruits, comme nous l'apprend Homère. Selon Théophraste, cet arbre était un peu moins grand que le poirier; ses feuilles étaient dentelées sur les bords, et semblables à celle de l'ilex ou chêne vert. Pline traduit Théophraste presque mot pour mot : seulement il ajoute que cet arbre était très-commun en Italie, où il avait dégénéré. Plusieurs botanistes ont cru le reconnaître dans l'alizier : et il est vrai que les feuilles de celui-ci sont dentelées; mais il faut avoir bien de l'imagination pour leur trouver la ressemblance avec celles de l'ilex : d'autres ont pensé, avec plus de probabilité, que le lotos des Lotophages est ce que nous appelons *zizyphus* ou *jujubier.* Ses feuilles ont un pouce et demi de longueur et un pouce de largeur; elles sont d'un vert très-vif, et dentelées par les bords, et par conséquent ressemblent bien plus aux feuilles du chêne vert que celles de l'alizier; ses fruits ont la forme et la grosseur de l'olive; leur chair est d'un goût agréable : ce qui s'accorde avec ce qu'Homère a dit du lotos, μελιηδέα καρπόν. On envoie ces fruits secs d'Italie.

Virgile donne au cyprès l'épithète *Idæis.* Il y avait deux monts Ida, l'un en Phrygie, et l'autre en Crète. C'est du second qu'il est question ici. Pline l'appelle la patrie du cyprès; et Théophraste prétend qu'il n'y avait qu'à remuer la terre pour y faire naître cet arbre, que les anciens consacraient à la tristesse et à la mort.

[21] **L'olive, ainsi qu'au goût, est différente aux yeux.**

Virgile nomme trois sortes d'olives : *orchades* ou *orchites*, de ὄρχις, *testiculus*, parce qu'elles étaient rondes; *radios*, parce qu'elles avaient la forme d'une navette; *pausia*, du mot *pavire*, qui veut dire *broyer*, parce que, si l'on en croit Columelle, cette dernière espèce était celle qu'on broyait pour exprimer l'huile.

[22] **La poire est distinguée, ici par sa grosseur....**

Comme Virgile a nommé trois sortes d'olives, il nomme trois sortes de poires : 1° *crustumia*, de *Crustumium*, ville de Toscane : 2° *syria*, qu'on nommait autrement *tarentina*, parce qu'elles avaient été transportées de Syrie à Tarente; 3° *volema*, parce qu'elles remplissent la paume de la main, *volam manus.* Le P. Larue croit que la première espèce est la poire-perle, la seconde la bergamote, la troisième le bon chrétien : mais la différence de climat et de culture et l'éloignement des temps ne nous permettent guère que des conjectures sur ce que pouvaient être ces fruits chez les Romains. Je crois qu'on me pardonnera de n'avoir pas hérissé mes vers de tous ces noms latins.

[23] **La grappe de Lesbos rampe sur les coteaux.**

Il y a dans le texte *Methymnæo.* Méthymna était une ville de l'île de Lesbos, dans la mer Égée.

Thase était une île de la même mer. Il est probable que le vin maréotide était du vin d'Égypte, près du lac Maréotis. Horace, en parlant de Cléopâtre, dit : *mentemque lymphatam Mareotico redegit in veros timores.*

On ignore d'où vient le nom *psithia* : on sait seulement que le raisin de cette vigne se séchait au soleil ou au feu, et qu'on en exprimait le vin cuit : dans quelques-unes de nos provinces méridionales on fait encore de cette sorte de vin. Les Latins appelaient ce raisin *passum*, du mot *pati*, parce qu'il souffrait le soleil et le feu.

Lageos vient, dit-on, de λαγωὸς, *lièvre*, parce que ce vin en avait la couleur. Pline nous apprend que c'était chez les Romains un vin étranger, ainsi que le vin de Thase et de Maréotide.

Preciæ veut dire, si l'on en croit Servius, du raisin précoce, du mot *præcoquæ*.

Le vin de Rhétie se recueillait sur les confins de l'Italie. Auguste, dit Suétone, l'aimait beaucoup : cela n'empêche point Virgile de le mettre bien au-dessous du Falerne. Sous quelques empereurs peut être en aurait-il coûté la vie à quiconque aurait osé ne mettre qu'au second rang le vin favori de l'empereur.

Falerne était une montagne de la Campanie où l'on recueillait cet excellent vin tant vanté par les poëtes. Je suis surpris que Virgile n'ait point parlé du Cécube, si célébré par Horace. Virgile appelle l'Aminée *firmissima*, c'est-à-dire un vin qui a du corps et qui se soutient longtemps; Columelle lui donne le même éloge.

Le *Tmole*, qui était fertile en safran, l'était aussi en excellent vin. On voit à Pouzzole une base dédiée à Tibère, sur laquelle sont quatre figures en bas-relief, représentant quatre provinces d'Asie avec leurs attributs, et le nom des figures au bas de chacune Le Tmole y est représenté en Bacchus, sans doute à cause de l'abondance et de la bonté de son vin. Dans la collection de mylord Pembrock il y a un buste du Tmole couronné de raisins et de pampres. Canini, dans son *Iconographia*, a fait graver une médaille qui représente un vieillard couronné aussi de raisins, avec ce mot Τμῶλος; sur le revers est une figure qui tient dans sa main droite un vase incliné, avec cette inscription Σαρδιανῶν, parce que le mont Tmolus était près de la ville de Sardes. Tous ces monuments prouvent combien le vin qu'on y recueillait était estimé. Je ne doute pas que nos peintres et nos sculpteurs, s'ils avaient à caractériser la Champagne ou la Bourgogne, ne fissent le même honneur à leurs vins.

Le vin de Phanée était le même que celui de Chio, île de la mer Égée. Il a eu, comme les autres vins fameux, l'honneur d'être chanté par Horace. L'épithète *rex*, si l'on en croit Servius, est empruntée de Lucinius, qui dit, Χίος τε δυνάστης.

Le mot *Argitis*, à ce que l'on croit, vient d'Argos, ville du Péloponèse, aujourd'hui la Morée. La petite espèce était apparemment plus estimée que la grande.

Le vin ou le raisin de Rhodes se présentait au dessert ; c'était le moment où l'on faisait des libations en l'honneur des dieux.

Le bumaste était un gros raisin, qui tire son nom du mot grec qui signifie *mamelle de vache*. On connait encore en Italie, et surtout à Florence, un gros raisin rouge qui se présente au dessert.

[24] Mais qui pourrait compter et nommer tous ces vins?

Pline nous apprend que Démocrite seul avait cru qu'on pouvait compter les diverses espèces de vin. Je ne conçois guère mieux la possibilité que l'utilité d'un pareil calcul.

[25] Tout sol enfin n'est pas propice à toute plante.

Virgile, après avoir traité de la diversité des arbres et de leurs espèces, parle maintenant des terrains les plus propres à chacun d'eux. Chaque sol, chaque climat produit des arbres différents. On a poussé trop loin cette maxime, qui nous a longtemps privés des productions étrangères. L'usage nous apprend tous les jours qu'une foule d'arbres et de plantes qu'on croyait ennemis de notre climat peuvent s'y naturaliser. Les différents pays font tous les jours des échanges de végétaux. La vigne était autrefois inconnue aux Gaules ; elle y réussit mieux aujourd'hui qu'en Italie même. Ainsi, quoiqu'il soit vrai de dire qu'il faut consulter la nature du terrain, il n'est pas moins vrai qu'il faut se défier des préjugés qui semblent avoir consacré pour jamais tel sol et tel climat à telles ou telles productions.

[26] Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.

L'ébène est un bois des Indes, dur et pesant, propre à recevoir le plus beau poli. Il y en a de trois sortes, le noir, le rouge et le vert : on trouve ces trois sortes à Madagascar ; l'île de Saint-Maurice fournit une partie de celui qu'on emploie en Europe. On n'est pas d'accord sur la nature de l'arbre qui donne l'ébène noire. Ce bois parut à Rome pour la première fois lorsque Pompée triompha de Mithridate. Pline dit qu'étant brûlé il répand une odeur agréable, ce qui a fait croire que cette ébène n'était pas semblable à la nôtre, et que ce pouvait être une espèce de bois de gaïac.

[27] Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.

Le cotonnier dont il s'agit ici est un arbuste qui s'élève à la hauteur de huit à neuf pieds ; son fruit, arrondi intérieurement et divisé en quatre ou cinq loges, s'ouvre par le haut pour laisser sortir les semences enveloppées d'une espèce de laine propre à être filée, et qu'on nomme *coton*, du nom de la plante.

[28] Ici d'un fil doré les bois sont enrichis.

Les Romains, qui n'avaient point de commerce immédiat avec la Chine, et chez qui la soie n'arrivait qu'après avoir passé par bien des mains étrangères, avaient entendu dire qu'on la recueillait sur des arbres ; d'où ils con-

cluaient qu'elle était la production des arbres mêmes. Or, nous savons aujourd'hui que l'on trouve à la Chine une espèce de ver à soie, aussi commune que le sont les chenilles en Europe, qui se nourrit et se métamorphose sur toutes sortes d'arbres, et une autre qui couvre de ses fils les arbres mêmes. Les étoffes de soie, que les Romains achetaient au poids de l'or, n'étaient que des gazes, qui laissaient voir ce qu'elles paraissaient couvrir. Outre la raison de bienséance, une sage politique engageait les Romains à interdire la soie : ils craignaient avec raison que le libre achat de cette précieuse marchandise ne fît passer aux extrémités de l'Orient des sommes immenses qui ne reviendraient point dans l'Empire. Il semble que la nature, en donnant la soie au genre humain, nous a fait un présent très-équivoque : si d'un côté la soie est une source d'agréments, de commodités, de richesses, de l'autre elle est nuisible au progrès de l'agriculture : plus l'usage de la soie est commun, moins on a besoin de laine, moins on nourrit de troupeaux, moins on a d'engrais pour fertiliser les terres. Cette raison, quoique vieille, n'en est pas moins sensée : c'était elle qui avait prévenu le sage Sully contre les manufactures d'étoffes de soie. Peut-être ne devrait-on les admettre que dans les pays stériles, ou dans ceux qui regorgent d'habitants et de cultivateurs, comme la Chine. (La Bletterie.)

29 Le Nil du vert acanthe admire les feuillages.

Virgile a fait souvent mention de l'acanthe dans le quatrième livre : il le représente comme une plante flexible et tortueuse.

Flexi tacuissem vimen acanthi.

Dans la quatrième églogue il en parle comme d'une plante très-agréable :

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.

On a supposé, peut-être avec assez de raison, qu'il y avait deux sortes d'acanthe, dont l'une est une plante d'Égypte, et l'autre une plante à laquelle ont rapport les passages que j'ai cités. L'arbre est décrit par Théophraste. Selon lui, il est nommé *acanthes*, parce qu'à l'exception de sa tige, il est tout hérissé d'épines ; sa fleur est belle, et employée par les médecins. Il donne une espèce de gomme. D'après la description qu'en fait Théophraste, il semble que c'est l'acacia d'Égypte, d'où l'on tire ce qu'on appelle la *gomme arabique*. Le suc qu'on exprime des siliques de l'acacia, avant qu'elles soient mûres, s'emploie maintenant au Caire. Prosper Alpin, qui a recueilli lui-même la gomme de cet arbre, assure qu'il est le seul dans l'Arabie et dans l'Égypte qui en produise. Je parlerai de l'autre espèce d'acanthe dans les notes du quatrième livre.

30 Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages.

Pline dit que le baume est un arbuste qui ne croît que dans la Judée, et qui ne se trouvait autrefois que dans les jardins du roi. Vespasien et Titus firent voir à Rome cet arbuste dans la cérémonie de leur triomphe, après avoir terminé la guerre contre les Juifs. Les Juifs, ajoute-t-il, traitèrent

cette plante comme eux-mêmes, en s'efforçant de la détruire, afin que les Romains ne pussent s'en rendre maîtres : les Romains en prirent la défense, et l'on combattit pour un arbuste.

Il ressemble plus à la vigne qu'au myrte : on le coupe avec le verre ou des couteaux de pierre ou d'os : on appelle *opobalsamum* la liqueur qui coule de la plaie, etc. Josèphe dit que cette plante avait été apportée d'Égypte en Judée, et qu'elle fut donnée à Salomon par une reine d'Égypte et d'Éthiopie. (DESFONTAINES.)

[31] Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts.

Il y a dans le texte : *extremi sinus orbis :* c'est le golfe du Gange ; c'était l'extrémité du monde connu. On peut lire dans Quinte-Curce, livre IX, la description des forêts dont parle ici Virgile. Pline a mis en prose ces vers de Virgile : *Arbores quidem tantæ proceritatis traduntur, ut sagittis superari nequeant.*

[32] Vois les arbres du Mède, et son orange amère...

L'arbre que décrit Virgile n'est autre chose que le citronnier; les Grecs l'appelaient *medicum*, et les Latins *citrium.* Virgile en parle comme d'un contre-poison efficace ; Athénée, qui lui attribue le même effet, en cite un exemple remarquable. Un gouverneur d'Égypte avait condamné deux malfaiteurs à mourir de la morsure des serpents : comme on les conduisait au lieu du supplice, une personne, touchée de leur sort, leur donna à manger un citron, qui les préserva du venin des serpents. Le gouverneur, surpris, demanda ce qu'ils avaient mangé ou bu ce jour-là : on lui répondit qu'ils n'avaient mangé que du citron. Il ordonna que le jour suivant on en donnerait à l'un des deux seulement. Celui-là fut sauvé une seconde fois, l'autre périt sur-le-champ. Cette histoire a bien l'air d'un conte. Virgile attribue au fruit de cet arbre un goût désagréable : il peut avoir été amélioré par la culture.

[33] Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor...

Rien de plus naturellement amené que cet éloge de l'Italie : on peut le comparer avec celui de l'Italie moderne par Addison, dans une épître à milord Halifax. Ce morceau de poésie me paraît digne de Virgile lui-même.

[34] Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux...

Virgile veut dire que l'Italie n'est point riche en fictions comme quelques pays vantés par les Grecs, mais qu'elle possède des biens réels, du blé, du vin, des oliviers, etc. Ces vers font allusion à ces taureaux de la Colchide dont les naseaux jetaient des flammes. Jason les dompta, les attela, et sema les dents du dragon qui gardait la toison d'or : elles devinrent pour lui autant de soldats. Virgile, comme on aura souvent lieu de l'observer, tourne volontiers en ridicule les fictions des Grecs ; tel est ce vers dans le premier livre :

Quamvis Elysios miretur Græcia campos ;

celui-ci dans le second :

Atque habitæ Graiis oracula quercus;

ceux-ci au commencement du troisième :

Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras ?

et une foule d'autres, où il semble que ce grand poëte s'indignait de la supériorité qu'on avait jusque alors accordée aux Grecs sur les Romains. Personne n'a plus que lui fait pencher la balance.

35 Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines.

On regarde communément ces vers comme une exagération : cependant Varron et Pline parlent d'un pommier qui, dans un canton d'Italie, près de Coscence en Calabre, portait des fruits deux fois l'année. Un commentateur anglais, que j'ai déjà cité, dit qu'on lui a parlé en Italie d'une vigne près d'Ischia qui donnait du raisin trois fois par an, et qui, par cette raison, s'appelle *uva di tre volte l'anno*. Il y a des grappes qui mûrissent au mois d'août, d'autres au mois d'octobre, d'autres enfin au mois de décembre ou de janvier; ce qui répond à ce passage de Pline : *Vites quidem et triferæ sunt, quas ob id insanas vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Ils ont aussi des figuiers qui donnent des fruits deux fois l'année, 1° au mois d'août et de septembre, 2° au mois de mai : cette dernière récolte est appelée pour cette raison *fico di Pascha.* Près de Naples il y a un endroit fameux par ses figuiers, où l'on couvre de paillassons les petites figues qui n'ont point mûri en automne; elles passent ainsi l'hiver, mûrissent au printemps. En voilà assez pour justifier Virgile sur cet article.

36 Mais ce sol ne nourrit ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main.

Aucun traducteur n'a fait entendre le véritable sens de ces vers, faute d'avoir pris garde au mot *at.* Virgile veut dire que le climat d'Italie renferme tous les avantages des pays chauds, sans en avoir les inconvénients : ainsi, dit-il, nos arbres et nos troupeaux portent deux fois; mais (malgré la chaleur du climat) on n'y trouve ni poisons ni serpents monstrueux, etc. La suppression du seul mot *mais* défigure entièrement ce morceau; et ce qui forme dans Virgile un rapprochement ingénieux n'offre chez les traducteurs que des idées décousues. Au reste, ce n'est pas dans ce seul endroit qu'ils ont commis cette sorte d'infidélité : partout ils passent les mots qui font liaison. Il est plaisant après cela de voir l'abbé Desfontaines convenir de bonne foi que les *Géorgiques* sont écrites sans méthode.

37 Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.

Virgile ne dit pas qu'il n'y ait point de serpent en Italie, mais seulement qu'on n'y en trouve point de monstrueux

[38] Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages.

Il y a encore en Italie une multitude de villes situées sur des rochers : dans la route de Rome à Naples on en voit quatre d'un seul coup d'œil.

[39] La mer de deux côtés nous présente son sein.

L'Italie est entre deux mers; la mer Adriatique au septentrion, qu'on appelle aujourd'hui le *golfe de Venise*, et la mer Tyrrhénienne au midi. Ces deux mers s'appelaient *mare superum* et *mare inferum*. (DESFONTAINES.)

[40] Ici le Lare étend son enceinte profonde.

Le Lare est un grand lac au pied des Alpes dans le Milanais : on le nomme aujourd'hui *lago di Compo*. Le Bénac est un autre grand lac dans le Véronais : on l'appelle *lago di Garda*. Pour ce qui regarde les lacs Lucrin et Averne, les historiens nous fournissent l'explication de ce passage. Dion dit : Cumes est une ville de la Campanie, où, entre Misène et Pouzzol, est une place de la figure d'un demi-cercle, presque environnée de monticules stériles. On y compte trois petites baies : la première, qui s'avance le plus dans la mer, est moins éloignée des villes ; la seconde, appelée *Lucrin*, est près de la première ; la troisième, qui entre davantage dans les terres, semble être un lac, et s'appelle *Averne*. La première de ces baies se nomme *la baie Tyrrhénienne*. Entre la première et la troisième, Agrippa resserra le Lucrin : il n'y laissa qu'un peu d'eau, et en fit un port commode. Le golfe Lucrin, dit Strabon, est separé de la mer par une digue longue de huit stades, et seulement assez large pour qu'un chariot puisse rouler dessus. Comme l'eau passait souvent par-dessus la digue, Agrippa la fit rétablir, et ménagea une entrée pour les petits vaisseaux. Le golfe d'Averne est renfermé dans celui de Lucrin. Suétone dit aussi : *Portum Julium apud Baias immisso in Lucrinum et Avernum mari, (Agrippa) effecit.* Les trois golfes servent à former le port Julius. De l'un on entrait dans l'autre. Le golfe Tyrrhénien était le plus avancé dans la mer ; le Lucrin était séparé du Tyrrhénien par une digue ouverte au milieu, pour donner passage aux vaisseaux ; puis le golfe ou lac Averne, plus avancé dans les terres, et qui recevait l'eau des deux autres golfes. Ce port fut construit l'an de Rome 717, dans le temps du triumvirat.

[41] Toi surtout, toi, César, qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.

Il me semble que Virgile ne veut point parler ici des drapeaux que les Parthes renvoyèrent à Auguste, comme le prétend l'abbé Desfontaines : aucun des mots du texte ne favorise cette interprétation forcée. Je crois plus volontiers que le poëte parle ici de quelque avantage remporté sur Cléopâtre et les Égyptiens avant la bataille d'Actium. Le mot *Indum* ne fait rien contre cette explication. Plusieurs auteurs, et Virgile lui-même,

ont souvent employé ce mot *Indi* pour tous les peuples qui habitaient les pays chauds, et qui étaient au delà de la mer Méditerranée.

42 Terre féconde en fruits, en conquérants fertile,
Salut.

J'ai cru qu'on me pardonnerait cette dernière expression, plus vive que ces mots, *Je te salue.* On peut comparer avec ce bel éloge de l'Italie celui que Pline en fait à la fin de son *Histoire naturelle*

43 Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.

C'étaient ordinairement des Toscans qui jouaient de la flûte dans les sacrifices : ils étaient fameux pour leur gloutonnerie; ce qui a fait dire à Virgile *pinguis Tyrrhenus*, comme Catulle avait dit *obesus Etruscus.* Une fois ils quittèrent Rome, parce que (je ne sais en quelle circonstance) on les empêcha de satisfaire leur amour pour la bonne chère. Ils ne consentirent à leur retour que sous la condition qu'on leur permettrait de manger dans les sacrifices. A la villa Justiniani on voit un bas-relief où ils sont représentés avec l'embonpoint que Virgile leur attribue ici. Était-ce en leur qualité de Toscans qu'ils étaient ivrognes et gloutons, ou en leur qualité de musiciens? je l'ignore.

44 Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue...

Ces vers ont rapport au sujet de la première églogue. Dans la distribution qu'Auguste fit du territoire de Mantoue aux soldats vétérans, Virgile perdit son patrimoine, qui lui fut rendu par la protection de Mécène. Les vers de Virgile en cet endroit sont pleins de la plus touchante sensibilité et de la plus aimable poésie. Je ne crois pas prêter des beautés à Virgile en faisant remarquer la marche et le ton de la douleur dans ce vers, composé de spondées :

Et qualem infelix amisit Mantua campum.

45 Mais fuis ce mont pierreux, dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin.

Il y a dans le texte, *Vix humiles apibus casias roremque ministrat.* On a, je crois, mal entendu ce mot *casia.* Il y en avait de deux sortes; l'une était un arbrisseau aromatique, que Virgile désigne probablement dans ce vers,

Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :

l'autre était une herbe commune en Italie; et c'est sans doute cette seconde espèce que désigne ici Virgile, puisqu'il en parle comme d'une plante vulgaire. Il ne faut pas s'étonner que Virgile emploie pour deux choses différentes la même dénomination. Nous avons déjà vu que les mots *lotos* et *acanthe* désignent chacun un arbre et une plante en même temps. M. Martyn, botaniste anglais, croit que la plante appelée *casia*, qu'il faut distinguer de l'arbrisseau, est le *cneorum* des Grecs, ou le *thymelea* de

Pline, qui porte le *granum cnidium*. Le romarin était appelé ainsi 1° parce qu'il servait d'aspersoir, comme l'hysope dans l'Écriture sainte ; 2° parce qu'il croît dans les pays maritimes.

46 Pour ce terrain poreux, où l'air trouve un passage...

Ces vers peignent très-fidèlement le territoire de la Campanie, qui pendant une partie du jour est toujours couvert d'un léger brouillard. Quoiqu'il y ait à peine une source dans tout cet espace de pays, cependant le sol est toujours frais : aussi est-il de la plus grande fertilité. M. Holdsworth assure que dans le voyage qu'il y a fait il s'est souvent rappelé ces vers de Virgile.

47 Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes ;
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons
Dont la riche Capoue admire les moissons.

Capoue était la capitale de la Campanie. On sait que le mont Vésuve est un volcan de la même province. Le Clain est un fleuve très-sujet à se déborder, et qui inonda souvent la ville d'Acerres, bâtie sur ses bords. Cluverius nous apprend que de son temps ce fleuve se débordait encore fréquemment, et qu'on avait creusé des canaux pour recevoir ses eaux et les conduire par un chemin plus court à la mer, entre l'ancienne embouchure de ce fleuve et le Vulturne.

48 Le pin, le lierre noir, et l'if contagieux...

Les baies de notre lierre commun sont noires quand elles sont mûres : ainsi il est probable que c'est de cette espèce qu'il est ici question. Virgile fait mention ailleurs d'un lierre blanc, ainsi que Théophraste et Pline ; mais nous ne connaissons aucune plante de cette nature. A l'égard de l'if, son fruit passait chez les anciens pour être un poison. Jules César nous apprend qu'un certain Cativulcus s'empoisonna lui-même avec ce fruit. On croyait ses feuilles même funestes aux chevaux, et les Anglais en sont encore persuadés. Plusieurs personnes m'ont assuré avoir mangé de son fruit impunément ; mais cette différence peut venir du climat. Dioscoride prétend que l'if n'est point dangereux partout, mais que son fruit est mortel en Italie. Peut-être y en a-t-il de différentes espèces. En effet, on parle d'une sorte d'if cultivée dans les jardins de Pise, plus touffue que l'if ordinaire, portant des feuilles semblables à celles du sapin, et répandant une odeur si empestée, que quand on la taille les jardiniers n'y peuvent travailler une demi-heure de suite.

49 Qu'ils soient distribués en espaces égaux.

Larue et quelques autres commentateurs ont cru que Virgile exigeait ici qu'on plantât en quinconce : je croirais plus volontiers qu'il parle de planter en carré. Le quinconce tire son nom du chiffre romain V. Trois arbres plantés en cette forme sont appelés *le quinconce simple* ; le *quinconce*

double, c'est le chiffre V doublé qui forme un X, étant composé de quatre arbres qui composent un carré avec un cinquième au centre : or il est clair que, puisque Virgile compare la disposition d'un plant à celle d'une armée, il ne parle que de la forme carrée. Je remarquerai en passant que cette comparaison, la seule qui se trouve dans ce livre, est également juste et ingénieuse. Je me garderai bien cependant de croire, comme je ne sais quel commentateur, que Virgile ait voulu, par l'éclat des armes, désigner celui des raisins; c'est vouloir prêter de l'esprit à Virgile bien gratuitement.

50 De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.

Ces images ont été répétées mille fois depuis Virgile, et sont devenues triviales, quoique sublimes, comme l'Aurore aux doigts de rose, et une foule d'autres. Cependant je ne puis m'empêcher de citer ces deux beaux vers, où cette image est rajeunie :

Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongent dans les enfers leur racine profonde.

51 N'attends rien d'une vigne exposée au couchant.

Columelle, en parlant de l'aspect qu'on doit donner aux vignobles, dit que les anciens étaient fort partagés là-dessus : pour lui, il veut que dans les lieux froids on les expose au midi; dans les lieux chauds, à l'orient.

52 Que le vil coudrier n'affame point ton plant.

Les racines du coudrier sont gourmandes, et dérobent à la vigne sa nourriture; c'est pour cela qu'on faisait de son bois des broches pour rôtir les entrailles des victimes consacrées à Bacchus. C'était immoler à ce dieu un double ennemi.

53 Fais choix pour le former de la branche nouvelle,
Qui reçoit de plus près la séve maternelle.

Columelle insiste longtemps sur ce précepte. M. Miller, fameux agriculteur, ne veut pas non plus qu'on choisisse la partie supérieure des rejetons : étant plus spongieuse et plus tendre, elle reçoit, dit-il, plus facilement l'humidité; et quoiqu'elle prenne plus vite et pousse beaucoup plus de bois, elle n'est jamais si fertile que la partie inférieure, dont la substance est plus compacte et plus ferme. Virgile en donne une autre raison, c'est que la partie inférieure a plus d'analogie avec la terre : *tantus amor terræ*.

54 Surtout que de tes plants l'olivier soit chassé.

Il paraît par ce passage qu'on plantait quelquefois les oliviers sauvages dans les vignes pour leur servir d'appui; Virgile les proscrit, comme sujets aux incendies : la description qu'il en fait est pleine de force et d'élégance, et vient à propos délasser le lecteur de cette longue suite de préceptes.

55 L'ennemi des serpents vient après les frimas...

Il y a dans le texte : *Candida venit avis, longis invisa colubris.* Pline

nous apprend que dans la Thessalie c'était un crime capital de tuer une cigogne, parce qu'on avait besoin de cet oiseau pour détruire les serpents.

[56] Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux.

Cette grande et magnifique idée du mariage de l'air avec la terre semble empruntée de ces deux vers de Lucrèce :

Pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terrai præcipitavit.

[57] Que l'écaille poreuse enfouie avec eux...

Ceci est encore pratiqué près de Trani dans la Pouille, où on fait d'excellent vin muscat.

[58] ... . Et, sans rompre les lignes,
Que le soc se promène au travers de tes vignes.

Les anciens labouraient souvent les vignes, et cet usage subsiste encore dans quelques provinces; mais alors on écarte davantage les rangs.

[59] Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclore.

Il s'agit ici des jeunes vignes, que Virgile défend de tailler avant qu'elles aient pris leur force. Columelle n'est point de l'avis de Virgile dans cet endroit seulement; car dans presque tout ce livre il l'a suivi si exactement, qu'on prendrait le prosateur pour le commentateur du poëte.

[60] Un bouc était le prix de ces grossiers acteurs.

Il y a dans le texte : *Veteres ineunt proscenia ludi.* Le proscénium était un endroit qui allait d'une aile du théâtre à l'autre, entre l'orchestre et la scène; il était plus bas que la scène, et plus élevé que l'orchestre : c'était là que déclamaient les acteurs. Boileau, d'après Horace, attribue l'origine de ces pièces dramatiques à ces jeux grossiers qu'on célébrait en l'honneur du dieu des vendanges.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun en dansant
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

C'est encore l'usage en Italie, parmi le peuple, de porter la vendange dans un chariot, de se barbouiller le visage, et d'agacer les passants par des plaisanteries grossières.

[61] Sur des outres glissants bondissaient dans les prés.

Ces outres étaient des peaux de bouc enflées de vent, et frottées d'huile

pour les rendre glissantes. Il fallait sauter dessus avec une seule jambe. Les maladroits qui tombaient faisaient pousser aux spectateurs de grands éclats de rire.

[62] Et de l'objet sacré de leurs bruyants hommages
Suspendent à des pins les mobiles images.

Quelques commentateurs ont cru que le mot *oscilla* signifiait des *escarpolettes.* C'étaient de petites têtes de Bacchus, que les vignerons suspendaient à des arbres, persuadés que dans tous les endroits vers lesquels se serait tournée cette image les vignes deviendraient fécondes. M. Holdsworth dit avoir vu le dieu de la vendange ainsi représenté sur une pierre antique de la collection du grand-duc à Florence.

[63] Le soleil tous les ans recommence son cours;
Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours

On représentait l'année par un serpent roulé en cercle, avec sa queue dans sa bouche.

[64] Ne désire donc point un enclos spacieux :
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.

Columelle a dit à propos de cette maxime : *Præclaram nostri poetæ sententiam!* et il ajoute immédiatement après : *Nec dubium quin minus reddat laxus ager non recte cultus, quam angustus, eximie.*

[65] L'olivier, par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté.

Quoique Virgile nous assure qu'on ne cultive point l'olivier, les Provençaux l'élaguent de temps en temps. C'est par comparaison avec la vigne que notre poëte prétend que l'olivier ne demande aucun soin. Columelle dit aussi que c'est de tous les arbres celui qui en exige le moins; que, lors même qu'on le néglige, il ne dégénère pas comme la vigne: qu'il ne cesse de porter toujours quelques fruits; et que la plus légère culture lui rend sa première fécondité.

[66] Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent.

Il y a dans le texte *tondentur cytisi.* On est partagé sur la nature de l'arbre que Virgile appelle *cytisus.* Un excellent botaniste anglais croit, d'après tout ce qu'en ont dit Théophraste et Pline, que c'est le *cytisus Marunthæ.*

[67] J'aime et des sombres buis le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil.

Il y a dans le texte : *Undantem buxo Cytorum Naryciæque picis lucos.* On est partagé sur la situation du mont Cytorus. Si l'on en croit Strabon, il est dans la Paphlagonie. Naryce était une ville des Locriens.

[68] Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles.

Il y a dans le texte: *Domibus cedrosque, cupressosque.* Vitruve prétend qu'au défaut de sapin et d'abiès, on peut se servir de cyprès, de peu-

pliers, etc.; ce qui semblerait indiquer que Vitruve ne regardait pas le cyprès comme le meilleur bois de construction : mais M. Perrault, dans son édition de Vitruve, remarque « que le cyprès est, sans comparaison, meilleur que l'abiès et le sapin; Théophraste en parle comme du plus durable, et du moins sujet aux vers et à la pourriture, étant celui dont on trouve les plus anciens édifices avoir été bâtis.

69 Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!

J'ai exprimé ce que Virgile a sous-entendu : il venait de peindre des combats nés au milieu des festins et de la débauche; il passe à l'éloge du bonheur dont jouissent les laboureurs dans leur paisible médiocrité.

70 Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques...

Virgile dit : *varios pulchra testudine postes.* Les Romains ornaient leurs portes d'écailles de tortue, qu'ils incrustaient encore de pierres précieuses. *Varios* peut signifier que ces ornements étaient placés de distance en distance.

71 Des grottes, des étangs, une claire fontaine...

J'ai tâché, dans ma traduction, d'imiter la différence de ton que Virgile a mise entre ce morceau et celui qui précède En peignant les efforts du luxe et la magnificence des grands, ses vers sont travaillés, soutenus, et pompeux.

Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam...

Ici, pour mieux peindre la douce aisance dont jouissent les habitants de la campagne, ses vers sont simples et faciles :

At latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,
Non absunt, etc.

On ne peut trop le redire, c'est le talent de peindre par les sons qui caractérise Virgile et les grands poëtes.

72 O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!

Le premier vœu de Virgile était d'être grand philosophe, et de percer les secrets de la nature; le second, de vivre en paix dans un asile champêtre. Tout ce morceau est plein de sentiment, de poésie, et de mouvement. Cette dernière qualité, qu'on admire si souvent dans la poésie de Virgile, est aussi rare que précieuse. Quelle différence entre une froide description du bonheur qu'on goûte à la campagne, et ces tours, ces expressions enflammées :

O ubi campi
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! o qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Il faut remarquer ici que les Romains, qui vivaient dans un pays chaud, se faisaient une peinture délicieuse des pays où la chaleur est plus modérée; au contraire, un habitant de la Zemble soupirerait après des climats moins froids.

73 Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été.

Voilà deux vers qui prouvent combien les anciens étaient peu avancés en astronomie : cette question ne serait guère digne aujourd'hui de nos grands physiciens. Comme ces deux vers finissent la tirade dans Virgile, j'ai cru devoir en ajouter deux qui la terminassent d'une manière plus pompeuse, mais dont le sens est dans ces mots de Virgile, *cœlique vias et sidera monstrent.*

74 Heureux le sage, instruit des lois de la nature...

Il est clair que c'est de Lucrèce que veut parler ici Virgile. Ces vers expriment l'objet que ce poëte s'était proposé. Il oppose à celui qui sonde les secrets de la nature celui qui sait jouir de ses richesses. Il semble que ceci est une comparaison indirecte entre le poëme de Lucrèce *Sur la Nature des choses* et celui de Virgile sur la culture de la terre.

75 L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même.

Virgile écrivait ses *Géorgiques* dans le temps que Phraate et Tiridate se disputaient le trône de Perse; et c'est à quoi sans doute ce vers fait allusion.

76 Son cœur n'est attristé de pitié ni d envie.

Il me semble qu'aucun commentateur ni traducteur n'a compris le vrai sens de ce passage. Ils ont prétendu que Virgile faisait ici du laboureur un stoïcien insensible à toutes les passions. Il ne s'agit plus ici du philosophe, mais d'un habitant paisible des champs: on ne voit point à la campagne, comme dans les villes, les extrêmes de l'opulence et de la pauvreté; on n'y voit point l'appareil fastueux du luxe contraster avec les lambeaux de la misère : l'égalité y règne. Ainsi cette exemption d'envie et de pitié, que le philosophe ne doit qu'aux efforts d'une raison cultivée, le laboureur la doit à sa situation même, qui recule de ses yeux ce qui peut faire plaindre ou envier le sort d'autrui.

77 Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or.

Il y a dans le texte *ut gemma bibat.* Les anciens se faisaient une gloire de couvrir leurs tables de vases de pierres précieuses; et les coupes d'agate, de jaspe, etc., que l'on conserve dans les cabinets et les trésors publics, servaient probablement aux princes et aux personnes riches : telle est la coupe de saphir que l'on conserve dans l'église de Saint-Jean à Monza, près de Milan. Elle fut laissée par Theudelinde, reine des Lombards, qui bâtit et dota cette église. Dans le trésor de Saint-Denis il y a une large coupe d'agate orientale, avec des bas-reliefs représentant un

sacrifice. Pline, dans son *Histoire naturelle*, rapporte que Pétrone, quelques momens avant sa mort, fit briser une coupe d'un très-grand prix, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de Néron. *Sarrano ostro*, dans le même vers, signifie la pourpre de Tyr; cette ville était nommée anciennement *Sara* :

78 **Les bois donnent leurs fruits...**

Il paraît, par ce passage et par plusieurs autres, que les anciens recueillaient les baies de certains arbres pour former des espèces de confitures, ou pour en exprimer des liqueurs.

Plusieurs poëtes ont fait l'éloge de la vie champêtre; Lucrèce, dans le premier livre de son poëme; Vanière, dans son *Prædium rusticum;* Ange Politien, dans le poëme intitulé *Rusticus :* aucun de ces morceaux ne me paraît approcher de celui de Virgile.

LIVRE III.

1 **Jeune Palès, et toi, divin berger d'Admète.**

Palès est la déesse des bergers : les Romains avaient institué en son honneur des fêtes appelées de ce nom *Palilia*. On lui offrait du lait, sorte d'offrande analogue au genre de richesse de ses adorateurs.

Le berger d'Admète est Apollon, qui garda les troupeaux de ce roi sur les bords de l'Amphryse.

Au reste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici avec quelle irrévérence les anciens traitaient leurs dieux. Apollon fut berger chez Admète; Apollon et Neptune furent manœuvres chez Laomédon. Minerve, dans Homère, porte une lanterne devant Ulysse. A l'égard de Vénus, on peut voir dans l'*Iliade* le beau rôle qu'elle joue entre Pâris et Hélène. Cependant il faut avouer que plusieurs de ces fables, absurdes en elles-mêmes, étaient utiles par leur but. Il est à croire, par exemple, que la fable d'Apollon berger dut son origine à la politique des premiers législateurs, qui, voulant tirer les Grecs de l'état de barbarie où ont été plongés tous les premiers peuples, s'efforcèrent de leur inspirer le goût de l'agriculture, qui est la base de tout État policé, et sans laquelle il ne peut subsister que des sociétés errantes et des hordes sauvages. Pour les amener à de nouveaux travaux et à une profession qui leur était inconnue, il fallut y attacher des honneurs, des distinctions, faire jouer tous les ressorts de la politique; et celui qu'on mit le plus en œuvre fut la religion, qui, étant le motif le plus saint lorsqu'elle est vraie, est encore le plus puissant lorsqu'elle est fausse. Chez nous la religion et la politique ne se mêlent guère de l'agriculture : nulles distinctions pour cet art utile, nul encouragement de la part des grands; la bassesse et la pauvreté sont le partage de ceux qui le cultivent. Malgré ces obstacles, l'agriculture se

soutient; la force de l'habitude, la routine de l'instinct, l'impuissance de changer de lieu, l'ignorance d'un autre état, suppléant à tous ces grands ressorts qui nous manquent, nos laboureurs restent attachés à leurs terres comme le bœuf à la prairie qui l'a vu naître et qui le nourrit. Mais on sent que ce qui suffit dans une nation ancienne, ou le branle est donné depuis longtemps, et où l'impulsion reçue se conserve d'elle-même, aurait été insuffisant dans une nation nouvelle, qu'il fallait créer et amener avec effort du brigandage à la société, et d'une vie aventurière et oisive à une vie sédentaire, uniforme, et pénible, où les travaux se succèdent sans interruption.

La mythologie des Grecs leur offrait de grands encouragements : leurs champs, leurs bois, leurs coteaux, leurs jardins, toutes les parties de leur domaine avaient chacune des dieux qui y présidaient, qui veillaient à la conservation de leurs biens, qui étaient les témoins, les juges, les protecteurs de leurs travaux. L'agriculture était un art qui leur venait du ciel; des mains divines avaient manié le soc et sillonné la terre : ils voyaient des dieux sur le haut de la liste de leurs laboureurs et de leurs pâtres. A la Chine l'empereur tous les ans fait la cérémonie d'ouvrir les terres. Il semble que la mythologie grecque, en proposant l'exemple des dieux mêmes, ait renchéri sur la politique chinoise. Cependant il faut convenir que la présence réelle et frappante d'un monarque environné de sa cour doit faire plus d'impression sur les sens grossiers d'un peuple que ne pouvait faire sur les Grecs la présence invisible des dieux.

[2] Eh! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas?

Hylas était un jeune homme cher à Hercule : dans le voyage des Argonautes, les nymphes l'enlevèrent près d'une fontaine où il était allé puiser de l'eau.

Eurysthée, roi de Mycènes, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, par ordre de Junon condamna Hercule, son frère, à des travaux pénibles.

Busiris était un roi d'Égypte qui immolait à ses dieux les étrangers que le sort jetait dans ses États. Ces sacrifices, assez ordinaires chez les anciens, avaient pour prétexte la religion, et pour véritable motif le soupçon et la crainte. La mort de ce roi est un des travaux d'Hercule.

[3] Qui ne connaît Pélops et sa fatale amante?

Hippodamie était fille d'Œnomaüs, roi d'Élide. L'oracle ayant prédit au père qu'il serait tué par son gendre, il déclara que celui-là seul épouserait sa fille qui pourrait le vaincre à la course des chars; mais que s'il était vaincu il serait mis à mort. Il avait des chevaux admirables, engendrés par le vent, et qui en avaient la vitesse. Treize princes périrent dans cet exercice; le quatorzième fut plus heureux. Pélops, fils de Tantale, corrompit l'écuyer du roi, qui mit au char de son maître un essieu qui se rompit : Œnomaüs tomba, et sa chute lui fit perdre la vie. Pélops épousa Hippodamie. Ce Pélops, fils de Tantale, avait une épaule

d'ivoire. *Voyez* le *Dictionnaire de la Fable* de M. Chompré, qui raconte différemment l'histoire d'Hippodamie et d'Œnomaüs. (DESFONTAINES.)

[4] Les courses de Latone et son île flottante.

Latone, après de longues courses, accoucha de Diane et d'Apollon dans Délos, qui, ayant été flottante jusque alors, fut enfin fixée, pour avoir donné un asile à la déesse. On entrevoit encore ici, dans la manière dont Virgile parle des Grecs, une espèce de mépris pour leurs fables, que j'ai déjà fait remarquer ailleurs. On voit dans ce qui suit combien il était jaloux d'enlever aux Grecs la palme de la poésie. Il fut vainqueur de Théocrite dans le genre pastoral. Il semble annoncer ici qu'il veut encore procurer un triomphe à la langue latine sur la langue grecque dans le genre géorgique. Peut-être aussi ce temple qu'il veut bâtir à Auguste n'est-il qu'une allégorie pour annoncer le grand projet de l'*Énéide*. Quoi qu'il en soit, l'idée de ce temple et de ces fêtes est grande et poétique. L'usage voulait, quand on célébrait des fêtes pour remercier les dieux d'une victoire, que celui qui faisait le sacrifice fût revêtu de pourpre, que les courses de chars se fissent sur le bord d'un fleuve, etc. J'ai tâché de rendre fidèlement tout ce costume et tous ces usages.

[5] La Grèce quittera pour ces jeux magnifiques
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques.

Il y avait dans la Grèce quatre sortes de jeux, les Olympiques, les Pythiens, les Isthmiens et les Néméens. Les jeux Olympiques, qui duraient cinq jours, se célébraient près de la ville d'Olympie tous les quatre ans; de là viennent les Olympiades; les vainqueurs y obtenaient des couronnes d'olivier. Les jeux Pythiens étaient en l'honneur d'Apollon : le vainqueur y était couronné de laurier. Les Isthmiens étaient en l'honneur de Neptune, et les Néméens en l'honneur d'Hercule. Tous les vainqueurs portaient des palmes à la main. L'Alphée était une rivière près de la ville d'Olympie. Les bois de Molorque désignent les jeux Néméens. Virgile ne parle ici que des jeux d'Olympie et de ceux de Némée. Le ceste était un gantelet armé de fer. (DESFONTAINES.)

[6] Le théâtre m'appelle à ses mouvants tableaux.

Il y a dans le texte : *Vel scena ut versis discedat frontibus*. Le théâtre était mobile, et présentait tour à tour différentes faces qui offraient différentes décorations, comme on peut le voir par ce passage de Vitruve : *In singula (loca) tres sint species ornationis, quæque quum, aut fabularum mutationes sunt futuræ, seu deorum adventus cum tonitribus repentinis, versentur, mutantque speciem ornationis in frontes.*

Le théâtre le plus singulier qu'on ait connu chez les Romains est celui que le trop fameux *Curion* fit bâtir, lorsqu'il célébra les funérailles de son père. Il voulut suppléer à la magnificence par la singularité de l'invention. Il fit construire deux planchers de bois en forme de croissant,

assez vastes pour tenir assise commodément une portion considérable du peuple romain : chacun de ces deux planchers n'avait d'autre point d'appui qu'un pivot sur lequel on le faisait tourner à volonté : ces deux demi-cercles étaient d'abord adossés l'un à l'autre, mais à une distance convenable, afin qu'ils pussent tourner aisément. On représentait en même temps sur tous les deux des pièces dramatiques, sans que, de part ni d'autre, les comédiens pussent s'entendre ni se troubler; ensuite on faisait tourner les deux croissants, dont les extrémités, venant à se joindre, formaient un cirque où se donnaient des combats de gladiateurs à diverses reprises; et pendant plusieurs jours on se fit un jeu de promener en l'air le peuple romain, plus dévoué à la mort que les gladiateurs dont il s'amusait. (LA BLETTERIE.)

[7] ...... Nos captifs, à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée.

Il y a dans le texte *Intexti tollant aulæa Britanni :* ce qui veut dire, 1° que les victoires remportées par Jules César sur les Bretons étaient représentées sus les tapisseries qui décoraient le théâtre; 2° que ces prisonniers bretons étaient occupés à déployer ces mêmes tapisseries où leur défaite était tracée.

[8] Sur les portes ma main grave nos fiers combats.

Il y a dans le texte : *Victoris arma Quirini.* Romulus était nommé *Quirinus.* Suétone nous apprend que l'on délibéra dans le sénat si l'on ne donnerait point à Auguste le nom de Romulus. Ce titre le flattait beaucoup; et ce n'est sûrement pas sans dessein que Virgile, à la fin du sixième livre de l'*Énéide*, dans l'énumération des grands hommes que Rome devait produire, place Auguste immédiatement après Romulus. Ce que quelques critiques ont regardé comme un défaut d'ordre est une flatterie ingénieuse : il semblait que les deux plus grands hommes de cette maîtresse du monde fussent son premier roi et son premier empereur.

Il y a dans cet endroit deux vers qui ont embarrassé les commentateurs :

Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab litore gentes.

Les uns prétendent, comme le P. Larue, qu'il s'agit de deux victoires remportées sur Antoine, l'une au promontoire d'Actium en Europe, l'autre à Alexandrie en Afrique : cela se concilie très-bien avec *utroque ab litore*, mais ne s'accorde pas avec *diverso hoste.* Peut-être s'agit-il, 1° de la victoire d'Auguste sur Brutus et Cassius, pour laquelle ce prince consacra un temple à Mars, sous le nom de *Mars ultor;* 2° des aigles romaines rendues par les Parthes. En effet, dans cette occasion Auguste éleva un second temple de Mars, sous le nom de *bis ultor.*

Templumque datum nomenque bis ultor.
OVID. *Fast.* lib. V.

[9] Et l'airain des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne, à ma voix, va monter dans les airs.

Servius dit que des proues des navires égyptiens Auguste fit faire quatre colonnes d'airain.

[10] Au milieu je ranime en marbre de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros.

Ce temple poétique devait d'autant plus flatter Auguste, que Virgile semble l'avoir copié sur celui que ce prince fit bâtir à Mars vengeur, et dont Ovide nous a donné la description. Dans l'un et dans l'autre on voit sur les portes les nations vaincues, les ancêtres troyens de la famille des Jules, Romulus remportant des dépouilles opimes, etc.

[11] Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers.

Ceci regarde sans doute le parti opposé à Auguste. Au reste, il y a probablement dans tout ce morceau des allusions dont l'éloignement des temps nous empêche de sentir toute la finesse.

[12] Viens : déjà des bergers les trompes m'avertissent.

Il y a dans cet endroit plusieurs noms de montagnes et de villes que j'ai passés. Le Cithéron était dans la Béotie, qui tirait son nom du grand nombre de bœufs qu'elle nourrissait. Le Taygète, fameux par ses chiens, était dans la Laconie. Les chevaux d'Épidaure étaient très-renommés.

[13] Je veux dans la génisse une mâle rudesse.

Cette peinture de la vache s'accorde presque en tout avec celles de Columelle et de Varron.

[14] Des gris et des bais-bruns on estime le cœur;
Le blanc, l'alezan-clair languissent sans vigueur.

J'ai transporté ces deux vers ici, parce qu'il me semble qu'étant purement techniques, ils seraient mal placés au milieu d'une description animée. Je m'y étais déterminé avant de connaître un passage de Quintilien où il blâme Virgile d'avoir ainsi placé ces deux vers.

« Il faut qu'un étalon soit d'un beau poil, comme noir de jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré, avec la raie de mulet, les crins et les extrémités noires. Tous les poils qui sont d'une couleur lavée et qui paraissent mal teints doivent être bannis des haras, aussi bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. » (BUFFON.)

[15] L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce.

« Avec un très-bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les qualités intérieures : du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la liberté dans les épaules, de la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hanches, du ressort par tout le corps, et surtout dans les jarrets. » (BUFFON.)

[16] Il a le ventre court, l'encolure hardie
Une tête effilée, une croupe arrondie.

« La tête du cheval doit être menue, étroite, décharnée et sèche : c'est une partie essentielle de la beauté du cheval. » (SOLLEYSEL.)

« La croupe doit être large et ronde, etc. De la dernière côte jusqu'à l'os de la hanche, qui est proprement les flancs, il doit y avoir peu de distance. » (*Idem.*)

[17] Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

Cette peinture pleine de vivacité est cependant inférieure à celle de Job : elle a été citée si souvent, qu'il est inutile de la rapporter ici : mais je crois qu'on retrouvera avec plaisir cette magnifique description du cheval par M. de Buffon, qui est véritablement poëte en cet endroit.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide ; mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. »

[18] Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

« Pline fait une assez bonne remarque sur les oreilles d'un cheval ; car il dit que par le mouvement de ses oreilles on peut juger de son intention et de son courage. » (SOLLEYSEL.)

[19] Son épine se double et frémit sur son dos.

« Un cheval doit avoir les reins doubles, qui est lorsqu'il les a un peu plus élevés aux deux côtés qu'au milieu du dos ; et passant la main tout au long de l'épine, on la trouve large, bien fournie, et double par le canal qui s'y fait. » (SOLLEYSEL.)

[20] Tel, dompté par les mains du frère de Castor...

Plusieurs commentateurs ont accusé Virgile en cet endroit d'un manque de mémoire ; ils prétendent que c'était Castor lui-même qui avait dompté Cyllare, et non Pollux, qui ne maniait que le ceste. Un autre commenta-

teur, après avoir rapporté une foule de passages contre Virgile, en entasse une multitude d'autres en sa faveur, et le juge contradictoirement. Je fais grâce au lecteur de cette érudite plaidoirie.

[21] Tel Saturne, surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain.

Saturne fut surpris avec Phillyre, fille de l'Océan, par Rhéa, sa femme : pour échapper à ses reproches, il se sauva sous la figure d'un cheval.

[22] Et surtout dans la lice observe son ardeur.
Le signal est donné...

Cette description épisodique d'une course de cheval est pleine de force et de verve, et faite à grands traits, comme tout ce qu'écrivaient les anciens. Il semble cependant qu'on pourrait reprocher à Virgile d'avoir beaucoup parlé des conducteurs, et presque point des chevaux. Au reste, je crois qu'on a mal entendu cet endroit. Il me semble que la conjonction *quum* porte sur tout ce morceau, composé de neuf vers : « Ne voyez-vous pas leur ardeur, dit Virgile, lorsque les chars s'élancent de la barrière, lorsque les jeunes conducteurs palpitent de crainte et d'espoir, qu'ils frappent leurs coursiers, qu'ils lâchent les rênes, etc. ? » En sorte que ce qu'on croyait faire plusieurs phrases principales n'en fait qu'une seule, composée de phrases incidentes. Alors il me semble qu'il est plus aisé de justifier Virgile, puisqu'en adoptant cette construction, il ne parle des conducteurs qu'incidemment.

On sait que ce morceau est imité d'Homère; mais avec quelle supériorité! Il n'y a pas un trait que Virgile n'ait fortifié et embelli. On ne porterait pas le même jugement si on lisait ce morceau d'Homère dans Pope. Peut-être le traducteur est-il supérieur en cet endroit au poëte latin et au poëte grec, parce qu'il a rassemblé dans sa traduction les beautés de l'un et de l'autre, et leur en a prêté de nouvelles.

[23] Érichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux.

Cicéron, dans le troisième livre *de Natura Deorum*, attribue cette invention à la quatrième Minerve. Newton croit qu'Érichthon était le même qu'Érechthée. Il est plus probable qu'il s'agit ici d'Érichthon fils de Dardanus et père de Tros, parce que Pline le nomme parmi les Phrygiens auxquels il fait honneur d'avoir su atteler à un char plusieurs chevaux.

[24] ...... Sitôt que les tendres désirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs...

Il y a dans le texte : *Ubi concubitus primos jam nota voluptas sollicitat. Primos* et *jam nota* semblent se contredire. Je crois que Virgile veut dire qu'elles connaissent ces plaisirs par l'instant du désir ; alors il n'y a plus de contradiction.

[25] Des routes de l'amour l'embonpoint inutile...

Comme Virgile, en parlant de la terre dans le deuxième livre, embellit sa poésie d'images prises de la génération, ici il voile modestement le précepte de l'accouplement par des expressions empruntées du labourage. En général, il semble que la poésie soit une transposition, une métonymie continuelle.

[26] Vole un insecte affreux...

Varron l'appelle *tabanus*, d'où vient notre mot *taon*.

M. Vallisnieri, dans son *Histoire des Insectes*, nous donne la description de celui-ci. « C'est, dit-il, un insecte volant assez semblable au frelon, sans aiguillon et sans trompe à la bouche : il a deux ailes membraneuses, avec lesquelles il fait un horrible bourdonnement : son ventre est terminé par trois longs anneaux, du dernier desquels sort un aiguillon terrible ; cet aiguillon est composé d'un tube d'où sortent ses œufs, et de deux tarières qui préparent au tube un chemin pour pénétrer dans la peau des bestiaux : ces tarières sont armées de deux petits dards, qui ont une pointe pour percer et un tranchant pour fendre. De leur aiguillon, ainsi que de celui des abeilles, sort une liqueur venimeuse, qui enflamme et irrite les fibres, et produit une tumeur dans la peau des animaux blessés. Souvent un œuf reste déposé dans cette tumeur, où se forme un ver qui se nourrit du suc des fibres blessées : il y demeure enfermé neuf ou dix mois ; et lorsqu'il a pris toute sa croissance, il sort de la peau, se glisse dans quelque trou, y reste quelque temps dans l'état de chrysalide, et s'échappe enfin sous la forme de l'insecte qui l'a produit. » M. Vallisnieri rapporte plusieurs effets surprenants de la terreur qu'inspirent aux animaux leur bourdonnement et leur piqûre : il remarque aussi qu'on ne trouve jamais ces insectes dans les jambes des animaux, ni dans aucun des endroits où ils peuvent atteindre avec leur langue ou leur queue.

[27] Et le reste au hasard bondira dans les prés...

J'ai suivi dans ma traduction la foule des traducteurs. Voici un autre sens que je propose. Virgile distingue les troupeaux nouveau-nés en trois classes : 1° ceux qui doivent repeupler le troupeau ; 2° ceux qui seront réservés pour les sacrifices ; 3° ceux qui sont destinés au labourage. Ceux des deux première classes, dit-il, peuvent paître et s'engraisser en liberté ; pour ceux de la troisième, il faut les former de bonne heure au labourage. Ce sens est, je crois, le véritable. Dryden a traduit ces vers sur l'éducation des jeunes taureaux de la manière la plus ridicule : il les envoie à l'école, leur interdit de voir les exemples corrompus du monde, et leur donne des préceptes de morale.

[28] Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole...

Virgile compare la vitesse du cheval qui galope au souffle rapide de l'Aquilon : de même que l'un ne fait qu'effleurer dans son vol les mois-

sons, les forêts, les champs, et la mer, l'autre, dans sa course, touche à à peine la terre. Cette comparaison offre au premier coup d'œil quelque chose de vague ; et telles sont assez souvent les comparaisons employées par les poëtes anciens; ils ne cherchent pas des rapports exacts et suivis entre les objets comparés, comme nos auteurs modernes; ils se proposent moins d'éclaircir leur pensée que de l'embellir : aussi prennent-ils toujours leurs comparaisons dans quelque grand effet de la nature. Les nôtres sont plus ingénieuses en général, plus immédiates, mais moins pittoresques et moins riches.

[29] Ou, plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Il y a dans le texte : *Belgica vel molli melius feret esseda collo.* L'*essedum* était tantôt une voiture destinée aux voyages, tantôt un char guerrier; les Belges en imaginèrent les premiers l'usage; ce qui lui fait donner par Virgile le nom de *Belgica*.

[30] Ne l'engraisse surtout qu'après l'avoir dompté.

Tout cela (les exercices du manége) doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture; car quand ils sont une fois ce qu'on appelle *engrenés*, c'est-à-dire lorsqu'ils sont au grain et à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étaient aussi moins dociles et plus difficiles à dresser.

[31] Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage.

J'ai tâché, en multipliant les *a* dans ce vers, de rendre quelque chose de la douce harmonie du vers latin, qui peint si bien la génisse errant paisiblement :

Pascitur in magna silva formosa juvenca,
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage,
Illi alternantes multa vi prælia miscent.

Quelle différence entre la douceur du premiers vers et l'âpreté du second!

[32] Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot...

Cette comparaison est dans le même goût que celle dont j'ai parlé plus haut : il faut de l'attention pour en voir la justesse. Virgile compare le taureau qui recouvre insensiblement sa force et son courage, et va enfin attaquer son ennemi, à un flot qui s'enfle et se gonfle peu à peu, et va fondre avec impétuosité sur le rivage.

[33] Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore!

Virgile fait ici allusion à l'histoire de Léandre, qui passait un bras de mer pour aller trouver Héro, son amante. Dryden a traduit ce passage sans goût. Tandis que Virgile semble parler en général des effets effrayants

de l'amour et se contente de faire allusion à l'histoire de Léandre, qu'il ne nomme pas, le traducteur anglais conte froidement et directement cette aventure.

[31] Vois combattre le lynx, le chien, le cerf lui-même.

Trois sortes d'animaux trainent, selon les poëtes, le char de Bacchus; le tigre, le léopard, et le lynx. Voici les marques qui distinguent ces trois animaux. Le tigre est aussi gros et même plus gros que le lion; son poil est marqué de longues raies. Le léopard est plus petit que le tigre, et marqué de taches rondes. Le lynx est rougeâtre comme le renard, et taché de blanc; ses yeux sont extrêmement vifs et brillants.

Le cerf est aussi furieux, aussi hardi, lorsqu'il est en chaleur, qu'il est timide dans les autres temps.

[35] Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Il y a dans le texte : *Glauci Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.* Potnie était une ville de Béotie près de Thèbes. Glaucus, né dans cette ville, empêcha quatre cavales de s'accoupler, pour les rendre plus légères à la course. Vénus, dit-on, le punit de les avoir soustraites à ses lois, en inspirant à ces animaux une rage amoureuse si violente qu'ils déchirèrent leur maître.

[36] O prodige inouï ! le zéphyr les féconde.

Une foule d'auteurs anciens attestent cette fécondation merveilleuse. Columelle en parle comme d'un fait connu et avéré. Il ajoute que le fruit des cavales ainsi fécondées par le vent ne vit pas plus de trois ans. Quoique la nature soit infiniment variée dans ses opérations, et même dans ses jeux, tout porte à croire que les anciens ont été trop crédules à cet égard.

[37] Non vers les lieux blanchis par les premiers rayons...

Virgile en cet endroit n'a fait que mettre en vers la prose d'Aristote. Voilà où en sont les poëtes toutes les fois qu'il s'agit de matières philosophiques : trop occupés de l'art des vers pour observer par eux-mêmes, ils adoptent les systèmes des philosophes qui ont le plus de vogue : aussi ne doit-on mettre sur leur compte ni les vérités ni les erreurs; les unes et les autres sont de leur siècle et de leur pays.

[38] Des ronces, je le sais, hérissent ma carrière.

Ce morceau est imité d'un passage de Lucrèce, qui vaut bien les vers de Virgile, sinon pour l'harmonie, du moins pour la beauté des images. Un poëte français qui écrirait aujourd'hui un poëme sur l'agriculture pourrait dire la même chose que Virgile.

[39] D'abord que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage.

« On les nourrit pendant l'hiver, à l'étable, de son, de navets, de paille,

de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, etc. On ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais; mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir. » (BUFFON.)

40 Les chèvres, à leur tour, veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la plus pure.

« On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimas; on les nourrit à l'étable, d'herbes et de petites branches d'arbre cueillies en automne, ou de choux, de navets, et d'autres légumes. » (BUFFON.)

41 Oui, comme les brebis, l'humble chèvre a ses droits.

Rien de si agréable que cet éloge de la chèvre. Virgile sait nous intéresser à cet animal, que nous regardons comme un des plus vils. M. de Buffon semble avoir dérobé à Virgile son secret; tant il a su relever par son style enchanteur les mœurs et les opérations des animaux! On lira sûrement avec plaisir ce parallèle qu'il fait de la chèvre et de la brebis.

« La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément; elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement; elle est aussi forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde : ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir, sur les pointes des rochers et sur le bord des précipices : elle cherche le mâle avec empressement, elle s'accouple avec ardeur, et produit de très-bonne heure : elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paraît cependant pas dans la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement ni vertiges : elle ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle paraît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvements extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la formation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions : elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se

montre, se cache ou fuit comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements, qui lui sont naturels. »

[42] Ses enfants sont nombreux, son lait ne tarit pas.

« Les chèvres peuvent s'accoupler et produire dans toutes les saisons.

« La chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance.

« Son lait est plus sain et meilleur que celui de la brebis : il est d'usage dans la médecine; il se caille aisément, et l'on en fait de très-bons fromages.

« Les chèvres se laissent teter aisément, même par les enfants, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture. Elles sont, comme les vaches et les brebis, sujettes à être tetées par la couleuvre, et encore par un oiseau connu sous le nom de *tête-chèvre*, ou *crapaud-volant*, qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, et leur fait, dit-on, perdre leur lait. » (BUFFON.)

[43] Cependant son époux contre l'âpre saison
Nous cède ces longs poils qui parent son menton.

Les anciens, comme on voit, ne tiraient pas autant de parti du poil de chèvre que nous. Les étoffes faites de cette manière sont une des plus grandes richesses des manufactures de Flandre et de Picardie.

[44] Le jour, au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines.

« Elles aiment mieux les lieux élevés, et les montagnes même les plus escarpées; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les bruyères, dans les terrains incultes et dans les terres stériles.

« L'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soins que le cheval et la brebis; partout ils trouvent à vivre, et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines; ils sont moins affectés de l'intempérie du climat, ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la nature. » (BUFFON.)

[45] Mais le printemps renaît, et le zéphyr t'appelle :
Viens; conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle.
Sors sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon;
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.

M. de Buffon n'est point ici d'accord avec Virgile. La chèvre, selon lui, doit sortir de grand matin. L'herbe chargée de rosée fait grand bien aux chèvres; mais il la croit nuisible aux brebis.

[46] .... Quand déjà de ses chants
La cigale enrouée importune les champs.

Le chant des cigales n'est point produit par les frottements de leurs ailes, comme celui des grillons, des sauterelles; c'est une mécanique qui leur est particulière : elles ont sous le ventre une petite cavité, dans laquelle se trouve une membrane extrêmement roide, élastique, qui a la forme d'une timbale. Deux muscles très-forts frappent sur cette timbale alternativement, et produisent ce chant. M. de Réaumur, ayant disséqué des cigales, mit en jeu ces muscles, et aussitôt il fit parler sa cigale morte depuis plus de trois mois.

Il n'y a que les mâles qui aient cet organe, les femelles en sont privées; en récompense elles ont un instrument dont les mâles sont dépourvus : c'est une tarière très-forte, avec laquelle elles percent le bois pour déposer leurs œufs dans les trous qu'elles y font. L'œuf vient à éclore, s'échappe par le même trou sous la forme d'un ver hexapode, pénètre dans la terre, où il se nourrit de racines d'arbre, jusqu'à ce qu'il soit changé en nymphe, de la classe de celles qui marchent toujours, et qui prennent encore de l'accroissement. Quand sa métamorphose est près de finir, elle sort de terre, et grimpe sur les arbres, dont la sève la nourrit.

[47] Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante.

Végèce, livre I[er], dit que le fardeau que les soldats romains portaient ordinairement dans leur marche était de soixante livres. Cicéron dit, *Tuscul.* I, nº 37 : *Qui labor, quantus agminis? ferre plus dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum. Nam scutum, gladium, in onere nostri milites non plus numerant quam humeros, lacertos, manus.* Voici comme s'exprime à ce sujet M. le président de Montesquieu, dans son excellent livre *De la Grandeur et la Décadence des Romains :* « Pour que les Romains pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes : c'est ce qu'ils firent par un travail continuel, qui augmentait leur force, et par des exercices, qui leur donnaient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a. Nous remarquons aujourd'hui que nos armées dépérissent beaucoup par le travail immodéré des soldats (surtout par le fouillement des terres); et cependant c'était par un travail immense que les Romains se conservaient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étaient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté; ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumait les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles et quelquefois vingt-quatre; pendant ces marches on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude de courir ou de sauter tout armés; ils pre-

naient, dans leurs exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels. »

[48] Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides...

On a accusé Virgile d'exagération dans la peinture qu'il fait du froid de la Scythie. Mais il faut songer que les anciens entendaient souvent par la Scythie tous les peuples du Nord, comme ils appelaient *Indiens* tous les peuples de l'Orient, et qu'en général les noms géographiques chez les Romains avaient, comme j'ai déjà remarqué, une acception très-étendue. Ovide, qui fut exilé dans ces contrées, semble avoir calqué sa description sur celle de Virgile : c'est une preuve de plus en sa faveur.

[49] La hache fend le vin; le froid brise le fer.

Le capitaine Jacques, qui passa l'hiver dans le Groënland, en 1631 et 1632, dit que le vinaigre, l'huile et le vin étaient entièrement glacés. Le capitaine Monck, Danois, rapporte aussi que dans le même pays ni le vin ni l'eau-de-vie ne pouvaient résister au froid, qu'ils étaient obligés de couper ces liqueurs avec le fer, et de les faire fondre au feu avant de les boire. M. de Maupertuis, qui avait été envoyé par le roi pour mesurer un degré du méridien sous le cercle arctique, dit que le froid était si grand, que la langue et les lèvres se gelaient sur-le-champ contre la tasse, lorsqu'on voulait boire de l'eau-de-vie, qui était la seule liqueur qu'on pût tenir assez liquide pour la boire, et ne s'en arrachaient que sanglantes. Il ajoute, quelques lignes plus bas, que l'esprit-de-vin se gelait dans les thermomètres.

[50] Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure.

Les peaux des bêtes sont l'habillement ordinaire des nations barbares. Quelques peuples d'Amérique n'en connaissaient point d'autres, et c'est ainsi que sont vêtus les Lapons.

[51] Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Il y a dans le texte : *Et pocula læti fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.* Il s'agit de quelque liqueur semblable à la bière, au cidre, ou au poiré : peut-être cependant était-elle plus forte; car on sait le goût des peuples sauvages et des habitants du Nord pour les boissons qui piquent vivement le palais. La Motraye, dans ses voyages, parle d'une liqueur nommé *boya*, dont on fait usage dans la Tartarie-Crimée; c'est, dit-il, une liqueur blanche, faite de fleurs de millet et d'eau qu'on fait fermenter ensemble.

[52] Que les troupeaux, couverts d'un duvet précieux,
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.

« Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on détruit presque partout avec soin les agneaux noirs ou tachés : cependant il y a des endroits où presque toutes les brebis sont noires, et partout on voit sou-

vent naître d'un bélier blanc et d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs et tachés : en Espagne il y a des moutons roux ; en Écosse il y en a de jaunes. » (BUFFON.)

[53] Sème d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne.

Il faut que le sel soit bien salutaire pour les bestiaux, puisque nos paysans leur en donnent toujours, malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chère une chose si commune et si nécessaire.

[54] Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles.

Virgile parle ici des chiens de berger et des chiens de chasse. Voici la peinture charmante qu'en fait M. de Buffon :

« Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux : il leur commande ; il règne lui-même à la tête d'un troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger : la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité : c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Ses talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre : marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il le suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit. »

[55] Tu braves avec eux et les loups affamés,
Et le voleur nocturne, et les brigands armés.

Il y a dans le texte *impacatos Iberos*. Les Ibères ou Espagnols passaient pour de grands voleurs. Ils tirent leur nom du fleuve *Iberus :* c'est l'Èbre.

[56] Du lièvre fugitif interroger la trace.

Il y a dans le texte : *Timidos agitabis onagros*. On ne voit dans aucun auteur latin que l'âne sauvage se trouvât en Italie. Pline nous apprend que Mécène préférait la chair de l'ânon domestique à celle de l'ânon sauvage : il ajoute que ce voluptueux courtisan avait mis ces mets en honneur, mais que la mode en passa avec lui. On peut conclure de ce passage que l'ânon sauvage se servait sur la table des Romains ; mais ce n'est point une preuve qu'il y en eût en Italie : car on sait que ces vainqueurs du monde avaient rendu l'univers tributaire de leur luxe.

Les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'âne sauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques naturalistes et plusieurs voyageurs, avec le zèbre, parce que le zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'âne. L'onagre, ou l'âne sauvage, n'est point rayé comme le zèbre, il ne l'est pas à beaucoup près d'une manière si élégante. On trouve des ânes sauvages dans quelques iles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Cérigo : il y en a beaucoup dans les déserts de Lybie et de Numidie; ils sont gris, et courent si vite, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course. Lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on les approche. On les prend dans des piéges et dans des lacs de cordes; ils vont par troupes pâturer et boire.

57 Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampants.

Il y a dans le texte : *Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.* Le galbanum est le suc d'une plante appelée *ferula*. Dioscoride dit qu'on exprime d'une espèce de *ferula*, arbre de Syrie, un suc dont l'odeur est très-forte, et dont la fumée chasse les serpents. Pline dit la même chose. Columelle donne aussi cette recette : il prétend que les cheveux de femme étant brûlés produisent le même effet.

Voici l'explication des mots qui composent cette recette contre les maladies des troupeaux. *Amurca* est la lie de l'huile. Les anciens en faisaient un grand usage en médecine. On peut lire dans Dioscoride l'énumération de toutes les vertus qu'on lui attribuait. *Spumas argenti* n'est point le vif-argent, comme quelques traducteurs l'ont prétendu, c'est l'écume de l'argent qu'on épure. *Scilla*, ou l'oignon de mer, est une plante bulbeuse, qui ressemble à un oignon, mais qui est beaucoup plus grosse. L'ellébore est blanc ou noir : on se sert de l'ellébore blanc pour les maladies de la peau. Le bitume est une substance grasse, sulfureuse, tenace et inflammable, qui sort de la terre ou qui flotte sur l'eau.

58 Art connu, dans le Nord, de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

Ces peuples étaient les Bisaltes, nation de Macédoine; les Gêtes, qui habitaient près du Danube; les Gélons, que les uns ont placés dans la Thrace, d'autres dans la Scythie. La Motraye, dans ses voyages, nous apprend que les peuples qui habitent maintenant ce qu'on appelait les déserts des Gêtes, et plusieurs autres hordes tartares, vivent encore de la même manière; qu'un de ses guides, après avoir longtemps erré dans ces déserts, saigna son cheval et but son sang.

59 Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux!

La Noricie est une partie de la Bavière; l'Iapidie est le Frioul ou la Carniole. Le Timave est un petit fleuve du Frioul, qui va se jeter dans la mer Adriatique. Virgile, dans cette description d'une peste, avait sûrement

en vue celle qui ravagea l'Attique, et dont on trouve la description dans Thucydide et dans Lucrèce. Plusieurs de ses observations, et même de ses expressions, sont empruntées de ces auteurs; mais il ne faut pas en conclure que cette peste soit la même que celle qu'ils ont décrite. 1° Virgile la place dans un pays différent; 2° la peste de l'Attique attaqua à la fois les hommes et les animaux, tandis que dans Virgile les hommes sont préservés de ce fléau.

60 Et d'une toux horrible les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Les cochons sont sujets à l'esquinancie; ce qui augmente la vérité de l'expression *angit*, car cette maladie se nomme en latin *angina*.

61 Mais, ses forces bientôt se changeant en fureur,
O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.

Pour bien comprendre le second de ces quatre vers, il faut se rappeler que Virgile écrivait après les guerres civiles,

Où Rome de ses mains déchirait ses entrailles.

62 Voyez-vous le taureau fumant sous l'aiguillon?

Virgile a bien senti qu'il ne suffisait pas de décrire avec énergie, comme l'a fait Lucrèce, les symptômes de la peste : il a su intéresser pour les animaux qui en sont les victimes; et c'est en quoi il est infiniment supérieur à Lucrèce.

63 Hélas que leur servit de sillonner nos plaines?...

Cet endroit plaisait tellement à Scaliger, qu'il aurait mieux aimé, disait-il, en être l'auteur que d'être le favori du plus grand roi de l'univers. On reconnait là son enthousiasme pour Virgile, qu'il mettait fort au-dessus d'Homère.

64 L'art vaincu cède au mal...

Il y a dans le texte : *Phillyrides Chiron*, *Amythaoniusque Melampus*. Chiron, précepteur d'Achille, était fils de Phillyre; Mélampus était fils d'Amythaon : ils représentent ici tous les médecins en général. *Sacer ignis*, c'est le nom de la maladie contagieuse dont il s'agit : nous l'appelons vulgairement le *feu Saint-Antoine*. On peut comparer cette peste avec celle que décrit Lucrèce, dont M. de la Grange nous a donné une excellente traduction en prose.

LIVRE IV.

[1] Progné, sanglante encor du meurtre de son fils.

L'hirondelle porte des marques rouges sur la poitrine, c'est ce qui a fait imaginer la fable de Progné.

[2] Ainsi, lorsqu'au printemps développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles...

On sait actuellement que c'est une reine et non pas un roi. Swammerdam a disséqué des mères abeilles dans le temps de leur ponte, et leur a trouvé l'ovaire rempli d'une quantité prodigieuse de petits œufs, dont plusieurs pouvaient se distinguer à la simple vue, sans le secours de la loupe. M. Maraldi les a observées dans le temps même de leur ponte, et M. de Réaumur les a surprises dans des moments plus décisifs encore.

[3] Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

C'est la *propolis*, nom qui a été donné par les anciens, et que les modernes lui ont conservé. Cette matière est différente de la cire et du miel; c'est une résine extrêmement visqueuse, d'un brun rougeâtre, qui répand communément une odeur agréable lorsqu'elle est échauffée, et qui se dissout facilement dans l'esprit-de-vin et l'huile de térébenthine : elle varie pour la consistance et pour la couleur, qui est plus ou moins foncée, et pour l'odeur, qui est plus ou moins aromatique. Les anciens, à qui ces différences n'avaient point échappé, reconnaissaient trois sortes de propolis, auxquelles ils avaient même donné des noms. La première, qui était noirâtre, et la plus amère au goût, ils la nommaient *comosis ;* la seconde sorte, qui avait beaucoup moins de consistance, ils l'avaient appelée *pissoceros ;* et ils avaient réservé le nom de *propolis* pour la troisième espèce, qui était moins visqueuse que les deux autres, et se rapprochait davantage de la nature de la cire. On ignore quels sont les plantes et les arbres qui fournissent cette matière aux abeilles, et jamais on n'a pu les trouver occupées à cette récolte : il parait cependant que cette découverte ne serait point difficile à faire.

C'est à boucher les crevasses de leur habitation que les abeilles emploient communément la propolis. Cependant dans des occasions particulières, elles savent en faire un usage qui prouve l'étendue de leurs vues et les ressources de leur esprit. M. Maraldi vit un jour un gros limaçon qui eut l'imprudence d'entrer dans une ruche : aussitôt l'imbécile animal fut expédié par les mouches. Mais ce n'était point là le plus difficile : il s'agissait de transporter au dehors le cadavre, dont l'odeur aurait pu les infecter par la suite. C'était une masse énorme, toutes les forces de nos petites abeilles réunies ne pouvaient la soulever : le cas était embarrassant. Dans une circonstance aussi critique, elles eurent recours à leur propolis, dont elles masquèrent le corps de leur ennemi mort, et l'embaumèrent comme une momie.

Dans l'histoire des animaux, les faits généraux qui appartiennent à l'espèce entière, qui sont copiés fidèlement par toutes les générations qui se succèdent, et qui se renouvellent perpétuellement avec une régularité invariable, ne sont pas ceux qui prouveraient le plus en faveur de leur intelligence. La régularité même de ces actions devient suspecte : on croit y entrevoir une sorte de nécessité, de mécanisme aveugle ; et notre raison, qui est si changeante, si capricieuse et si déréglée, nous ne sommes point portés à la reconnaître dans des mouvements aussi constants et dans des opérations aussi uniformes. Ce qui fait le plus d'honneur à l'industrie des animaux, ce sont, pour ainsi dire, leurs anecdotes secrètes, les faits particuliers, les événements rares et imprévus, qui supposent une réflexion subite, une détermination prompte ; et si l'on avait un certain nombre de faits pareils, recueillis avec soin, et vérifiés avec scrupule, la fameuse question du machinisme des bêtes ne tarderait pas à être décidée.

[4] Loin de là sur le feu fais rougir l'écrevisse.

Il ne faut pas faire grande attention aux conseils que Virgile donne ici. Il est à croire que le vif attachement qu'ont inspiré les abeilles a pu mettre quelquefois de l'excès et de la timidité dans les précautions que l'on a prises pour les conserver. Il est prouvé maintenant que les vapeurs du limon, toutes les odeurs fortes, celle du fumier, de l'urine même, leur conviennent. Vraisemblablement celle des écrevisses brûlées ne leur serait pas plus funeste : cependant je n'en ai point de certitude ; et il est fort étonnant qu'aucun de ceux qui ont écrit l'histoire des abeilles n'ait pris la peine de faire cette épreuve.

[5] Défends à l'if impur d'ombrager leur maison.

C'est ce qu'on observe encore en Languedoc, où l'on éloigne des ruches non-seulement l'if, mais le tithymale, la jusquiame, la ciguë, et en général toutes les plantes amères et vénéneuses, dont le suc donnerait au miel une mauvaise qualité. On peut se rappeler que dans la fameuse retraite des Dix-mille les soldats grecs, ayant mangé, auprès de Trébisonde, une quantité de miel considérable, éprouvèrent pendant plusieurs jours les crises les plus violentes, qui les mirent aux dernières extrémités. M. de Tournefort, qui s'est transporté sur les lieux, dans ses voyages du Levant, croit avoir reconnu la plante dont les abeilles avaient tiré un miel aussi funeste. Elle est de l'espèce de celles que les botanistes appellent d'un nom bien barbare, *chamærododrendon*.

[6] Bientôt abandonnant les ruches maternelles...

C'est un grand événement que la sortie d'un essaim, et pour les propriétaires des mouches, dont les essaims sont le principal produit, et pour les abeilles, qui abandonnent leur patrie, leurs foyers, une ville toute bâtie, pour aller former un établissement tout nouveau dans une demeure totalement inconnue. Cet événement s'annonce par plusieurs signes extraordinaires : un bourdonnement plus fort et plus continu dans l'intérieur de la

ruche; l'interruption de presque tous les travaux pendant un jour ou deux qui précèdent l'émigration; et l'agitation tumultueuse des mouches qui se rassemblent en foule à la porte, s'y entassent les unes sur les autres, forment une grosse masse de groupes très-épais, et semblent préluder, par tous ces mouvements fréquents, au mouvement général qui doit ébranler un partie de la nation. Les essaims prennent l'essor en différents temps de l'année, suivant que les chaleurs sont plus ou moins fortes, le temps plus ou moins serein, les fleurs du canton plus ou moins précoces; et à différentes heures du jour, suivant que la ruche est plus ou moins exposée au midi ou au nord, au levant ou au couchant. Cependant, dans ce climat il est rare qu'ils se déterminent à sortir plus tôt que la mi-mai, et plus tard que la mi-juillet. Pour l'heure du jour, c'est communément depuis dix à onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, lorsque le soleil est dans sa plus grande force, et que sa chaleur augmentant celle qu'a produite le grand nombre des abeilles, leur rend leur demeure insupportable.

Pour que les essaims se mettent en marche, il faut qu'ils soient accompagnés d'une reine qui ait été fécondée, et qui puisse perpétuer le nouvel état. Toutes les fois que différents accidents auront fait périr les reines qui devaient conduire la nouvelle colonie, il n'y aura plus d'émigration, et les abeilles s'obstineront à rester dans leur ancienne demeure, quoiqu'elle soit devenue trop étroite pour contenir le grand nombre des habitants. Alors on n'a point d'autres ressources que de leur donner ce qu'on appelle des *hausses;* ce sont des cercles de la même matière et du même diamètre, dont on élève et agrandit leurs paniers : en augmentant ainsi l'étendue de leur logement, on prévient les inconvénients d'une population trop nombreuse, et on les met à portée de continuer leurs travaux.

Lorsqu'un essaim a pris enfin l'essor, il voltige pendant quelque temps dans l'air avec une sorte d'irrésolution, et puis va s'abattre sur une branche d'arbre : alors on prépare une ruche qu'on a pris soin de frotter de mélisse ou de thym, et, secouant la branche, on fait tomber l'essaim dans la ruche.

Lorsqu'il s'élève assez haut pour qu'on puisse appréhender de le perdre, on lui jette du sable et de l'eau : cette aspersion faisant l'effet de la pluie, que les abeilles redoutent, les force de descendre pour se fixer dans un endroit qui soit plus à portée. Il y a des pays où l'on suit encore l'usage des anciens, de frapper sur des chaudrons ou sur des bassins de cuivre. On croit imiter par-là le bruit du tonnerre, et retenir les essaims par la peur de l'orage : mais nos naturalistes et nos écrivains économiques ont reconnu et démontré l'insuffisance de ce moyen; et la preuve en est que lorsque les abeilles sont dispersées aux champs pour leur récolte, on a beau les étourdir du bruit des chaudrons, on ne les en voit pas plus intimidées, ni plus empressées à revenir.

Il est vraisemblable que cette pratique bizarre doit son origine à la superstition païenne, et à l'usage où l'on était, dans les fêtes de Cybèle, de frapper sur des bassins de cuivre, en mémoire d'un bruit pareil qu'a-

vaient fait les Corybantes en faveur de Jupiter. On sait que le vieux Saturne ayant la manie de dévorer tous ses enfants, sa femme Cybèle voulut au moins dérober celui-ci à sa fureur ; qu'elle le fit cacher avec soin dans un antre du mont Ida, qu'on nommait *Dictys;* et qu'elle engagea les Corybantes, qui étaient ses ministres et ses prêtres, à faire autour du berceau de son fils un si beau tintamarre, que les cris de son enfant ne pussent point percer. On sait aussi que nos abeilles jouèrent, avec les Corybantes, un grand rôle dans cette importante affaire; que ce fut à leur miel que Jupiter dut la conservation de ses jours, et qu'elles eurent la gloire d'être les nourrices du plus grand des dieux. Il est bien étrange qu'un usage inutile, ridicule, fondé sur une tradition aussi absurde et aussi puérile, se soit conservé fidèlement jusqu'à nous, et que nos fermiers fassent encore tous les jours, sans le savoir, les honneurs du berceau de Jupiter.

[7] Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym.

Il y a dans le texte : *Trita milisphylla, et cerinthæ ignobile gramen.* La mélisse est une plante à plusieurs tiges, hautes d'une coudée, carrées, dures, et aisées à rompre; ses feuilles sont noirâtres, d'une odeur de citron, et d'un goût un peu âcre. Il y a plusieurs espèces de cérinthes décrites par les modernes; il est probable que celle des anciens est celle qu'on appelle *cerinthe flavo flore asperior :* c'est une des herbes les plus communes de l'Italie et de la Sicile.

[8] Mais lorsque entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division...

Il y a du vrai dans ce que Virgile dit ici sur les dissensions qui sont occasionnées par la pluralité des reines; mais ce vrai se trouve mêlé de quelques erreurs, dont plusieurs appartiennent au philosophe Aristote, et les autres ne doivent être mises que sur le compte de la poésie.

Quand les essaims ont pris l'essor, il se trouve souvent plusieurs reines, et dans la ruche-mère qu'ils viennent de quitter, et dans la nouvelle où ils commencent à s'établir : alors le désordre se met effectivement parmi les abeilles, les ouvrages sont interrompus, et la paix et l'activité ne reviennent que lorsque les causes du trouble ont cessé, et que toutes les reines surnuméraires ont été mises à mort. On ignore si c'est la reine-mère qui se charge de cette barbare exécution, ou si ce sont ses sujets qui s'écartent pour cette fois de leur amour inviolable pour leurs chefs, et les sacrifient au repos de l'État. Ce qu'il y a de certain, c'est que le combat ne se livre jamais que dans l'intérieur de la ville, et tout le carnage se borne à peu près à celui des reines surnuméraires. Ainsi la pompeuse description de ces armées commandées par leurs rois, et de cette bataille sanglante qui se livre dans les champs de l'air, sont de l'imagination du poëte, qui en cherchant à flatter les objets a manqué leur ressemblance.

L'unité d'une reine chez les abeilles est un point fondamental de leur gouvernement, et un fait incontestable dans leur histoire. M de Réaumur

a plongé dans l'eau un grand nombre de ruches, dans différents temps de l'année; et, après en avoir examiné toutes les mouches les unes après les autres, il n'a jamais pu y découvrir qu'une seule mère. Le seul temps où il en paraît plusieurs, c'est au printemps, lorsque la nation s'est renouvelée par la fécondité de la reine-mère, et que les jeunes essaims ont besoin d'un nouveau chef. Ce fait, dont on ne peut douter, n'a pas été indiqué avec assez de précision et annoncé avec assez de confiance.

En revanche, il nous ont donné une erreur de plus, pour une vérité qu'ils ont omise. Ils ont dit que les abeilles immolaient ceux de leurs chefs qui étaient les plus séditieux et les plus méchants. C'est faire assurément bien de l'honneur à la morale et à la politique des abeilles.

Il y a d'autres combats de ces peuples, qui sont plus sérieux et plus meurtriers que ceux qui se livrent à l'occasion de la pluralité des reines; c'est lorsqu'un essaim a l'injustice ou l'imprudence de se loger dans une ruche déjà occupée par un autre corps d'abeilles : alors il s'allume entre les deux partis une guerre très-opiniâtre, qui dure même plusieurs jours : on combat sans relâche, et avec acharnement, depuis le matin jusqu'au soir; et le champ de bataille se trouve à la fin jonché de plusieurs milliers de morts.

Il est assez inutile de parler maintenant des petits combats particuliers qui se livrent fréquemment d'abeille à abeille, et qui se terminent assez souvent par la mort des deux champions : ce sont de petits faits peu intéressants, après les grands événements dont nous avons fait le récit, et qui n'influent pas sur la fortune de la ruche, comme ces grandes guerres nationales qui emportent la moitié de ses habitants.

[9] Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

Ce vers est de M. Racine le fils.

[10] Il faut, comme les rois, distinguer les sujets.

La distinction des deux espèces d'abeilles est une chimère d'Aristote, qui n'a d'autre fondement que les différences que l'âge apporte dans la couleur de ces insectes. Les jeunes abeilles sont grises, et même brunes; elles deviennent rougeâtres lorsqu'elles vieillissent.

[11] Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.

Les anciens mettaient du miel dans les vins forts.

[12] Arrache seulement les ailes de ses rois.

Ce précepte est-il bien praticable? Comment prendre les rois? comment les choisir au milieu de cette foule de sujets? Cependant Columelle et Pline ont prescrit la même chose que Virgile. Columelle nous apprend comment on peut prendre le roi impunément; c'est, dit-il, en frottant sa main de baume. Mais la difficulté de le saisir ne subsiste pas moins. Cependant j'ai entendu dire à un de mes amis qu'il avait vu, près de Londres, une personne qui avait trouvé l'art d'apprivoiser les reines,

et par ce moyen de gouverner sans peine tout ce petit peuple religieux adorateur de ses souverains.

[13] Que Priape, en ces lieux, écarte avec sa faux...

Il y a dans le texte : *Hellespontiaci servet tutela Priapi.* Priape était adoré principalement à Lampsaque, ville bâtie sur l'Hellespont.

[14] Si mon vaisseau, longtemps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore...

On sait que Rapin a saisi ce sujet présenté par Virgile*. Cet ouvrage estimable le serait encore plus si les épisodes étaient moins froids.

[15] Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclore.

D'après la description que les anciens nous ont donnée de leur narcisse, M. Martyn, botaniste anglais, croit le reconnaître dans le *narcissus albus circulo purpureo*, et dans une autre espèce, appetée *narcissus albus circulo croceo minor.*

[16] Les roses m'ouvriraient leurs calices brillants.

Il y a dans le texte *biferique rosaria Pesti.* La ville de Pæstum n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé *Pesti*, dans la Lucanie, c'est-à-dire dans la Calabre. Ce pays était autrefois célèbre pour ses belles roses, qui croissent deux fois dans l'année.

[17] Je courberais le lierre et l'acanthe en berceaux.

J'ai déjà observé qu'il y avait deux sortes d'acanthe : l'un est un arbre d'Égypte, décrit par Théophraste ; l'autre est une plante de jardin, décrite par Dioscoride. C'est d'elle qu'il s'agit ici. Ses feuilles sont plus longues et plus larges que celles de la laitue ; elles sont divisées comme celles de la roquette, blanchâtres, épaisses, douces au toucher ; la tige est haute de deux coudées, épaisse d'un doigt, entourée, vers le sommet, de feuilles longues et épineuses, d'où sort une fleur blanche : la semence est longue et jaune ; les racines sont longues, mucilagineuses, rouges et gluantes. Tous les botanistes conviennent que cette plante est la même que celle qu'on cultive dans les jardins sous le nom de *branche ursine.* Elle sert d'ornement dans l'ordre corinthien. Vitruve nous rapporte ce qui y donna lieu. Un panier, couvert d'une tuile, avait été placé, par hasard, sur une racine d'acanthe ; au printemps, la tige et les feuilles embrassèrent le panier, et, après s'être élevées jusqu'au haut, furent repliées en bas par les rebords des coins de la tuile. Callimaque, fameux architecte, passant par hasard, en trouva le coup d'œil agréable, et imita ce panier dans une colonne qu'il bâtit à Corinthe. Effectivement, rien ne ressemble plus à un chapiteau d'ordre corinthien qu'un panier couvert d'une tuile, environné de feuilles d'acanthe arrêtées et repliées par les coins de la tuile ; c'est peut-être ce qui l'a fait appeler par Virgile *flexi acanthi.* A l'égard du lierre

* Et Delille lui-même, après Rapin, et avec bien plus de succès.

blanc, *pallentes hederas*, j'ai déjà remarqué que nous ne connaissons point cette plante.

[18] Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes...

Il y a dans le texte : *Sub Œbaliæ memini me turribus arcis Corycium vidisse senem*. Tarente est ici appelée *Œbalia*, du nom d'*Œbalus*, venu de Lacédémone dans la Lucanie, où il établit une colonie, et bâtit la ville de Tarente. Le Galèse, aujourd'hui appelé *Galeso*, coule dans la Calabre, et se décharge dans la mer près de Tarente. Coryce était une ville de la Cilicie, aujourd'hui nommée *Curco*, dans la Caramanie, vis-à-vis l'île de Chypre.

Il n'y a personne qui ne sente la beauté de ce morceau; rien de si touchant, de si frais, de si naturellement amené. Je n'en reconnais pas qui y ressemble davantage que celui du vieillard que M. de Voltaire a peint dans le premier livre de la *Henriade* : c'est le même ton de sentiment avec des idées différentes.

[19] Lui déjà de l'acanthe émondait les rameaux.

Comment l'hiver, lorsqu'il ravageait tout, pouvait-il respecter les arbustes de ce vieillard? Il est probable qu'il connaissait l'usage des serres, et qu'il y mettait à couvert les arbres, pour les sauver des rigueurs de l'hiver, et pour hâter leur verdure, ou leurs fleurs, ou leurs fruits.

[20] Le sapin pour l'abeille y distillait ses pleurs...

Il y a seulement dans le texte : *illi tiliæ, atque uberrima pinus*. J'en ai fait entendre dans ma traduction le véritable sens, qu'aucun traducteur ne paraît avoir saisi. Ces tilleuls et ces pins étaient destinés à fournir non-seulement de l'ombre au maître du jardin, mais encore du miel et de la cire à ses abeilles. En effet, ces arbres sont onctueux et pleins de suc. Voilà pourquoi Virgile a dit *uberrima pinus;* et dans un autre endroit, en parlant des arbres chers aux abeilles, *pinguem tiliam*. Les deux vers suivants en sont encore une nouvelle preuve :

Ergo apibus fetis idem atque examine multo
Primus abundare...

Ce vieillard plantait des tilleuls et des pins : aussi, dit Virgile, voyait-il le premier ses essaims fécondés, etc.

La liaison de ces deux vers avec les précédents dépend du mot, *ergo*, qui a été passé par presque tous les traducteurs. Ces remarques sont, je crois, moins minutieuses qu'on ne pourrait le croire au premier coup d'œil, puisqu'elles tombent sur des méprises qui défigurent Virgile dans la plupart des traductions.

[21] Il savait aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux.

Les commentateurs n'ont pas mieux compris ce passage que le précédent. Virgile veut dire que ce vieillard avait trouvé le secret de transplanter des arbres déjà forts : il est aisé de s'en convaincre par les épithètes qu'il a

données à chacun des arbres, qu'il nomme, *seras ulmos, eduram pyrum, spinosjam pruna ferentes, jamque ministrantem platanum potantibus umbras.* En effet, Virgile, dans tout ce morceau, représente ce vieillard comme un cultivateur habile, qui avait su perfectionner le jardinage. Au reste, ce secret n'a point été inconnu aux modernes. J'ai vu à Chaulnes une allée entière de tilleuls qui avaient été transplantés très-grands, et qui avaient parfaitement repris. Plusieurs endroits de Marly, grâce au génie du fameux machiniste le P. Sébastien, se trouvèrent ombragés, comme dit Fontenelle, d'allées arrivées de la veille. Mais ce qui était un prodige chez le vieillard de Virgile cesse de l'être chez les rois et les grands, où l'on est accoutumé à voir forcer la nature.

22 L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice.

Aussitôt que les abeilles sont établies dans une ruche, leur premier soin, après avoir bouché avec la propolis toutes les fentes de leur nouvelle demeure, est de recueillir la cire. C'est sur les fleurs qu'elles vont la chercher, et ce sont les étamines ou la poussière de ces fleurs qui fournissent la matière première. La nature les a équipées de tous les instruments propres à cette récolte : elle a hérissé leurs jambes de poils très-longs, et qui leur servent à ramasser les petits grains de poussière : elle a ménagé dans les deux dernières une petite cavité qui présente la forme d'une cuillère ou d'une palette creuse, pour faciliter le transport de leur moisson : en même temps elle a fait la dépense d'un estomac particulier, dans lequel les abeilles font passer la cire et la préparent. Auparavant, la cire n'est qu'une matière brute, un amas de petits grains durs, incohérents, sans souplesse, sans ductilité; et il faut qu'elle ait subi dans l'estomac de l'abeille une espèce d'analyse, avant que de pouvoir être employée avec succès. M. de Réaumur, à qui nous devons cette découverte, et qui n'avait pas encore reconnu la nécessité de cette préparation, avait imaginé de se passer des abeilles, et de faire de la cire tout comme elles. Il avait les matériaux, rien ne lui paraissait si simple que de les mettre en œuvre; mais après plusieurs essais infructueux, il fallut abandonner le projet; la nouvelle manufacture de cire n'eut pas lieu, et il fut forcé de revenir aux anciennes ouvrières, à celles de la nature, qui travaillaient plus habilement et plus sûrement que lui.

23 Pétrit les fondements de ses murs réguliers.

Lorsque les abeilles ont préparé la cire dans leur estomac, elles songent à l'employer, et commencent à bâtir les petits murs de leurs cellules. Quelquefois celles qui ont préparé les matériaux sont aussi chargées de la construction de l'édifice; quelquefois ce sont d'autres, qui leur succèdent; mais toujours celles qui ont élevé le corps de l'ouvrage ne sont point celles qui le polissent : il en vient d'autres, qui ont cette commission, qui rendent les angles plus exacts, aplanissent les superficies, et donnent à tout la dernière perfection. On a remarqué que celles-ci travaillaient

beaucoup plus longtemps que les autres sans se reposer, comme si le travail de polir était moins fatigant que celui d'édifier. Pour la plus grande économie du temps, pendant qu'une partie des abeilles est occupée à la construction des rayons, une autre partie est chargée de la nourriture des ouvrières ; ainsi les travaux ne sont point interrompus, et l'ouvrage avance avec une vitesse incroyable. Aussi a-t-on vu des mouches élever en vingt-quatre heures des rayons d'un pied de haut et de six pouces de large, qui contenaient près de quatre mille alvéoles.

Les abeilles travaillent d'abord au haut de leur panier ; c'est là qu'elles attachent leurs gâteaux, dont la direction est perpendiculaire à la base de la ruche. Cette méthode paraît avoir bien des inconvénients. Leur ville est, pour ainsi dire, suspendue en l'air. Le poids des alvéoles et des magasins de miel et de cire semblerait devoir faire craindre pour la solidité de l'ouvrage ; mais nos architectes ont pourvu à tout. Ils attachent d'abord les rayons avec une glu extrêmement visqueuse, avec leur propolis ; ils multiplient de tous côtés ces attaches, et ne négligent rien pour assurer les fondements : en même temps, pour diminuer le poids du bâtiment, ils donnent aux cellules la moindre épaisseur qu'il est possible ; et comme les inconvénients naissent les uns des autres, et que le peu d'épaisseur de ces cellules les mettrait hors d'état de résister au mouvement perpétuel des mouches, elles ont soin de fortifier d'un rebord de cire l'entrée de leurs alvéoles, comme étant la partie qui doit souffrir le plus, et qui sera attaquée le plus souvent.

Elles ne se contentent pas de travailler à un seul rayon ; elles en élèvent plusieurs à la fois, qui sont parallèles entre eux, et qui, attachés également à la voûte de la ruche, tombent aussi perpendiculairement sur la base. Il y a toujours entre les différents rayons un espace vide, propre à laisser passer deux mouches de front : ce sont les grandes rues de leur cité. De plus, elles ont ménagé différents petits trous par lesquels une mouche peut passer promptement d'un rayon à l'autre, sans prendre un long circuit. Ainsi la communication paraît fort bien établie entre les différentes parties de leur empire, et la correspondance entre les citoyens peut être fort prompte.

Chaque rayon est composé d'un double rang d'alvéoles qui sont adossés les uns contre les autres, et qui ont une base commune. La figure de l'alvéole est un hexagone régulier, à six pans. Pappus, fameux géomètre de l'antiquité, a prouvé que cette figure avait le double avantage de remplir un espace sans y laisser de vide, et de renfermer un plus grand espace dans le même contour ; et il est bien étrange que les abeilles aient précisément choisi ou rencontré, entre une infinité de figures, la seule qui pût remplir exactement deux conditions aussi essentielles. La figure de la base est une pyramide formée de trois losanges parfaitement égales ; les quatre angles de ces losanges sont encore si heureusement combinés, et leur ouverture est dans une telle proportion, que la cire se trouve employée avec la plus grande économie possible ; en sorte que toute autre

losange, composée d'angles de toute autre grandeur, n'aurait pu procurer le même avantage. M. Kœnig, qui avait employé l'analyse des infiniment petits pour résoudre ce problème qui lui avait été donné par M. de Réaumur, après bien des calculs, n'était arrivé qu'au résultat des abeilles. La manière dont elles s'y prennent pour construire tous ces côtés de leurs hexagones, toutes ces losanges de leur base, et tous ces angles de leurs losanges, est aussi étonnante que le choix même des figures; mais tous ces détails sont trop compliqués pour avoir place dans une note, et il faudrait que mes lecteurs eussent eux-mêmes bien de la géométrie pour entendre toute celle de nos insectes.

Autre merveille. Il y a dans une ruche trois sortes de mouches: les ouvrières, qu'on trouve au nombre de plus de quinze mille dans les ruches ordinaires; les faux bourdons, ou les mâles, qui n'excèdent guère le nombre de mille, lorsqu'ils abondent le plus; et les reines ou mères, qui sont les moins nombreuses de toutes: on n'en trouve jamais plus de vingt dans la ruche la plus peuplée. Les ouvrières sont les plus petites; les mâles sont beaucoup plus gros, et plus longs; et les reines encore plus que les mâles. Les abeilles, dans la construction de leurs alvéoles, ont égard à ces deux combinaisons, celles de la grosseur et du nombre de mouches qui doivent y naître. Les alvéoles destinés aux ouvrières sont les plus petits et en très-grand nombre; les logements qu'occuperont les mâles sont en moindre nombre et plus grands; et la même combinaison se trouve pour les logements des reines, qui sont les moins nombreux et les plus spacieux de tous, dont un seul pèse autant que cinquante alvéoles ordinaires, et qui sont les palais de cette petite ville.

Les abeilles conservent encore l'hexagone pour les alvéoles des mâles, et se contentent de leur donner plus d'étendue; mais elles abandonnent cette figure pour les cellules des reines, qui sont d'une forme arrondie, oblongue, et en tout assez irrégulière.

M. de Buffon, effrayé des merveilles de l'architecture et de la géométrie des abeilles, et se refusant à leur reconnaître une intelligence qui aurait surpassé la nôtre, a essayé d'expliquer tous ces faits par le mécanisme seul. « Ces hexagones, dit-il, tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure, toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paraît, et qu'elle est dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la nature, et que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes, les cristaux, et plusieurs autres pierres : quelques sels prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parce que chaque écaille croissant en même temps, se fait obstacle, et tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible dans un espace donné. On voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminants : on les trouve dans les graines, dans les capsules, dans certaines

fleurs, etc. Qu'on remplisse un vaisseau de pois, ou plutôt de quelque autre graine cylindrique, et qu'on le ferme exactement, après y avoir jeté autant d'eau que les intervalles qui restent entre ces graines peuvent en recevoir; qu'on fasse bouillir cette eau, tous ces cylindres deviendront des colonnes de six pans. On en voit clairement la raison, qui est purement mécanique : chaque graine, dont la figure est cylindrique, tend, par son renflement, à occuper le plus d'espace possible dans un espace donné; elles deviennent toutes nécessairement hexagones par la compression réciproque. Chaque abeille cherche à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné : il est donc nécessaire aussi, puisque le corps des abeilles est cylindrique, que leurs cellules soient hexagones, par la même raison des obstacles réciproques. »

Cette explication est assurément très-ingénieuse; mais j'ose dire, avec le respect que l'on doit à un écrivain tel que M. de Buffon, qu'elle est encore insuffisante. Un des faits les plus certains dans l'histoire de ces insectes, c'est que tous les ouvrages de leur petite république ne sont faits que par les ouvrières, et que les mâles et les reines, loin de contribuer aux travaux publics, n'ont pas même reçu de la nature les organes et les instruments qui y sont propres. Or, si la régularité de ces alvéoles n'avait pas d'autre cause que celle que M. de Buffon lui assigne; si elle n'était produite que par une loi mécanique, et par la compression réciproque de ces insectes, combinée avec leur figure, il est certain que tous les alvéoles auraient la même forme et la même dimension, puisqu'ils sont tous construits par les ouvrières. Ceux des mâles auraient la même grandeur; ceux des femelles auraient la même grandeur et la même figure; et l'on ne verrait point cette étonnante proportion du nombre des différentes cellules avec le nombre des différentes mouches qui doivent y naître. Au reste, je soumets cette observation au jugement de M. de Buffon lui-même.

[24] L'autre forme un miel pur d'une essence choisie.

Le miel est une matière liquide qui se trouve au fond du calice des fleurs, dans de petites glandes * que M. Linnæus a découvertes le premier. Cette matière sort souvent des glandes par transpiration, se répand au fond du calice, et se trouve même quelquefois épanchée sur les feuilles.

Les anciens donnaient au miel une origine bien plus noble; ils le regardaient comme une rosée qui tombait du ciel, comme une transpiration de l'air ou des astres qui s'épuraient. Ceci sert à expliquer le premier vers de ce livre : *Aerii mellis cœlestia dona*. Ces deux épithètes ne sont pas, comme on serait tenté de le croire d'abord, des mots vagues et brillants, qui ne servent qu'à remplir et qu'à orner les vers; elles sont l'expression juste et exacte de la mauvaise physique de ce temps.

Les abeilles ont des organes propres pour la récolte du miel, comme pour celle de la cire; une trompe et un estomac particulier. La trompe est une

* C'est la partie que M. Linnæus appelle le nectar.

espèce de langue musculeuse, très-forte et très-flexible, que l'abeille allonge et raccourcit à sa volonté, et dont elle se sert pour laper le miel, et le conduire jusqu'à une petite ouverture qui est sa bouche. Cette bouche avait été méconnue jusqu'à M. de Réaumur : elle avait même échappé au fameux Swammerdam, grand observateur et habile anatomiste. La méprise de ce savant homme prouve bien l'extrême difficulté d'observer des objets aussi délicats. Il avait cru que l'abeille pompait le suc des fleurs par un petit trou qu'il supposait à la trompe; mais M. de Réaumur, en pressant le bout de cette trompe, n'a jamais pu en faire sortir la moindre goutte de liqueur, quoique la pression l'eût gonflée prodigieusement. Il a fait sur la bouche la même expérience, et la liqueur est venue aussi abondamment qu'il l'a désiré.

Le miel, transporté par la trompe dans la bouche, passe dans le premier estomac, où il essuie, comme la cire dans le second, une espèce d'analyse et de coction. Une partie reste pour la nourriture de l'insecte, et l'autre est rapportée fidèlement dans la ruche, et déposée dans les cellules, pour la subsistance journalière des mouches, et pour les provisions d'hiver. Une remarque très-curieuse, c'est que les cellules qui renferment le miel dont les abeilles se nourrissent tous les jours restent ouvertes, au lieu que celles qui servent de magasins pour l'arrière-saison sont fermées avec un couvercle de cire.

25 L'autre élève à l'État des enfants précieux.

Rien n'égale les soins que les abeilles prennent de leurs petits, quoique la maternité ne semble pas devoir parler chez elles, et qu'ils ne soient que des enfants de l'État. Elles ont soin de déposer dans les alvéoles où il y a un œuf une espèce de bouillie ou gelée transparente, qui servira pour la nourriture de l'insecte lorsqu'il sera éclos. De temps en temps elles ont l'attention de visiter les alvéoles pour renouveler la provision, au cas qu'elle soit épuisée. M. Maraldi a eu souvent des preuves de leur attachement pour leurs petits. Il avait détaché du haut de la voûte un morceau d'un rayon, dans lequel il y avait plusieurs vers d'abeilles, et l'avait transporté au bas de la ruche; aussitôt un certain nombre d'abeilles sont descendues sur ce fragment de rayon, et y sont restées fidèlement jusqu'à ce que tous les petits vers eussent pris tout leur accroissement, et ne l'ont abandonné qu'avec les jeunes abeilles.

26 En des corps différents les essaims se séparent.

Les anciens ont été plus hardis que nous. Nos naturalistes modernes n'ont point eu d'expérience assez décisive, qui leur apprit si les différents travaux étaient partagés entre les différents corps d'abeilles, ou si toutes les abeilles ne s'occupent point successivement de différents ouvrages.

27 Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe...

L'ardeur du travail est incroyable chez les abeilles; elles vont quelquefois chercher des fleurs à plus de deux lieues de leur ruche. Or, l'on ima-

gine bien ce que c'est que deux lieues pour une petite mouche. Ce qui nous a instruits de ces grands voyages, ce sont les poussières de certaines plantes qui ne croissent pas dans le voisinage. Virgile, en cet endroit, nomme des plantes et des arbres qui fournissent aux abeilles leur récolte. On connaît le safran ; Virgile l'appelle *rubentem.* Le pétale de sa fleur est couleur de pourpre. A l'égard de l'hyacinthe, il y a dans les jardins plusieurs fleurs connues sous ce nom; aucune ne paraît conforme à la description que les anciens nous ont laissée de cette fleur. Ils prétendent qu'on voit tracées sur le pétale les deux lettres A S, qui, selon eux, sont l'expression de la douleur que ressentit Apollon de la perte du jeune Hyacinthe, métamorphosé en la fleur de ce nom. M. Martyn, que j'ai déjà cité, croit voir dans le martagon, que les botanistes appellent *lilium floribus reflexis*, le narcisse célébré par les poëtes anciens. Il y a vu, dit-il, des taches d'une couleur foncée, qui semblent former les lettres A S.

28 On les voit s'occuper, se délasser ensemble.

Nous sommes forcé de convenir qu'il se trouve encore ici plusieurs méprises. Les abeilles travaillent la nuit comme le jour, se reposent le jour comme la nuit, et ne travaillent jamais toutes à la fois. Dans la plus grande chaleur de l'ouvrage, on voit toujours une partie des ouvrières qui se tiennent dans l'inaction, attachées les unes aux autres par les petits crocs qu'elles ont aux pattes antérieures ; et vraisemblablement dans cette position elles se délassent de leurs fatigues. Effectivement, il était naturel d'imaginer que des insectes qui habitent perpétuellement les ténèbres d'une ruche, et qui dans ces ténèbres élèvent des ouvrages aussi finis que les leurs; qui ont plus de seize mille yeux, lorsque nous n'en avons que deux, qui ont ces yeux taillés différemment que les nôtres, qui aperçoivent sûrement des différences où nous ne voyons que de l'uniformité, des espaces où nous ne découvrons que des points, qui voient enfin où nous ne voyons plus; il était, dis-je, naturel d'imaginer que des êtres ainsi conformés ne devaient guère connaître et attendre ce retour périodique de lumière et d'obscurité que nous avons appelé le *jour* et la *nuit.*

29 Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

Ceci n'est qu'une fable débitée par Aristote, copiée par Virgile, et répétée par Pline. Il y a une espèce d'abeille, qu'on appelle *maçonne*, qui bâtit son nid contre les murs, avec un mortier composé de sable et de gravier. Comme cette abeille ressemble à l'autre, des yeux inattentifs les ont confondues d'abord; et ensuite, les erreurs du jugement se mêlant à celles de la vue, on a imaginé à cette pierre, qu'on croyait voir dans les pattes de notre abeille, un usage qu'elle n'avait point.

30 L'hymen est inconnu de la pudique abeille.

Il y a encore ici plusieurs erreurs. Pour les faire remarquer, il est nécessaire de reprendre un peu plus haut l'histoire des abeilles.

Il y a un temps de l'année où l'on voit dans une ruche trois sortes de mouches : les abeilles ouvrières ou mulets, les faux bourdons ou les mâles et les abeilles reines ou mères. Les femelles ou les reines ont le corps près de la moitié plus grand que celui des ouvrières, l'aiguillon plus long, les ailes beaucoup plus courtes, les dents plus petites, point de palettes triangulaires, point de brosses, tous les organes du travail sacrifiés en faveur des organes de la génération, où la nature a mis un appareil singulier, des ovaires énormes pour la grosseur de l'insecte, où Swammerdam a compté, dans le temps de la pleine ponte, plus de cinquante vaisseaux, qui chacun renfermaient plus de dix-sept œufs, et tous plus de cinq mille de ceux qui étaient visibles, sans compter une foule d'autres qui, n'étant point encore formés, et ne devant se développer que successivement, échappaient aux yeux et à la loupe. Aussi la reine abeille peut-elle pondre jusqu'à deux cents œufs par jour, dix ou douze mille dans l'espace de sept semaines, et près de trente ou quarante mille dans le cours d'une année. Les faux bourdons ou les mâles sont privés, comme la reine, de toutes les parties propres au travail, et n'ont que les organes distinctifs de leur sexe, tandis que les ouvrières, fournies de tous les instruments nécessaires pour les ouvrages, manquent absolument de tous les organes du plaisir qui pourraient les en distraire.

La reine n'est destinée qu'à produire la nation, les mâles à féconder la reine, et les ouvrières à faire du miel et de la cire; et il semble que cette république ressemble assez à ces gouvernements anciens où les citoyens étaient partagés en différentes classes, dont chacune avait ses fonctions constantes et ses emplois héréditaires.

Il a été facile de connaître les opérations des ouvrières : elles sont à découvert; celles des mâles et des femelles étaient moins faciles à observer. Les gâteaux de cire qui arrêtent les yeux de l'observateur, la multitude d'abeilles qui environnent la reine, son séjour presque continuel dans son sérail, dont elle sort rarement, tout cela a dérobé longtemps à notre connaissance le mystère de la génération : il n'est pas étonnant qu'il ait échappé aux anciens. Les ruches de corne qu'ils avaient imaginées n'étaient pas aussi transparentes que les nôtres; ils n'avaient pas porté aussi loin que nous l'esprit d'observation, et se livraient trop à l'esprit de système; enfin, ils n'avaient pas le microscope. M. Maraldi, qui le premier se servit des ruches de verre, qui avait décrit le sexe des bourdons, et qui avait soupçonné le mystère de la génération, n'avait jamais pu en être témoin. Swammerdam, qui a travaillé dans le même temps que M. Maraldi, quoique son ouvrage n'ait paru que depuis, s'était arrêté au même point. Il semblait que cette découverte avait été réservée pour M. de Réaumur : il perfectionna les ruches de verre, en imagina de différentes formes pour les différentes découvertes qu'il se proposait de faire, sut mettre les abeilles dans des circonstances où elles fussent obligées de révéler leur secret, tira la reine du milieu de son palais, la mit tête à tête

avec un mâle, prit la nature sur le fait, et vit qu'à quelques bizarreries près, elle agissait chez les abeilles comme chez les autres animaux.

Après la fécondation vient la ponte de la reine. Suivie d'un petit cortége de mouches, elle entre dans chaque alvéole, ne manque jamais de choisir parmi les différentes cellules celle qui convient à la nature de l'œuf qu'elle va pondre. L'œuf éclôt deux ou trois jours après la ponte, et paraît sous la forme d'un petit ver, qu'on nourrit, comme nous l'avons déjà dit, avec une espèce de bouillie. Au bout de cinq ou six jours, le vers a pris tout son accroissement : on cesse de le nourrir, et les abeilles couvrent son alvéole d'un couvercle de cire. Alors le ver file une soie, et se convertit en nymphe : il reste dans cet état quinze jours; quand il s'est débarrassé des langes de sa nymphe, et que les parties qui le constituent abeille sont développées, l'insecte rompt lui-même son couvercle de cire, et, après quelques moments de langueur, prend enfin son essor. M. Maraldi a vu des abeilles qui le premier jour de leur sortie avaient déjà rapporté deux petites peloles de cire. Les mâles ou faux bourdons travaillent à la génération jusqu'à la fin de juin, et même de juillet, auquel temps ils sont exterminés par les ouvrières, de peur qu'ils n'affament l'État : leur défaite est facile, quoiqu'ils soient deux fois plus gros que les ouvrières, parce qu'ils sont sans aiguillon.

31 Quel peuple de l'Asie honore autant son roi?

Ce que dit ici Virgile de l'attachement des abeilles pour leurs rois est exactement vrai pour les reines; il faut seulement en excepter les deux derniers vers, qui sont une exagération poétique. En général, les abeilles paraissent avoir un but marqué et un objet suivi dans tous leurs travaux : c'est l'amour de leur postérité; et cet amour semble être la source de celui qu'elles ont pour leur reine. Nous avons vu que les essaims ne sortaient point lorsqu'ils n'étaient pas accompagnés d'une mère qui eût été fécondée. Lorsqu'ils en ont une qui est peu féconde, les ouvrages languissent à proportion de sa stérilité : si elle meurt, ils sont absolument interrompus, la nation se détruit; et si dans cet interrègne, funeste à leur empire, on leur donne seulement un ver, une nymphe mère, la société subsiste, les ouvrages sont continués, quoique avec lenteur; et lorsque la jeune reine a quitté sa dépouille, et se trouve en état de remplir les vues de son peuple, toute leur activité revient, et les travaux sont poussés avec la plus grande ardeur.

32 Enfin, veux-tu ravir leur nectar écumant,
Devant leur magasin porte un tison fumant.

Il y a plusieurs manières de faire la récolte du miel : il ne m'appartient pas de décider quelle est la meilleure; je dirai seulement qu'il faut choisir la moins meurtrière pour les abeilles, puisque c'est la plus avantageuse pour le possesseur des ruches.

[33] Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie.

Les abeilles ont dans l'intérieur du ventre une petite bouteille de venin, située à la racine de leur aiguillon. Cet aiguillon est un tuyau creux qui renferme deux petits dards, dont l'extrémité est taillée comme une scie; les dents de cette scie sont dirigées comme le fer d'une flèche, en sorte que le trait pénètre facilement dans la plaie, et s'en retire très-difficilement. Aussi la vengeance des abeilles leur est presque toujours mortelle. On voit par là que le pardon des injures devrait être une des premières lois de ce peuple.

[34] Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde.

Taygète est une des Pléiades. Les Pléiades s'élèvent avec le soleil le 22 avril, selon Columelle.

[35] Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Le coucher des Pléiades indique ici la fin d'octobre, ou le commencement de novembre. Il y a dans le texte : *Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi*, etc. Les commentateurs sont fort partagés sur ce que signifie le mot *piscis*. Les uns pensent qu'il s'agit du signe des Poissons, qui se lève en effet après le coucher des Pléiades; les autres, que Virgile a voulu désigner le Dauphin. La Rue prétend qu'il faut entendre par ce mot la constellation de l'Hydre, ce qui parait moins vraisemblable. Dryden, avec moins de fondement encore, a supposé qu'il s'agissait du Scorpion.

[36] Toutefois, si l'hiver, alarmant ta prudence...

L'hiver est une saison critique pour les abeilles; c'est dans cette saison qu'elles ont le plus besoin de la protection de l'homme, et il faut que ses soins commencent où il semble que ceux de la nature finissent. Elles ont alors deux fléaux à redouter, le froid et la famine; et ce qui augmente le danger de leur situation, c'est qu'elles ne peuvent guère échapper à l'un des deux qu'en succombant à l'autre. Le froid les tue dans les hivers rigoureux, et dans les hivers trop doux c'est la famine.

Les abeilles sont les plus frileux des insectes qui habitent notre climat Renfermées en petit nombre dans un récipient de verre, elles seraient gelées par les chaleurs de notre printemps, et lorsqu'elles sont entassées par milliers dans une ruche nombreuse, au milieu de leurs retranchements de cire, où les vapeurs chaudes qui s'exhalent du miel et de la cire, et le séjour perpétuel de douze à quinze mille habitants, entretiennent dans les jours froids de janvier une chaleur égale à celle des beaux jours de notre été, elles sont encore saisies par les premiers froids de l'hiver : ceux qui arrêtent la végétation et la naissance des fleurs suffisent pour les plonger dans un engourdissement qui ressemble à la mort. Cette espèce de léthargie est commune à la plupart des insectes. Dans cet état toutes les

fonctions animales sont suspendues, la transpiration cesse; et comme il ne se fait plus de perte, il n'est plus besoin de réparation. Cet état n'est point funeste aux abeilles; il est même avantageux pour les propriétaires des ruches, qui conservent également leur miel et leurs mouches : mais si l'hiver devient trop rude, et que les rigueurs du froid augmentent, l'engourdissement devient dangereux, et la léthargie mène à la mort. Pour prévenir cet accident, il faut donner à leurs logements l'exposition la plus chaude; il faut avoir le soin de proportionner le nombre de paniers au nombre de mouches qui les occupent, et surtout peupler les ruches, en réunissant ensemble tous les essaims qui ne seraient pas assez nombreux. Les ruches plus fortes résisteront à des froids qui feraient périr les ruches plus faibles.

Lorsque les hivers sont doux les abeilles ont à redouter la famine. La douce température de l'air les tire de leur engourdissement, et en reprenant tous les mouvements de la vie elles en ressentent tous les besoins. Alors elles sont réduites à consommer les provisions qu'elles ont amassées, et souvent il arrive que leurs magasins sont épuisés avant le retour des beaux jours et des fleurs, et alors elles périssent inévitablement par la famine. Le remède est encore très-simple. Il ne s'agit que de mettre au bas de la ruche une assiette pleine de miel, sur laquelle on aura seulement le soin d'étendre une feuille de papier percée de petits trous, afin que cette liqueur gluante ne mouille et ne colle pas leurs ailes. Ce qu'il y a de difficile, c'est de trouver le degré de froid, la température convenable qui maintienne les abeilles dans cet engourdissement utile qui ménage leurs provisions sans exposer leurs jours, et concilie l'économie du miel avec la conservation des mouches.

37 **La chenille en rampant gagne leur pavillon.**

L'animal dont parle Virgile est la teigne de la cire. Comme le mot *teigne* n'a point de noblesse dans notre langue, je me suis servi du mot générique de *chenille*. Effectivement c'en est une, qui essuie les métamorphoses communes aux chenilles, et se change à la fin de ses jours en phalène ou papillon de nuit. Quoique cet insecte soit sans armes et sans défense, c'est l'ennemi le plus dangereux pour les abeilles. Le frelon et la guêpe, armés d'un aiguillon redoutable, les attaquent à force ouverte, et leur livrent un combat toujours périlleux pour eux, malgré la supériorité de leurs armes. La teigne a des moyens plus sûrs et moins brillants; elle les prend par la famine, sape leurs murailles de cire, détruit leurs provisions de bouche, et, n'employant que la ruse et ses talents, parvient souvent à se rendre sans danger maîtresse d'une place que la valeur aurait pu disputer à la force. Voici comment le fait arrive. Le papillon qui vient de cette chenille, à la faveur de la nuit, s'introduit secrètement dans la ruche; il traverse un camp de quinze mille ennemis bien armés, et va déposer en silence ses œufs dans un coin de leurs rayons. L'œuf vient à éclore : l'insecte se dérobe d'abord, par sa petitesse, aux yeux vigilants des abeilles; bientôt

après, au moment que sa grosseur pourrait le trahir, il s'enveloppe d'une petite coque de soie, qu'il fortifie de jour en jour, et qui devient enfin impénétrable à leur aiguillon. A l'abri de ce retranchement, il se nourrit impunément des provisions qui sont auprès de lui. Quand elles sont épuisées, il file une nouvelle soie, allonge toujours sa galerie, et, s'avançant sous son chemin couvert, traverse tous les rayons, mine tous les alvéoles; et si plusieurs de ces insectes se réunissent, et croisent en même temps leurs travaux, la ruche devient impraticable, et les abeilles sont obligées de l'abandonner.

38 Le lourd frelon se rit de leur faible aiguillon.

Le frelon est une espèce de guêpe, mais beaucoup plus grosse que l'autre; son aiguillon est si meurtrier, qu'un observateur ayant été piqué à la jambe par un de ces frelons en perdit connaissance pendant quelques moments, et eut la fièvre pendant deux ou trois jours. Cet insecte serait fort dangereux pour les abeilles, sans sa lourdeur et le bruit de son vol, qui avertit sa proie et nuit à sa voracité. Les autres animaux dont il est parlé dans ce morceau, tels que le lézard, les cloportes, l'araignée, ne sont pas bien à craindre pour les abeilles, quoi qu'en disent les anciens. Ils n'ont point parlé du mulot, qui est pourtant un de leurs plus grands destructeurs. C'est l'hiver que cet animal choisit pour ses ravages, dans le temps que les abeilles sont engourdies par le froid et incapables de se défendre. Il est aisé de prévenir le mal, en fermant alors la porte des ruches avec un grillage de fer.

39 Comme nous, cependant, ces faibles animaux
Éprouvent la douleur et connaissent les maux.

La seule maladie à laquelle les abeilles soient sujettes, et que nous connaissons, c'est le dévoiement. Il paraît certain, par plusieurs expériences de M. de Réaumur, que cette maladie ne les afflige que lorsque, la cire brute venant à leur manquer, elles ont été réduites pendant longtemps à ne vivre que de miel. On les guérit en leur donnant cette cire, dont la privation avait causé tous leurs maux.

La pomme de chêne est la même chose que la noix de galle; c'est une excroissance qui vient sur les feuilles des chênes au Levant, et qui est occasionnée par la piqûre d'un insecte qui y dépose ses œufs.

40 .... Et l'herbe du centaure.

L'herbe du centaure est, à ce que pense le P. La Rue, la *petite centaurée.* Son nom lui est venu du centaure Chiron, qui guérit, dit-on, avec le suc de cette plante une blessure faite par les flèches d'Hercule. Cependant l'épithète de *grave olentia*, que Virgile donne au *centaureum*, ne convient point à la petite centaurée, qui a une odeur douce, assez suave, et qui n'est qu'amère au goût.

41 Mais il est une fleur plus salutaire encore.

Les commentateurs ont été fort partagés sur la qualité de la fleur dont

parle ici Virgile. Il est probable qu'il s'agit de l'*aster Atticus*. Cette fleur pousse d'une seule tige un grand nombre de rejetons, *ingentem silvam uno de cespite*. Son disque est jaune, *flos aureus ipse;* mais ses rayons sont pourprés, *sed in foliis violæ sublucet purpura nigræ*. Indépendamment de la conformité de cette fleur avec l'*amellum* de Virgile, cette interprétation est appuyée sur la meilleure autorité possible en fait de botanique, celle du célèbre M. de Jussieu.

42 Le Melle la voit naître, et lui donne son nom.

Il y a plusieurs rivières de ce nom : celle dont Virgile parle ici est une rivière de Lombardie.

43 Le peuple dont le Nil inonde les sillons.

Ce passage est le plus difficile de toutes les *Géorgiques*. Je crois que Virgile veut parler ici de la basse Égypte, autrement nommée *le Delta*. Ce pays forme un triangle : Canope forme l'angle occidental, Péluse l'angle oriental, qui est le plus voisin de la Perse. Ce que Virgile appelle les confins de l'angle méridional est l'endroit où le Nil, en se divisant, représente un delta. Mais comment Virgile a-t-il pu dire que le Nil descendait de l'Inde? Huet, pour lever cette difficulté, nous dit que les anciens croyaient que le Nil prenait sa source dans les Indes : mais il est prouvé que du temps de Virgile on était détrompé de cette erreur; d'ailleurs il n'est pas besoin d'avoir recours à cette opinion absurde, puisqu'on sait que les anciens appelaient *Indi* les Éthiopiens, chez qui le Nil prend sa source.

44 Et de son noir limon voit la verdure éclore.

Il y a dans le texte : *Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena*. Lacerda prétend que ce vers n'est pas de Virgile, fondé sur ce que cette opposition *nigra arena viridem Ægyptum* n'est pas digne de ce poëte. Pour réfuter Lacerda il suffit de rapporter cet autre vers, du quatrième livre :

Qua niger humectat flaventia culta Galesus.

où il y a la même antithèse. Je ne vois rien dans ces deux vers qui ne soit digne de Virgile.

45 De cet art précieux attestent la puissance.

Il y a dans le texte *omnis regio;* ce qui me paraît une nouvelle preuve que Virgile parle d'un seul pays, qui est la basse Égypte.

46 O surprise, ô merveille! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout à coup vient d'éclore.

Il n'est pas nécessaire de prouver la fausseté de cette résurrection des abeilles; mais comment des peuples entiers, des écrivains éclairés, ont-ils pu admettre une fable aussi absurde, et qu'il paraissait si facile de détruire par l'expérience? Premièrement, il paraît par la suite de ce livre, et par l'histoire d'Aristée, que cette fable était liée aux cérémonies religieuses,

et à l'espèce de culte qu'on rendait à Orphée ; c'était la religion des anciens qui l'avait introduite dans leur physique. Dès lors il ne faut plus s'étonner du cours prodigieux qu'elle a eu : l'on sait que la superstition croit tout et n'examine rien. En second lieu, voyez avec quel art on avait exigé la réunion d'une foule de circonstances pour que le prodige s'opérât. Il fallait construire un lieu propre pour l'opération ; il fallait que le taureau n'eût que deux ans ; il fallait le tuer d'une certaine façon ; il fallait qu'après l'avoir criblé de coups la peau ne fût pas seulement entamée. Si vous aviez omis une seule de ces conditions, et que l'expérience ne réussit pas, ce n'était pas le prodige qui manquait, mais c'était vous qui manquiez au prodige. Observez encore que ce merveilleux secret venait d'Égypte, c'est-à-dire d'un pays livré aux superstitions les plus grossières, et où la crédulité des peuples n'était égalée que par l'imposture des prêtres.

47 Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour...

Il y a dans ce morceau plusieurs vers remplis de noms propres. J'ai pris la liberté, à l'exemple de Dryden, d'ajouter quelque épithète ou quelque dénomination à chaque nom de nymphe.

48 Contemple le berceau de cent fleuves naissants.

Platon, dont Virgile avait suivi le système dans ses vers, suppose que toutes les rivières prennent leur source dans une vaste caverne que les poëtes appellent *barathrum*. Le Phase et le Lycus sont deux fleuves fameux de l'Arménie, qui vont se rendre dans la mer Noire. L'Énipée est une rivière de Thessalie. Le Tibre est assez connu. L'Anio est une rivière d'Italie. L'Hypanis arrose la Scythie. Le Caïque prend sa source dans la Mysie. L'Éridan, autrement le Pô, est un grand fleuve d'Italie. Virgile, selon l'usage des poëtes lorsqu'ils parlent des fleuves, lui donne des cornes.

49 Invoquons l'Océan, le vieux père du monde.

Ici Virgile suit le système de Thalès, qui attribuait à l'élément de l'eau la formation de l'univers.

50 Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.

Toute cette fable de Protée est une imitation d'un morceau de l'*Odyssée*.

51 Pallène est sa patrie.

Pallène est une péninsule de la Macédoine.

52 Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice.

On peut comparer ce morceau avec celui d'Ovide sur le même sujet ; on sera surpris de la différence énorme qu'il y a entre l'un et l'autre. Ovide, qui traite si bien, en général, la partie du sentiment, n'est dans ce morceau qu'un bel esprit versificateur. Le discours qu'il fait tenir à Orphée est plein de mauvais goût ; toute la narration est longue et lâche. Dans tout le morceau de Virgile il n'y a pas un mot qui ne tende à l'effet ; et j'avoue que c'est de toutes les *Géorgiques* l'endroit qui m'a le plus coûté à traduire.

[53] Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure...

J'ai déjà fait remarquer que les comparaisons des anciens n'étaient ni aussi ingénieuses, ni aussi brillantes, ni aussi justes que les nôtres, mais qu'elles étaient plus poétiques, plus sensibles, plus pittoresques. Celle-ci en est une nouvelle preuve. Il n'y a pas grand esprit à comparer Orphée pleurant sa femme au rossignol pleurant ses petits : la comparaison n'a pas même beaucoup de justesse. Qu'est-ce donc qui en fait le charme? c'est que le fond en est touchant; c'est que les idées accessoires sont charmantes; c'est que l'harmonie des vers est enchanteresse. Pour me conformer au génie de notre langue, qui n'aime point les comparaisons *à longue queue*, j'ai transporté au commencement ce qui est à la fin, et j'ai terminé la comparaison par l'idée touchante que renferme le mot *implumes*.

[54] Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisait trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre.

Ces vers prouvent que Virgile retoucha ses *Géorgiques* toute sa vie. L'époque dont il s'agit ne précède sa mort que d'un an. Auguste commandait alors ses armées en personne sur les bords de l'Euphrate, et forçait Phraate de rendre les aigles romaines que les Parthes avaient arrachées à Crassus.

FIN DES NOTES DES GÉORGIQUES.